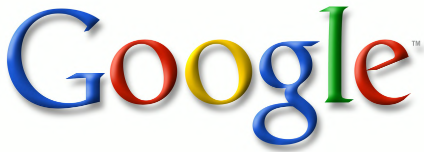
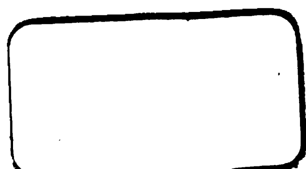






ANALYSE

DE

L'ENTENDEMENT HUMAIN.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR.

Chez les mêmes Libraires.

DU BÉGAIEMENT, ses causes, ses différents degrés. Moyens thérapeutiques pour prévenir, modifier ou guérir cette infirmité. Paris, 1821, in-8. 2 fr.

DES CAUSES MORALES ET PHYSIQUES DES MALADIES MENTALES, et de quelques autres affections nerveuses, telles que l'hystérie, la nymphomanie, le satyriasis. Paris, 1826, in-8. 7 fr.

APPLICATIONS DE LA PHYSIOLOGIE DU CERVEAU à l'étude des enfants qui nécessitent une éducation spéciale. Examen de cette question. Quel mode d'éducation faut-il adopter pour les enfants qui sortent de la ligne ordinaire, et qui, par leurs particularités natives ou acquises, forment communément la pépinière des aliénés, des grands hommes, des grands scélérats et des infracteurs vulgaires de nos lois? Paris, 1830, in-8.

DE L'HOMME ANIMAL. Paris, 1839, in-8. 7 fr 50 c.

DE L'IDIOTIE CHEZ LES ENFANTS, et des autres particularités d'intelligence ou de caractère qui nécessitent pour eux une instruction et une éducation spéciales; de leur responsabilité morale. Paris, 1843, in-8.

DU TRAITEMENT INTELLIGENT DE LA FOLIE, et application de quelques-uns de ses principes à la réforme des criminels. Paris, 1847, in-8. 2 fr.

Paris. — Imprimerie de L. MARTINET, rue Mignon, 2.

ANALYSE

DE

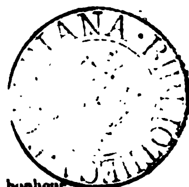
L'ENTENDEMENT HUMAIN

QUELLES SONT SES FACULTÉS ?
QUEL EN EST LE NOM, QUEL EN EST LE NOMBRE,
QUEL EN DOIT ÊTRE L'EMPLOI ?

PAR LE DOCTEUR

FÉLIX VOISIN

MÉDECIN CHEF DES ALIÉNÉS DE L'HOSPICE DE BICÊTRE (PREMIÈRE SECTION),
MEMBRE DE LA LÉGION D'HONNEUR, ETC., ETC.



Je suis la vie, la voie, le bonheur
et la santé.

SAINT LUC.

SUIVI D'UN MÉMOIRE SUR L'ABOLITION DE LA PEINE DE MORT.

PARIS

J.-B. BAILLIÈRE ET FILS

LIBRAIRES DE L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DE MÉDECINE

Rue Hautefeuille, 19

Londres	New-York
H. BAILLIÈRE, 219, REGENT-STREET	H. BAILLIÈRE, 290, BROADWAY

MADRID, CH. BAILLY-BAILLIERE, CALLE DEL PRINCIPE, 11.

1858

A MONSIEUR

LE COMTE PILLET WILL,

RÉGENT DE LA BANQUE DE FRANCE,
COMMANDEUR DE L'ORDRE DE LA LÉGION D'HONNEUR, ETC.

A l'homme éminent dont le caractère est à la hauteur de l'intelligence ;

A celui qui par ses virtualités propres, ses qualités personnelles, a su conquérir une des plus grandes positions sociales et qui la domine par une dignité parfaite ;

A l'homme qui comprend ce que c'est que l'homme, et qui dans un ordre admirable et de la manière la plus complète sait employer son temps, ses facultés et sa fortune ;

A celui qui au milieu des rudes épreuves de la vie et du succès de ses entreprises a conservé sa grâce et sa simplicité ;

A l'homme qui cultive avec un égal succès les lettres, les sciences et les beaux-arts, et qui les protège ;

A l'homme qui a honoré et servi l'industrie, la finance et l'économie sociale et politique, qui a gardé souvenir de son pays natal, qui fait le bien en secret, et qui par l'énergie de ses instincts, la noblesse de ses sentiments et l'activité de ses pouvoirs intellectuels, accomplit en toute règle et droiture sa mission d'homme ici-bas.

En lui offrant la dédicace de mon livre, j'obéis à un sentiment d'estime profondément sentie, et je réponds avec bonheur aux témoignages affectueux d'une amitié qui m'est bien chère.

FÉLIX VOISIN,

Médecin chef des aliénés de Bicêtre, 1re division.

AVIS AU LECTEUR.

Des circonstances indépendantes de ma volonté ont retardé jusqu'à ce jour la publication de cet ouvrage, dont la première livraison a paru en 1851. Mais ce retard, fâcheux pour moi seul, n'a porté nul préjudice à la valeur telle quelle de ma publication. Mon livre d'ailleurs, comme le fait pressentir son titre, n'est point le livre d'une époque : il est écrit pour tous les temps, pour tous les lieux, pour tous les hommes. Les principes qu'il renferme ne varient pas au gré des intérêts, des idées et des passions d'un jour ou d'un moment. Je puis dire comme un publiciste célèbre : Le

précepte d'hier sera le précepte de demain, le précepte du présent comme de l'avenir.

J'ai pris, pour base de mon travail, la nature invariable et bien déterminée de l'homme; j'ai apprécié les divers milieux au sein desquels se déroulent ses puissantes activités, et j'ai trouvé, dans l'arrangement admirable qui a présidé à la formation de sa tête, l'ordre hiérarchique de ses différents pouvoirs (1),

(1) Voici, dans la tête humaine telle qu'elle est sortie des mains de la création, la disposition respective de ses différentes facultés. Cette localisation générale et d'ensemble est acceptée sans opposition aujourd'hui par l'universalité des savants.

Les instincts de conservation, les penchants bruts, en occupent les parties latérales et postérieures.

Les sentiments moraux se montrent à la partie supérieure.

Et les pouvoirs intellectuels se dessinent à la partie antérieure.

A la première vue, sans réflexion et comme par instinct, la hiérarchie de nos forces diverses est mise à découvert.

La bête reste et doit rester à sa place inférieure. La partie haute de l'encéphale, plus imposante et plus belle, reflète en quelque sorte sa propre puissance et son autorité suprême; elle révèle et proclame et fait pressentir que c'est là que la nature a placé le siége du gouvernement, que c'est là que se trouvent les instruments de l'âme.

et, par cela même, la loi positive de ses manifestations, la loi intellectuelle et morale qui doit éternellement les gouverner toutes; loi également invariable et en dehors de laquelle il ne trouve que déceptions et malheurs.

La Providence, à laquelle on prête si gratuitement tous les jours les mauvaises passions de l'humanité, intervient évidemment de cette manière sur le gouvernement des individus et des peuples : avantage et bien-être, lorsqu'on obéit à cette loi qui vient d'elle; souffrance et punition, lorsque l'on s'y soustrait.

Le Créateur a ainsi disposé les choses dans notre constitution; nous ne pouvons échapper à cette espèce de fatalité. Nous trouvons bien ce qui est bien, nous trouvons mal ce qui est mal, et en raison de ces deux impressions si différentes et si contraires, nous réagissons isolément ou collectivement tout à l'heure,

aujourd'hui ou demain, tôt ou tard, en un mot, mais toujours inévitablement, en raison directe du tort que l'on nous a fait ou de la satisfaction légitime que l'on nous a donnée. Tout s'inscrit dans la tête humaine, rien ne s'y efface. Les générations font des legs aux générations, tel est l'arrêt de Dieu. Quelqu'un payera.

Puisque chaque homme, même dans la condition la plus simple et la plus obscure, a, dit-on, sa mission à remplir, je viens, dans la mesure de mes forces, m'acquitter de la mienne. Fort de convictions que j'ai établies sur des faits irrécusables et nombreux, je ne crains pas que, d'un bout à l'autre de mon ouvrage, on me trouve une seule fois en contradiction avec moi-même ; les preuves des vérités que j'avance se trouveront dans les choses mêmes que je dirai, dans l'instinct de mes semblables, dans l'écho que j'éveillerai dans le fond de tous les cœurs, dans le consentement

unanime et forcé de tous les hommes de bonne foi qui voudront vérifier par des études sévères l'exactitude de chacune de mes observations.

Je ne me suis inspiré que des hautes facultés qui nous ont été départies, et qui constituent en nous l'amour du bien, du beau, du vrai, de l'honnête et du juste. Je relève, en même temps, de l'esprit d'analyse et d'induction, et à ce double point de vue je crois pouvoir enseigner à mon tour, comme ayant puissance dans cette direction scientifique.

Je cherche à savoir ce que comportent, et la riche organisation que nous avons reçue, et les attributs de différents ordres qui y sont inhérents et qui en forment le caractère instinctif, intellectuel et moral.

Quiconque lira ce livre avec quelque attention y trouvera, j'en suis sûr, le cachet d'un homme droit et bien intentionné ; le style n'en est point travaillé, aussi est-il assez

souvent incorrect ; mais il est clair, large, net et positif. Si je suis à la hauteur de mon sujet, j'aurai posé sur les traces d'un de mes premiers maîtres, M. le docteur Georges Ferrus (1), les bases de la nouvelle philosophie, de la philosophie pratique ; j'aurai appris, à tous ceux qui veulent vivre de la vie de l'homme, ce qu'ils doivent faire de leur temps et de leurs facultés pour eux-

(1) Voyez l'ouvrage remarquable qu'a publié en 1850 ce savant trop modeste, ayant pour titre : *Des prisonniers, de l'emprisonnement et des prisons.* Jusqu'à cette époque nous n'avions que des complaintes sentimentales sur les hommes et les choses de cet ordre ; c'était peut-être par là qu'il fallait commencer pour fixer l'attention des gouvernements. Mais, si je fais une exception bien méritée en faveur de M. Charles Lucas, aucune de ces nombreuses compositions, qui font d'ailleurs l'éloge de l'esprit et de l'âme de leurs auteurs, n'a le cachet scientifique.

M. G. Ferrus seul est le premier qui, en dehors et indépendamment des influences de l'instruction et de l'éducation, des habitudes, des mœurs, des circonstances extérieures, lieux communs habituels des meilleurs philanthropes, ait établi entre les criminels des distinctions fondées sur leur nature propre, c'est-à-dire sur la violence de leurs instincts, sur le peu de vivacité de leurs sentiments moraux et sur la faiblesse de leur intelligence. C'est lui qui a trouvé dans les inégalités marquées de leur esprit

mêmes, pour leurs semblables, pour la nature extérieure, et *partant* pour l'ordre, le bonheur, la plénitude et la moralité de leur existence entière.

A Rome, le grand médecin de Pergame, Galien, après avoir exposé à ses auditeurs les merveilles de l'organisation physique de l'homme, s'écriait, dans un saint enthou-

et de leur caractère les surfaces vulnérables de leur constitution; qui a su apprécier les ressources particulières que chacun d'eux pouvait offrir à l'action des modificateurs, et qui a pu conséquemment indiquer de main de maître les moyens extérieurs à l'aide desquels il est possible d'éclairer, de refréner, de corriger ces natures incomplètes, ou désordonnées ou viciées par de mauvais exemples.

Les classifications qu'il a proposées sont établies sur leur véritable base, sur la nature de l'homme.

Je ne fais qu'un reproche à ce profond observateur : c'est de n'avoir pas assez tiré parti des avantages que lui donnaient sa science et sa haute position médicale ; c'est d'avoir traité des administrateurs, gens respectables et bien intentionnés sans doute et qui ne sont pas sans mérite vrai, avec une gracieuseté et une urbanité telles, qu'ils ne se sont pas doutés de la supériorité qu'il avait sur eux, et qu'ils ont, par suite de cette trop grande déférence, maintenu le *statu quo* des choses dans leurs maisons pénitentiaires.

siasme, qu'il venait de chanter un hymne à la gloire de l'Éternel.

En m'efforçant, sur un terrain plus élevé, de dévoiler les étonnants mystères de notre constitution intellectuelle et morale, j'ose espérer que les lecteurs apercevront chez moi le sentiment heureux qui transportait son âme. Que n'ai-je eu pour peindre mes émotions sa brillante éloquence, je leur eusse mieux fait partager ma vénération pour l'Auteur Tout-Puissant de ces miracles !

ANALYSE

DE

L'ENTENDEMENT HUMAIN.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR.

Chez le même Libraire.

DU BÉGAIEMENT, ses causes, ses différents degrés. Moyens thérapeutiques pour prévenir, modifier ou guérir cette infirmité. *Paris*, 1821, in-8. 2 fr.

DES CAUSES MORALES ET PHYSIQUES DES MALADIES MENTALES, et de quelques autres affections nerveuses, telles que l'hystérie, la nymphomanie, le satyriasis. *Paris*, 1826, in-8. 7 fr.

APPLICATIONS DE LA PHYSIOLOGIE DU CERVEAU à l'étude des enfants qui nécessitent une éducation spéciale. Examen de cette question. Quel mode d'éducation faut-il adopter pour les enfants qui sortent de la ligne ordinaire, et qui par leurs particularités natives ou acquises forment communément la pépinière des aliénés, des grands hommes, des grands scélérats et des infracteurs vulgaires de nos lois? *Paris*, 1830, in-8.

DE L'HOMME ANIMAL. *Paris*, 1839, in-8. 7 fr. 50 c.

DE L'IDIOTIE CHEZ LES ENFANTS, et des autres particularités d'intelligence ou de caractère qui nécessitent pour eux une instruction et une éducation spéciales; de leur responsabilité morale. *Paris*, 1843, in-8.

DU TRAITEMENT INTELLIGENT DE LA FOLIE, et application de quelques uns de ses principes à la réforme des criminels. *Paris*, 1847, in-8. 2 fr.

MÉMOIRE EN FAVEUR DE L'ABOLITION DE LA PEINE DE MORT. *Paris*, 1848, in-8.

PARIS. — IMPRIMERIE DE L. MARTINET, RUE MIGNON, 2.

ANALYSE

DE

L'ENTENDEMENT HUMAIN

QUELLES SONT SES FACULTÉS ?
QUEL EN EST LE NOM, QUEL EN EST LE NOMBRE,
QUEL EN DOIT ÊTRE L'EMPLOI ?

PAR LE DOCTEUR

FÉLIX VOISIN,

Médecin en chef des aliénés de l'hospice de Bicêtre (première section),
membre de la Légion d'honneur, etc., etc.

Je suis la vie, la voie, le bonheur
et la santé.

SAINT LUC.

Lu à l'Académie nationale de médecine
LE 14 OCTOBRE 1850.

A PARIS,
CHEZ J.-B. BAILLIÈRE,
LIBRAIRE DE L'ACADÉMIE NATIONALE DE MÉDECINE,
rue Hautefeuille, 19;
à Londres, chez H. Baillière, 219, Regent-street;
A New-York, chez H. BAILLIÈRE, 290, Broadway.
A MADRID, CHEZ C. BAILLY-BAILLIÈRE, CALLE DEL PRINCIPE, 11.
1851.

INTRODUCTION.

L'étude des forces, telle est la tâche du XIXe siècle.

En physique, en physiologie, en économie, dans toutes les branches des recherches : 1° déterminer les principes actifs, les vertus organiques, les puissances productrices ; 2° trouver les conditions de leur manifestation ; 3° formuler les lois qui les régissent ; 4° disposer un milieu au sein duquel ces forces se produiront normalement et avec le plus d'avantage possible : voilà le problème.

VICTOR MEUNIER.

Le XVIIIe siècle l'a fait proclamer par un de ses plus éloquents interprètes : Point de bonheur pour l'homme en dehors des lois de sa constitution. Cette observation était profonde et vraie, mais elle était incomplète : elle n'envisageait qu'une seule des mille et une conséquences fâcheuses que l'homme subit inévitablement lorsqu'il ne fléchit pas sous les lois de sa nature. Le bonheur n'est pas la seule chose qui lui échappe alors, son existence est manquée et condamnée à la douleur. Il a en lui des forces, des énergies, des virtualités, en vertu desquelles il tend incessamment à l'action, et lorsqu'on ne leur accorde pas leur emploi raisonnable, lorsque la sphère légitime de leurs activités reste incessamment fermée, non seulement il n'est point heureux, il ne jouit pas du bien-être que le bienfaisant créateur a attaché à l'exercice élevé de tous ses pou-

voirs, mais l'inquiétude, le malaise et l'ennui l'obsèdent et le minent sans relâche; et, comme il faut cependant de toute nécessité qu'il soit, c'est-à-dire qu'il agisse jusqu'à la mort d'une manière ou d'une autre, il s'ensuit, s'il n'arrive pas à l'automatisme, qu'il trouve mécompte à toutes ses agitations, qu'il ne vit point conformément à son être, qu'il vit mal, et qu'il tombe, par cette violence faite à son organisation, à ses sens, à son âme, à son esprit et à son cœur, dans toute sorte de misères, de désordres ou d'écarts, quand toutefois le crime, le suicide ou la folie ne viennent pas le frapper dans ces sentiers du malheur.

Vivre est donc le métier que je voudrais apprendre à mon tour à mes contemporains, et cela non pas seulement pour les appeler aux plaisirs dont la nature a fait d'ailleurs l'instrument de conservation de tous les êtres sensibles, mais encore, et bien mieux, dans l'intention de les appeler à leurs grandes destinées, de leur rendre leurs titres et leurs droits, de leur faire connaître les facultés nombreuses qui forment leur apanage et le mode d'existence supérieur et magnifique qui doit en être la conséquence. Cette voie est la seule qui puisse honorer leur

vie, et les faire sortir des tristes conditions au sein desquelles ils faussent leur propre nature et vont au-devant de leur propre déchéance. C'est donc comme médecin tant soit peu versé dans l'étude de l'organisation et de tous les pouvoirs qui lui sont conférés, c'est comme observateur et témoin des perturbations de toute espèce qui suivent nos abstentions, nos révoltes et nos infractions, c'est comme homme bien désireux d'y apporter remède, que je viens, sous l'appui de votre bienveillance, Messieurs, prendre à ce sujet devant vous la parole. Heureux si je puis démontrer ce que j'avais pressenti dès mon entrée dans la carrière médicale, savoir : que la médecine qui apprend à l'homme à se servir de ses forces et qui, par l'appel qu'elle fait à leur activité, prévient les souffrances physiques ou morales et les maladies ou les désordres qu'elles provoquent ou qu'elles entraînent à leur suite, vaut tout autant, et plus, que la médecine qui enregistre les infractions faites à la nature et qui en guérit les fâcheux effets.

Au point de vue général, c'est une justice à rendre aux médecins de l'antiquité comme à ceux des temps modernes, ils n'ont rien négligé pour arriver à ce précieux résultat; ils ont fait

de la médecine préventive, et c'est bien en dépit de leurs efforts que l'espèce humaine est restée dans l'ignorance des premiers principes de direction nécessaires à son bonheur comme à sa santé. Depuis le fameux traité du père de la médecine, de l'influence de l'air, des eaux et des localités sur la constitution de l'homme, jusqu'aux ouvrages publiés de nos jours sur l'hygiène publique, on peut dire que la science n'a point fait défaut à l'humanité. Sur un point seulement, mais sur un point d'une grande importance, elle est restée constamment en arrière. On lui doit les plus sages recommandations pour ordonner l'homme le plus convenablement possible dans le milieu qu'il habite; elle l'a guidé dans une foule de rapports avec la nature extérieure; elle a projeté la lumière sur les fonctions les plus importantes de sa vie de nutrition, de sa vie organique, et, par les connaissances qu'elle a répandues dans le domaine public, par les institutions qu'elle a créées, et le bien-être matériel qu'elle a contribué à établir jusque dans les dernières classes de la société, elle est parvenue à faire monter la moyenne de la vie humaine, qui ne dépassait pas autrefois vingt-sept à vingt-huit ans, à trente-sept années

d'existence. Honneur donc, malgré tous les ingrats qu'elle a faits, à la science médicale et à tous ceux qui la cultivent avec tant de désintéressement et de succès!

J'ai dit que, sur un point d'une grande importance, la médecine préventive était restée constamment en arrière. Et en effet, Messieurs, en dehors de quelques idées générales, vagues et confuses, qui ont échappé comme par instinct à l'intelligence de quelques têtes fortes, et qui sont restées sans application, la médecine n'a point veillé au développement de la vie instinctive, de la vie morale et de la vie intellectuelle de l'humanité; la vie supérieure de l'espèce humaine, la vie du cerveau n'a servi de thème ni de texte à aucun des membres de la famille médicale. Qui se l'imaginerait! Malgré l'exemple contraire donné par les médecins-prêtres de la vieille Égypte, on s'est mis dans l'esprit, au sein des sociétés les plus savantes de l'Europe, et on a voulu le faire croire à tout le monde, que ce sujet n'appartenait pas à la médecine; qu'il devait être abandonné aux métaphysiciens, aux membres des universités, aux idéologues proprement dits, et que des hommes aussi graves, aussi sérieux, aussi positifs que des hommes de notre ordre, n'en

pouvaient ni n'en devaient faire l'objet de leurs méditations.

Je viens protester devant vous. Messieurs, contre cette inqualifiable opinion.

Si ce sujet présente de grandes difficultés, si nous avons autant de systèmes de philosophie que de soi-disant philosophes, si la science n'a pas encore dit son dernier mot sur la nature de l'homme, la faute en est justement aux médecins, qui ont laissé prendre à des hommes étrangers à l'étude de l'histoire naturelle et de la physiologie un rôle qui leur appartenait exclusivement. Et vous le concevez plus que personne au monde, Messieurs : quand on veut écrire sur l'homme, et rapporter les phénomènes qu'il présente à leur véritable cause, il faut d'abord prendre pour base son organisation, et apprécier ensuite l'influence des milieux au sein desquels il déploie ses virtualités. L'observation répétée de ses manifestations donne alors la mesure de ce qu'il est et de ce qu'il peut être, et, par une dernière conséquence, on peut de science certaine lui formuler les lois de son perfectionnement.

C'est pour avoir méconnu ces vérités si simples, c'est pour avoir dédaigné ce plus beau fleuron de sa couronne, que la médecine a été dépassée dans les anciens temps par les travaux

des philosophes, des psychologistes et des moralistes proprement dits; c'est comme cela qu'elle est restée au-dessous de son mandat, qu'elle a livré l'homme sans boussole et sans appui à tous les accidents de la vie, qu'elle n'a pu imprimer de direction salutaire aux forces fondamentales d'où relèvent ses passions, servir à l'asseoir avec intelligence et moralité dans le monde extérieur, ni contribuer par cela même à le préserver des causes qui le conduisent le plus ordinairement au malheur, au suicide, au crime ou à l'aliénation mentale.

Je reviens à mon axiome : La médecine qui apprend à l'homme à se servir de ses forces et qui, par l'appel qu'elle fait à leur activité, prévient les souffrances physiques ou morales et les maladies ou les désordres qu'elles entraînent à leur suite, vaut tout autant, et plus, que la médecine qui enregistre les infractions faites à la nature et qui en guérit les fâcheux effets.

A toutes les époques de la vie des peuples, comme je viens de vous le faire entendre, il s'est donc rencontré des hommes d'une grande énergie, d'une grande intelligence et d'une grande élévation de sentiments, qui se sont persévéramment occupés à favoriser l'évolution instinctive, intellectuelle et morale de notre espèce, et

à en contrôler les manifestations. Leurs conseils, leurs maximes, la promulgation de leurs lois, les préceptes de leurs religions, quelque différentes que fussent entre elles ces mêmes religions, tout en fait foi.

Dans cette direction scientifique comme dans toute autre néanmoins, on n'a pas trouvé la vérité d'un clin d'œil, et nous ne la possédons même pas encore tout entière aujourd'hui. Certains principes furent d'abord admis sur parole, sur autorité magistrale; puis ensuite ils furent discutés, admis ou rejetés, suivant le progrès des lumières et la marche de la civilisation. Autant qu'on peut s'en rapporter aux annales de l'histoire, la révélation faite aux hommes des temps primitifs fut étendue, rappelée et modifiée par Moïse, et la sienne à son tour fut étendue et perfectionnée par le Christ. Dans les pays où ces grands législateurs ne purent faire parvenir leurs doctrines, et où de nos jours même elles ne sont pas parvenues ou ne se sont point établies, il ne faut pas croire que les révélations des beaux caractères et des belles intelligences aient manqué à l'humanité. Non, partout, sur tous les points de l'univers, l'homme supérieur a éclairé, guidé et ennobli la foule de ses semblables. Ne soyez

donc point étonnés, Messieurs, si vous me voyez placer, je ne dirai pas sur la même ligne, il y a eu trop d'inégalité dans les manifestations de leur âme et de leur esprit, mais placer haut dans mon estime tous les hommes qui, d'une manière ou d'une autre, orthodoxes ou hétérodoxes, ont contribué à éclairer les nations et à les rapprocher de l'essence même de celui qui leur donna la vie.

Nous n'avons point à relever ici les erreurs ou les faiblesses de quelques uns de ces esprits supérieurs; toujours est-il qu'ils ont fait progresser leur siècle, qu'ils ont été, à différents titres, les instructeurs et les éducateurs du genre humain, et qu'en observateurs profonds des misères et des passions de l'humanité, ils ont fait tout ce qui dépendait d'eux pour régulariser l'action de nos diverses facultés, pour étendre le cercle de notre intelligence, stimuler nos sentiments moraux, nous harmoniser avec les hommes et les choses, et nous faire vivre enfin de la vie propre de notre espèce. On peut dire en toute assurance qu'ils ont, chacun dans leur temps et chacun dans la mesure de sa capacité, contribué à transformer le vieux monde, et qu'ils ont par cela même encore préparé les voies dans lesquelles nous voyons

l'espèce humaine se précipiter tout entière aujourd'hui.

Quoi qu'il en soit des éminents services rendus aux grandes sociétés du monde par ces hommes de génie, et quelles que soient aussi notre reconnaissance et notre admiration pour eux tous, je ne crains pas d'affirmer cependant, leurs ouvrages à la main, qu'ils sont loin d'avoir émis tous les principes propres à diriger convenablement l'activité de nos facultés. Les uns n'ont fait face qu'aux vices de leur nation; les autres, avec toute leur supériorité, ont fléchi parfois sous les préjugés de leurs contemporains; celui-ci a donné un sommaire de la loi qui peut-être, en raison même de sa généralisation sublime, n'a point suffi et ne suffit point encore de nos jours pour éclairer l'esprit étroit de la multitude et changer ses dispositions égoïstes; celui-là, lorsqu'il ne s'est pas perdu dans les ténèbres de la métaphysique, s'est borné à descendre en lui-même, à se prendre pour terme de comparaison, et à présenter la mesure de son cerveau pour celle de l'entendement humain.

Tous sont restés au-dessous du vaste sujet de leur entreprise; la loi d'activité propre à chacune de nos facultés n'a point été promulguée,

et l'espèce humaine, vieillissant dans sa longue enfance, est restée dans l'ignorance de sa propre vie. D'où vient cela? La réponse est facile à faire.

Lorsque ces belles intelligences ont voulu guider notre espèce dans les voies de son perfectionnement, la science de la nature de l'homme était à peine au berceau; on observait, on écrivait, et l'on parlait alors sous l'empire exclusif de quelques sentiments supérieurs. Notre constitution morale n'avait point été analysée dans ses éléments primitifs; on ne savait ni le nom, ni le nombre de nos facultés. Notre cerveau était resté lettre close; et ce qu'il y a d'étonnant dans le degré de perfection auquel ces belles intelligences sont parvenues, ou, pour mieux dire, ce qui prouve combien elles avaient été richement dotées par la nature, c'est qu'elles aient pu, avec les seules ressources de leur propre fonds, se révéler au monde avec tant de puissance, de grandeur et de moralité.

Depuis lors, deux écoles célèbres, l'école écossaise, représentée en France par Royer-Collard, Cousin, Jouffroy, Vallex et Joly, et l'école de Gall et de Spurzheim, qui de plus que la première s'est appliquée à chercher dans le cerveau la condition matérielle de tous les phénomènes

psychiques; deux écoles célèbres, dis-je, ont senti le vide de la science, et l'on peut le proclamer à leur honneur, elles ont comblé la lacune laissée par leurs prédécesseurs. Douées d'un esprit sévère, n'enregistrant que des faits positifs, se défiant de tout raisonnement spéculatif, elles ont étudié l'homme comme tout autre objet de l'histoire naturelle; éclairées par le flambeau de l'analyse, elles ont noté ses manifestations journalières et fait l'inventaire exact de toutes les forces inhérentes à sa constitution. Par cette heureuse méthode, elles ont tout mis à découvert dans lui; elles se sont ainsi convaincues que l'homme est un être fini, déterminé, qu'il n'est pas plus insaisissable, pas plus énigmatique que tous les autres êtres de la création, et qu'il est possible, par conséquent, de savoir par l'observation tout ce que comporte sa nature. Effectivement, Messieurs, toutes nos facultés, tous nos pouvoirs se font jour ici-bas. Voilà ce que ces deux écoles ont fait, et voilà leurs titres à être glorifiées par les savants de tous les pays.

Grâce à leurs laborieuses investigations, nous savons aujourd'hui non seulement de quels éléments se compose notre vie sensoriale, chose que nous avaient d'ailleurs parfaitement élucidée

nos devanciers, mais nous savons encore de quels éléments, c'est-à-dire de quelles facultés se compose la vie de nos instincts, de quels éléments ou de quelles facultés se compose notre existence morale, et enfin de quels éléments ou de quelles facultés se compose la vie de notre intelligence.

L'homme aujourd'hui est connu comme on connaît tout autre corps de la nature, comme on connaît un mollusque, un végétal, un insecte, un quadrupède; on sait les fonctions qu'il partage avec les végétaux, les facultés qui le mettent sur le plan des animaux et les pouvoirs qui l'ennoblissent et le distinguent du reste de la création.

Vous ne l'ignorez pas, nous n'occupons qu'un point dans l'espace et nous n'avons qu'un moment dans le temps; aucun de nous ne peut suffire à toutes choses : les deux écoles dont je viens de vous parler se sont arrêtées là, et elles nous ont laissé leur œuvre à continuer. Cette œuvre, quelle est-elle? Je vous l'ai fait pressentir, cette œuvre consiste à prendre l'homme tel qu'il est et à lui tracer la loi d'activité de toutes les facultés qu'il a reçues : toute ma médecine préventive est là. C'est de lui dire comment il doit vivre

pour vivre conformément à sa nature, pour être lui-même, pour être heureux et éviter de tomber dans les diverses aberrations de son propre entendement : tel est le but que je me propose d'atteindre.

J'accepte tous les dons de la nature, et non seulement je ne veux laisser ni sommeiller ni s'éteindre aucune de ses virtualités, mais je veux dire encore comment chacune d'elles doit être exercée, appliquée au plus grand avantage comme au plus grand honneur de l'humanité. Je veux autant qu'il est en moi confirmer la justesse des paroles de Descartes, qui disait : que s'il est possible de perfectionner l'espèce humaine, c'est dans la médecine qu'il faut en chercher les moyens. J'ai donc eu raison de vous le faire observer, Messieurs, les anciens ne pouvaient pas tout dire sur ce sujet. Comme ils n'avaient pas fait l'analyse complète des facultés qui par leur ensemble constituent l'entendement humain, il leur avait été impossible de formuler des principes d'éducation qui enveloppassent le moral tout entier et qui eussent pour résultat de mettre l'homme en toute valeur pour lui-même et pour ses semblables. La politique machiavélique savait bien quelque chose de cette science, mais

elle ne se servait de ses lumières que pour agir dans un sens diamétralement opposé, que pour abattre et tuer les spontanéités les plus généreuses de l'âme humaine. Notre but, à nous autres, est donc bien indiqué : nous nous proposons de faire connaître nos facultés fondamentales et d'indiquer les moyens extérieurs à l'aide desquels on peut en favoriser le développement et en régulariser l'emploi.

Il ne faut point se le dissimuler, nous sommes loin encore du terme de notre perfectionnement; non seulement nous ne savons point nous servir de nos pouvoirs instinctifs, nous les abandonnons à leur grossier matérialisme, mais on peut nous reprocher surtout de ne point vivre en hommes, de ne point vivre dans les conditions de notre organisation supérieure, et de manquer ainsi par notre propre faute le but élevé de notre existence. Nous méconnaissons nos premiers devoirs, nos premiers intérêts et nos plus grands plaisirs. Cette infraction à la première loi de notre être ne reste point impunie; nos misères, nos ennuis, nos mécomptes, notre asservissement, tout vient de là : la conséquence est forcée. On ne peut nous toucher que par les surfaces que nous présentons, et l'on agit avec nous comme avec de

misérables créatures qui ne comprennent ni les choses de l'intelligence ni celles des sentiments moraux: des distinctions ou des humiliations faites à la vanité, des amendes ou des récompenses pécuniaires, la prison, le cimeterre et le bâton, la potence et la guillotine, voilà encore de nos jours sur quelles bases on s'appuie pour modifier, gouverner et sauver de lui-même le roi de l'univers. Le bourreau est la pierre angulaire de notre ordre social, et la raison en est simple, Messieurs : en aucun lieu du monde il ne peut venir dans l'esprit de personne de traiter en hommes des hommes qui ne sont pas des hommes.

Je puis cependant le dire devant vous, car vous vous sentez ordonnés pour une autre existence que celle de la brute ou du méchant, et vous voulez que pour entraîner vos déterminations, on fasse appel à vos qualités morales, à vos grandeurs innées; je puis le dire devant vous: tout s'émeut aujourd'hui dans la société, et cependant en dehors du gouvernement que nous nous sommes donné et qui tend au moins à la consécration de quelques grands principes humanitaires, je ne vois pas qu'il se soit opéré un notable changement dans nos mœurs, et qu'on s'émeuve et qu'on agisse sous la haute

direction des hautes facultés de l'entendement, et particulièrement sous l'inspiration de la bienveillance, de la vénération, de la justice et de l'estime de nous-mêmes et de nos semblables. Oui, nous sommes sous le joug des propensités inférieures, et l'homme en nous n'apparaît encore que bien faiblement dans l'homme. Chose singulière ! ignorance vraiment impardonnable des premières lois de notre nature ! nous voulons le bonheur, nous désirons la liberté, et nous ne paraissons pas savoir que la tranquillité, la paix, la joie, les grandes voluptés ne se trouvent que dans l'exercice et l'application des forces, des vertus dont je viens de donner les noms, et que la liberté, de son côté, ne s'établit et ne se maintient qu'avec le désintéressement, la noblesse et l'ascendant de chacune d'elles.

On parle en tous lieux de transformer le vieux monde, on a cent fois raison : élargissons notre esprit, élargissons notre âme, sortons de l'animalité, montrons l'homme à la terre; mais alors donnons à nos activités un autre but que l'égoïsme. Que tout conspire, même nos penchants inférieurs, au triomphe de notre nature humaine; ne ressemblons plus à ceux dont nous critiquons les actes et dont nous envions la position, et ral-

lions-nous par conséquent à nos institutions libérales. Nos devoirs sont aussi imprescriptibles que nos droits; en pesant sur nos semblables du poids de notre individualité, pour qu'ils s'aperçoivent de notre présence et qu'ils ne comptent pas sans nous, il convient aussi que nous n'en fassions point abstraction dans notre esprit, et, de plus, que nous déversions incessamment sur eux les trésors de notre âme. Pénétrez-vous bien de mes idées, notre existence doit se composer de la manifestation de toutes nos facultés, mais c'est comme hommes que nous l'avons reçue, et c'est comme hommes que nous devons l'employer et la rendre. Elle doit donc porter le cachet de notre origine et briller par l'intelligence et la moralité; elle doit être tout à la fois individuelle et sociale. La solidarité est la loi du genre humain.

Si nous n'entrons pas dans cette voie, qui seule ne fausse pas notre nature et qui peut seule commander le respect, consolider nos droits et nous protéger les uns contre les autres; si nous ne donnons pas pour base nouvelle à ce vieux monde la voûte supérieure du cerveau; en d'autres termes, si nous ne le faisons pas reposer sur les pouvoirs augustes de l'humanité, sur la devise

chrétienne inscrite en lettres d'or au milieu de nos drapeaux, notre œuvre n'aura point de durée, l'animal seul apparaîtra dans l'homme, et toutes les batailles dans lesquelles nous sommes prêts à nous engager aujourd'hui ne tourneront toujours, quelle qu'en soit l'issue, qu'au triomphe d'un animal sur un autre animal, d'un égoïsme sur un autre égoïsme; nous recommencerons de point en point, et seulement à plus de frais encore, l'histoire de nos aïeux.

Ainsi donc, loin de faire dans mon travail un appel exclusif aux penchants bruts qui sont en nous, et dont la prédominance éterniserait l'animalité de notre espèce et justifierait tous les despotismes, j'appelle à moi, j'avive de toute la puissance de ma parole et de ma volonté les facultés supérieures de notre âme; j'appelle à moi les sentiments moraux, les sentiments véritablement civilisateurs et conservateurs; j'entraîne dans ce mouvement heureux les forces généreuses de l'intelligence et je subordonne l'ordre entier de nos rapports à leur autorité suprême. De cette manière, veuillez bien considérer l'expression dont je vais me servir, je concours à la seconde création de l'homme dans l'acception du mot homme; je le conduis à la plénitude

de son existence, je lui donne la véritable sagesse; je donne jour à toutes les forces de son organisation, à toutes les tendances de ses sens extérieurs, de ses facultés perceptives, de ses penchants, de son esprit et de son cœur, et je redoute d'autant moins la violence de ses incitations inférieures, l'emportement de ses désirs, que je ne disjoins point ses facultés, que je les fais se prêter un mutuel appui, et que tout se passe, en un mot, suivant les indications de la nature même, sous le contrôle de son intelligence et de sa moralité.

Je ne saurais trop insister sur ce point capital. Faire vivre l'homme de toutes les vies de sa constitution; le faire obéir à toutes les volontés bien réglées de sa nature; le faire répondre à tous les dons qu'il a reçus par surcroît; favoriser en tout point la merveilleuse adaptation de tout son être avec les objets extérieurs; respecter toutes ses facultés en donnant incessamment la direction et la suprématie à celles de l'ordre le plus moral et le plus élevé, et, par cet assujettissement religieux aux institutions de notre Créateur, le maintenir dans la loi de sa double existence et l'empêcher de tomber ou dans le matérialisme de la bête, ou dans le spiritualisme

affligeant de l'ascétisme: voilà, sans parler ici des efforts persévérants que l'on doit faire pour améliorer sa condition matérielle, les moyens de rendre l'homme à lui-même, d'assurer son bonheur, de le sauver du malaise, de l'ennui et de le soustraire par cela même à l'influence des causes qui le conduisent le plus ordinairement au suicide, au crime ou à l'aliénation mentale.

Si je me suis bien fait comprendre, vous devez être convaincus, par les considérations que je vous ai livrées au commencement de mon introduction et par celles que je viens de vous soumettre, que les médecins, quoi qu'on en dise dans les cercles de la haute politique, ont raison plus que suffisante pour se placer au rang des instructeurs des peuples: ce sont véritablement eux qui connaissent l'homme dans sa racine et son essence; ce sont eux qui ont dévoilé les secrets de son organisation cérébrale, qui ont tenu compte des actions et des réactions réciproques du monde sur lui et de lui sur le monde, et qui peuvent conséquemment le mieux ordonner ses rapports extérieurs, gouverner ses passions et lui tracer l'emploi normal et régulier de son temps et de ses facultés.

Il me reste maintenant, avant d'entrer plus

profondément en matière, à vous donner le titre de mon ouvrage. Je l'intitule: *Analyse de l'entendement humain*, et je m'y demande quelles sont ses facultés, quel en est le nom, quel en est le nombre et quel en doit être l'emploi. En d'autres termes, Messieurs, je viens dérouler, déplisser sous vos yeux le cerveau de l'homme; je viens vous faire connaître une à une les facultés dont il est l'instrument, dont il est la condition matérielle, et fort de la révélation que j'y trouve tout écrite du doigt même de la Divinité, je viens en définitive vous apporter les nouvelles tables de la loi.

J'ai pris pour épigraphe ces paroles remarquables de la philosophie du XVIIIe siècle, qui m'ont toujours semblé m'avoir été dérobées: « Vivre, ce » n'est pas respirer; c'est agir, c'est bénir Dieu » dans chacun de ses dons; c'est faire usage de » nos organes, de nos sens, de nos facultés mo- » rales, de nos pouvoirs intellectuels, de toutes » les parties de nous-mêmes qui nous donnent le » sentiment de l'existence: l'homme qui a le plus » vécu n'est pas celui qui a compté le plus d'an- » nées, mais celui qui a le plus senti la vie et qui » l'a le plus honorablement employée. »

On verra, à l'occasion de l'exercice et de l'emploi de chacune de nos facultés, sur quels points

la loi nouvelle que j'apporte diffère de celles qui l'ont précédée, sur quels points inconnus à l'antiquité elle ouvre et trace à l'espèce humaine sa ligne de conduite et son devoir moral, et comment par une dernière conséquence, en maintenant l'homme dans la force et la dignité de sa nature, elle le prémunit contre tout ce qui peut affaiblir sa liberté morale, pervertir son caractère, le dégoûter de l'existence ou troubler sa raison. . . . .

J'ai promis de faire connaître l'ensemble des lois suprêmes inscrites par Dieu même dans notre constitution. Je viens tenir ma parole; et si le livre saint de la nature s'est bien ouvert devant moi, si j'en ai bien saisi le caractère et le sens, on verra tout de suite la distance énorme qui nous sépare encore aujourd'hui du but élevé de notre existence.

Veuillez, Messieurs, me prêter ici toute votre attention, et m'accorder en même temps toute votre bienveillance : car, je le répète, je vais pénétrer dans le sanctuaire même de la nature; je vais me placer devant l'homme, devant la plus riche création de l'Éternel, et sonder les pro-

fondeurs de son organisation cérébrale; je vais déchirer les voiles qui lui cachaient les instruments de ses manifestations instinctives, intellectuelles et morales, et m'efforcer de lui faire bien comprendre que le don de chacune de nos facultés, que la présence d'une force quelconque dans notre constitution est une indication précise, formelle, des volontés du Créateur à notre égard. Tout pouvoir inhérent à notre être a son but légitime d'action et son droit d'exercice; il ne peut pas avoir été vainement institué, et nous devons le maintenir incessamment en activité.

Je viens vous dire néanmoins aussi, pour ne cesser d'aller au-devant des interprétations des méchants, que si nous ne devons laisser sommeiller aucune de nos virtualités, elles ne doivent point être abandonnées sans limites et sans frein à leurs propres énergies; que l'homme n'est point simplement un animal, qu'il est, avant tout, un être moral et intellectuel; que la suprématie appartient de droit à ses attributs supérieurs, et qu'il s'avilit, qu'il se dégrade, qu'il se rend malheureux, qu'il devient la honte de son espèce et le fléau de la société, qu'il encourt la sévérité de la justice divine et humaine, si son intelligence et ses sentiments moraux ne sont pas

continuellement occupés à éclairer, à épurer, à modifier, à ennoblir chaque expression de ses mouvements inférieurs.

Une fois déjà, Messieurs, l'humanité n'a rien compris à son existence : elle s'était absorbée dans la chair et la matière, et il fallut que l'homme divin, dans la tête duquel la vie morale s'était particulièrement incarnée, apparût dans le monde, et vînt dire quels étaient les devoirs, les plaisirs et les hautes destinées de notre espèce. Aujourd'hui nous pouvons, mieux qu'il y a deux mille ans, comprendre sa parole; nous pouvons surtout la dépouiller des fausses interprétations qu'on en a faites, et contribuer par cela même à rendre plus sensible et plus pratique sa haute révélation. Par suite aussi du progrès des connaissances humaines, et, en particulier, de la physiologie du cerveau et du système nerveux, nous savons tout ce qui est renfermé dans la tête humaine, et nous pouvons mieux saisir en toutes choses les intentions du Créateur : ses lois sont écrites par lui-même dans la structure merveilleuse de nos merveilleux appareils.

L'intelligence, la plus simple comme la plus élevée, comprend aujourd'hui que les sens exis-

tent pour remplir leurs fonctions ; par conséquent, pour transmettre au cerveau les impressions du monde extérieur, et qu'il y a crime ou folie à les tenir fermés.

Cette même intelligence, quelle qu'elle soit, comprend que les instincts qui nous sont communs avec les brutes ont également un rôle à jouer dans l'économie; qu'ils sont donnés pour assurer la vie de l'individu et la conservation de l'espèce; qu'ils ont la dignité de l'utilité, ainsi que je l'ai dit ailleurs, et que sous peine de révolte, d'orgueil ou d'imbécillité, il ne nous est pas permis d'en empêcher les manifestations raisonnables.

Il en est de même de nos sentiments moraux : par leurs applications généreuses, ils doivent incessamment attester les priviléges augustes que nous tenons de la Divinité. Vis-à-vis d'elle et de nos semblables, ils doivent nous poser en créatures de premier ordre, dignes, indépendantes, religieuses, fortes et constituées pour tout ce qui est beau, pour le sacrifice, le dévouement, la justice et la vérité; et à moins de prononcer nous-mêmes notre propre déchéance, de manquer à notre mandat, de nous exposer à tous les mépris et à la perte de nos libertés, nous

ne pouvons pas ne pas suivre leurs inspirations désintéressées, ne pas vivre, en un mot, dans les grandeurs, l'ascendant et l'éclat de leur haute moralité.

Quant aux facultés intellectuelles, après tant d'inventions du génie, de découvertes dans les sciences, de perfectionnement dans les arts, de chefs-d'œuvre de peinture, d'architecture et de poésie, d'ouvrages immortels sur la médecine, la religion, la philosophie, la morale et la législation, est-il nécessaire d'appeler l'homme à la vie de l'intelligence et de lui faire sentir l'obéissance qu'il doit encore, sous ce rapport, aux volontés de son Dieu?... Oui, Messieurs, quoique en dépit des obstacles l'espèce humaine ait assez bien répondu aux faveurs dont elle a été l'objet, et qu'elle ait déployé sur cette terre une partie de sa grandeur, il importe néanmoins de lui recommander sans cesse de maintenir en activité toutes les forces de son esprit.

C'est encore une triste vérité que nous avons à faire entendre : à toutes les époques il s'est trouvé des hommes, et il s'en trouve encore aujourd'hui, qui, en dehors des opinions des plus grands philosophes et des principes mêmes du christianisme, ont considéré la raison comme un

don funeste, les lumières comme des choses nuisibles à la tranquillité et au bonheur des nations, et qui, non seulement n'ont rien fait pour favoriser l'évolution intellectuelle de l'humanité, mais qui n'ont rien négligé pour éterniser son enfance. Qui pourrait croire, si ce n'était un fait avéré, que dans presque tout l'univers les plus belles productions de l'esprit humain n'ont point encore été relevées de l'anathème et de l'interdiction qu'on a jetés sur elles?

Entrons donc pleinement, Messieurs, dans les voies de la sagesse éternelle; acceptons tous ses bienfaits, réagissons contre les hommes de mauvaise volonté. Que nos sens, que nos penchants, nos sentiments, notre intelligence; que tous les pouvoirs de notre constitution apprécient, si je puis dire ainsi, la vie qui les pénètre et le but de leur existence; qu'ils la manifestent dans le cercle de leurs attributions respectives; que tout ce qui est en eux soit; qu'ils brillent comme la mer, la terre et les cieux, de toutes les magnificences de leur Dieu créateur. Et nous, qui, par la spécialité de nos études, avons pu comprendre mieux que d'autres personnes ses commandements positifs, respectons-les en tout point; publions-en la table sacrée, et sentons avec admi-

ration, avec bonheur et reconnaissance, tout ce qu'il a voulu que nous fussions en nous faisant hommes et en nous ouvrant l'univers.

Telles sont, Messieurs, les obligations que nous avons à remplir vis-à-vis du Créateur et de nous-mêmes; malheureusement l'homme, qui connaît tant de choses, s'ignore profondément lui-même. Le fait est vrai: l'humanité reste au-dessous de ses propres destinées; elle ne connaît ni ses forces, ni ses devoirs, ni ses droits, ni son but; et, sous quelque rapport qu'on l'envisage, bien souvent elle fait peine ou pitié.

Dans le travail que je livre aujourd'hui à la publicité, je donne l'analyse des facultés qui, par leur ensemble, constituent l'entendement humain; je dis ce que nous sommes et ce que nous pourrions être. C'est nous mettre à même, les uns les autres, d'examiner si nous répondons à l'étendue de nos pouvoirs; c'est nous fournir l'occasion d'asseoir un jugement sur notre mode particulier d'existence, de voir si nous vivons conformément aux intentions et aux libéralités de la nature; si, en un mot, nous avons à nous féliciter ou à rougir de notre rôle ici-bas.

Pardonnez-moi l'illusion que je puis me faire, Messieurs; mais, sous ces différents rapports, et

dans la mesure de mes faibles capacités, je crois apporter aussi parmi vous quelques bonnes nouvelles : car en même temps que je viens par mes paroles exciter, animer votre cerveau, c'est-à-dire ouvrir votre cœur, votre âme, votre esprit et vos sens, je viens également vous ouvrir le monde extérieur, ou du moins rétablir et multiplier entre vous et lui tous ces rapports harmoniques et délicieux que vous avez méconnus, que vous avez délaissés, et en dehors desquels cependant la vie, décolorée, s'affaiblit et s'éteint.

Marchez donc sous le souffle du Seigneur, ne répudiez aucun de ses dons, déployez-vous sous tous les attributs que vous tenez de sa bonté ; servez-vous de toutes les forces de votre constitution, et, pour en maintenir l'activité, pour les avoir toujours fraîches et toujours vigoureuses, ne vous isolez pas, touchez incessamment la terre, appuyez-vous sur elle, et venez vous ranimer au contact de tous les êtres et de tous les objets qu'elle renferme en son sein.

Et qu'on ne croie pas que je veuille, en m'exprimant ainsi, signaler seulement l'ignorance du peuple sur tous ces points. Non, si je fais quelques rares exceptions, tout le monde est peuple sous ce rapport ; et je le dis à la honte de nos univer-

sités d'Europe, la jeunesse même qui sort de dessus les bancs de nos brillantes écoles n'est pas plus avancée que le reste de la population.

Jetez les yeux autour de vous, Messieurs; interrogez qui vous voudrez sur la nature de l'homme, et vous trouverez, en général, une ignorance aussi grande chez les gens instruits que chez ceux qui ne le sont pas. Ils savent tous, par exemple, leur science est allée jusque-là, le nom et le nombre de leurs sens extérieurs; mais ils ne savent ni le nom ni le nombre de leurs instincts conservateurs, ni le nom ni le nombre de leurs sentiments moraux, ni le nom ni le nombre de leurs pouvoirs intellectuels; et, comme de raison, ils ne peuveut chercher ni trouver dans le monde extérieur les agents propres à vivifier ces facultés fondamentales de leur constitution. Tout est donc chez eux tous l'effet du hasard et des circonstances, et ils ne peuvent vraiment, en connaissance de cause, se poser en ordonnateurs intelligents de leur propre existence; aussi les voit-on les uns et les autres rester presque toujours en dehors, à côté, au-dessus ou au-dessous des pouvoirs de leur organisation, si je puis dire ainsi, s'agiter dans les ténèbres, compromettre leur bonheur, ou tomber dans une foule d'extra-

vagances, de désordres et d'écarts, qui ne les conduisent que trop fréquemment à la misère, au suicide, au crime ou à l'aliénation mentale.

Un mot encore, Messieurs; car j'ai besoin que mes lecteurs ne soient pas des hommes à préjugés. Il y a deux cents ans tout à l'heure, Pascal, en réfléchissant sur la diversité des jugements humains, disait: « On ne voit presque rien de » juste ou d'injuste qui ne change de qualité en » changeant de climat. Trois degrés d'élévation » du pôle renversent toute la jurisprudence, un » méridien décide de la vérité. En peu d'années » de possession, les lois fondamentales changent, » le droit a ses époques. Plaisante justice qu'une » rivière ou une montagne borne! Vérité en deçà » des Pyrénées, erreur au delà. » Malgré le progrès tant vanté des lumières, il en est encore ainsi de la morale, en général, Messieurs: ici on encourage, on récompense, on honore telle et telle manifestation de l'âme humaine, et là, tout à côté, on blâme, on flétrit, on punit cette même manifestation. En tout pays, l'homme a une peine incroyable à se dégager des langes de la première enfance; partout il jure dans les paroles de son maître, et, dans sa simplicité native, il prend pour l'expression de l'ordre, de la sagesse,

de la vertu et de la véritable religion, tout ce que lui prescrivent les mœurs établies, les coutumes, les institutions et la religion de sa localité. Chaque peuple se trouve ainsi pétri, modifié, façonné, agrandi ou rétréci, si je puis m'exprimer de cette manière, par le milieu qui l'entoure; et chaque peuple se trouve ainsi plus ou moins loin de son mode naturel d'existence, et se déroule sous des formes et des habitudes exclusives et particulières. Ce n'est pas tout : chaque peuple, ayant sa vanité, se met aussitôt dans l'esprit qu'il est le peuple supérieur.... Et le voilà, tant il réfléchit peu, qui, à tort et à travers, juge et condamne tout ce qui n'est pas lui-même, tout ce qui n'est pas dans ses croyances, dans sa science ou dans son ignorance.... Il se prend pour modèle et se pose comme un type; il aime qu'on lui ressemble, et veut tout soumettre au niveau de ses lumières ou de son infirmité mentale.

Comment sortir d'un pareil embarras? Où sera notre critérium? Qu'est-ce qui est bien? qu'est-ce qui est mal? Où est le crime? où est la vertu? Où sont les savants? où sont les ignorants, quoi qu'ils se ressemblent tous par leur intolérance? Qui fera briller à nos yeux le flambeau propre à nous diriger dans ces ténèbres?... Pour

ne blesser la susceptibilité d'aucune nation, où puis-je aller promulguer les nouvelles tables de la loi?

Quoi qu'il en soit, Messieurs, c'est à l'Académie nationale de médecine que j'ai jugé convenable d'adresser mon travail. J'ai pensé que là, plus que partout ailleurs, je trouverais des hommes qui se mettraient au point de vue de la science et qui me jugeraient en dehors de toute forme politique ou religieuse, en dehors de toute idée de caste ou de nation. J'ai pensé que là, plus que partout ailleurs, je trouverais des hommes affranchis du joug de toute opinion locale, des hommes qui ne seraient par conséquent, sous le rapport que j'indique, ni Français, ni Anglais, ni Russes, ni Allemands, ni catholiques, ni protestants, ni juifs, ni mahométans; des hommes qui seraient simplement hommes, et qui, ainsi dégagés de toute idée préconçue, de tout engouement ou de toute prévention, se poseraient à mon exemple devant l'homme, leur semblable, comme devant tout autre objet d'étude, pour découvrir dans son organisation les fins de la nature. Tout est là, Messieurs, le but de la création nous est clairement indiqué par nos organes, nos appareils, nos forces, nos ten-

dances; nous avons été créés pour y satisfaire, telle est notre légitime destinée, notre vocation divine. D'après les réflexions de Pascal et les observations dont je les ai fait suivre, vous concevez toute l'importance de mon sujet : car, enfin, nous sommes, nous existons; par conséquent, nous ne pouvons pas ne pas vivre, c'est-à-dire, ne pas agir, ne pas nous manifester d'une manière ou d'une autre : il nous faut employer notre temps et nos facultés. Eh bien! lorsque nous voyons, non pas différents individus, mais différents peuples, en tête de la civilisation actuelle, soutenir qu'ils possèdent la vérité, et, néanmoins, porter des jugements qui sont tout à fait contradictoires sur le mérite ou le démérite des mêmes faits; lorsque par suite de leurs profondes et naïves convictions, nous voyons les uns s'abstenir de telle et telle action, et les autres la commettre, je ne dis pas sans répugnance, mais avec le sentiment heureux d'un devoir qu'ils accomplissent, il faut avouer qu'un homme de bien qui a assez de bon sens pour établir des comparaisons dans sa tête et qui cherche ce qu'il y a de mieux à faire au milieu de ces contradictions, pour ne point offenser son Dieu, ne laisse pas, avant de prendre sa détermination, que d'éprouver du

doute dans l'esprit, et de sentir du trouble dans sa conscience.

En somme, Messieurs, un peuple en vaut bien un autre; et puisque, sur une foule de questions morales, l'autorité des peuples se neutralise réciproquement, nous devons recourir à une autorité supérieure qui puisse nous indiquer la bonne voie, nous donner le précepte et trancher la difficulté. Cette autorité supérieure, quelle est-elle?... Il n'y en a qu'une, il faut la nommer, c'est celle de la nature. Si nous voulons connaître ce qui est bien, ce qui est légitime, ce qui est raisonnable, c'est de nous adresser au grand maître de qui nous avons tout reçu; c'est de savoir (la chose est aussi simple que cela) si nos yeux sont faits pour voir et nos oreilles pour entendre, et, de même, si notre intelligence et notre âme doivent se faire jour sur la planète que nous habitons. Oui, tout ce que nous avons à faire est écrit dans notre constitution : la loi ressort de l'existence même de nos attributs. D'autre part, les éléments subjectifs ou intérieurs de l'homme, pour me servir des expressions de la philosophie, supposent des éléments objectifs ou extérieurs qui y correspondent. En d'autres termes, si l'homme, considéré comme sujet, porte

naturellement en lui-même des forces, des tendances, il faut qu'il existe en dehors de son être et à sa portée des objets qui occupent ces forces, qui excitent ces tendances : des forces ne peuvent s'exercer à vide et en présence du néant; aussi, par un second acte de sa puissance et de sa bonté, la nature s'est-elle constamment attachée à placer tous les êtres dans des milieux admirablement en rapport avec le nombre et la variété de leurs facultés respectives.

Étudions donc dans son ensemble et dans ses détails l'organisation de l'homme; car, pour ne parler ici que de sa vie de relation, dans chacun de ses organes, dans les sens dont il est doué, dans les penchants qui constituent sa nature inférieure, dans les sentiments qui révèlent la noblesse de son âme et dans les pouvoirs intellectuels qui ne font pas moins ressortir l'excellence de sa condition, la loi d'action, la loi de vie se trouve visiblement empreinte, visiblement indiquée.

Notre intention est de respecter tout ce qui est établi par la nature; nous voulons rendre l'homme à lui-même et protester contre toutes les institutions qui tendent à arrêter son essor, à le dépraver dans ses penchants, à le mutiler

dans son intelligence ou à le dénaturer dans l'expression de ses sentiments.

L'homme doit remercier et bénir son Créateur de tous les dons qui forment son brillant apanage et s'appliquer à les faire figurer dans la durée de son existence. Il ne lui est point permis de juger l'œuvre de son Dieu, rien ne peut l'affranchir de l'obligation d'être ou de rester ce que l'a fait l'Éternel. Toutes ses facultés, il ne faut point cesser de le répéter, sont bonnes en elles-mêmes et dans leur destination, quoique étant toutes sujettes à l'abus, mais il jouit de la liberté morale, et il a en lui tout ce qu'il faut pour en ordonner et en régler les puissantes activités.

En dernière analyse, l'homme doit compte de tout son être à Dieu, à lui-même, à la nature extérieure et à la société; il doit compte de ses sens, il doit compte de ses penchants, il doit compte de ses sentiments moraux, il doit compte de ses pouvoirs intellectuels. Je viens lui dire comment il doit se servir de ces différentes pièces de sa constitution, pour prendre un instant le langage de Montaigne; je viens l'appeler à la vie de tout son être, en lui faisant observer encore une fois qu'il est homme, qu'il est en tête de la création, et qu'il ne doit ni disjoindre ni affaiblir

ses pouvoirs; que toutes ses forces ont droit de manifestation, mais que les forces brutes, instinctives, qui constituent sa nature inférieure, ne doivent point être abandonnées à elles-mêmes et se montrer isolées, séparées de ses hautes facultés. L'homme, quoique ayant en lui la bête, n'est point un animal. En ne se refusant point à l'impulsion de ses penchants, il doit incessamment s'attacher à leur donner le caractère de l'humanité; il ne les empêche point de se manifester, il les accepte, mais il les éclaire, les gouverne et les ennoblit : sa science est là et son bonheur aussi. Il fléchit alors sous la puissance et la volonté de son Créateur. Il met un terme à sa révolte, à ses abnégations ridicules, à ses mutilations honteuses, à ses excentricités frénétiques : il est dans l'ordre, il est dans le vrai, il est dans la morale. Guidé par ses nobles instincts et son esprit d'observation, il distingue d'un coup d'œil ce qui est bien de ce qui est mal, il ne fait plus violence à sa constitution, il est heureux sans subterfuges et sans hypocrisie, et fait justice des vieilles institutions disparates de l'humanité; car il connaît la loi, la loi éternelle, la loi générale, la loi de vie : il l'a trouvée toute promulguée dans les virtualités de l'organisation,

et il ne la donne point à un peuple, il la donne à l'univers, il la soumet sans crainte à la conscience du genre humain.

Sans plus de préambules, mes lecteurs vont pouvoir apprécier, par la nature même de mes recommandations, combien, sous l'influence de leurs lois, coutumes et religions particulières, les différents peuples de la terre ont faussé leur esprit et leur caractère, et combien il leur importe de se défier de leurs habitudes intellectuelles et des jugements qu'ils portent les uns sur les autres au travers du jour incomplet qui les éclaire. Quand arriveront-ils donc à distinguer les institutions divines des institutions humaines ! Quand leurs yeux seront-ils ouverts ! Quand marcheront-ils en hommes dans les sentiers du Créateur !

Ici, Messieurs, j'entre positivement en matière, et, pour éviter, à l'occasion de la promulgation de la loi d'activité propre à chacune de nos forces fondamentales, des répétitions qui seraient aussi fastidieuses qu'inutiles, je commence par formuler quelques lois générales applicables à l'ensemble des fonctions de notre vie de relation.

Voyons donc si déjà, sous ce point de vue, mon travail a quelque ressemblance avec celui des mé-

decins, des philosophes et des législateurs politiques ou religieux des temps anciens comme des temps modernes. Voyons si j'ai profité des connaissances acquises de nos jours sur la nature de l'homme, si j'ai bien lu dans son organisation cérébrale, si j'ai bien analysé les différentes facultés qui en sont dépendantes, et si, par conséquent, pour le but de son existence, j'ai fidèlement traduit les ordres et la pensée du Seigneur notre Dieu.

Écoutez, car, qui que vous soyez, vous êtes encore dans l'enfance de l'humanité, et vous ne vivez pas conformément à la somme, à l'étendue, à l'élévation et à l'harmonie des pouvoirs renfermés dans votre constitution.

Vous ne mépriserez aucun de mes dons, vous apprécierez surtout la vie que je vous ai donnée, et vous ne la traiterez pas comme chose vile, basse et terrestre, mais bien comme chose sérieuse, élevée et digne de vos respects.

Votre vie m'appartient et vous ne devez jamais la rendre qu'à moi-même.

Quelque méritoires que soient à mes yeux vos aspirations vers la vie supérieure promise à mes élus, apprenez que, pour l'obtenir, il me faut d'abord satisfaction sur l'usage et l'emploi de votre première existence.

Comprenez bien tout votre être. Glorifiez l'esprit, mais ne le glorifiez pas au préjudice de la chair. La chair ne sera point glorifiée, mais elle servira religieusement à accomplir les œuvres de l'esprit, et l'esprit en réglera les appétits nécessaires.

L'esprit n'est rien, s'il répudie la chair et s'il ne la gouverne pas.

Je n'ai point maudit la terre, et j'ai trouvé bien ce que j'ai fait. Élevez-vous en conséquence à la hauteur de votre rôle et de mes libéralités; et, puisque je vous ai faits à mon image, imprimez à vos actes le cachet de ma grandeur.

Je vous l'ai déjà dit : je suis la vie.

Le nombre et l'importance des facultés que je vous ai données devraient, depuis bien longtemps, vous avoir fait pressentir à quelle noble existence je vous ai destinés. Pourquoi ne vivez-vous donc pas de toutes les vies dont j'ai été si prodigue envers vous? Pourquoi restez-vous au-dessous du brin d'herbe et de la fleur, et ne vous épanouissez-vous pas comme eux aux rayons de mon soleil?

On a osé promulguer en mon nom une loi contre laquelle je veux que vous protestiez de toutes les puissances de votre âme.

On vous a dit que, pour me plaire, que pour approcher de la perfection, il fallait tout à la fois renoncer à vous-mêmes et au monde extérieur, et vivre uniquement en moi-même... Ceci est un blasphème affreux! Certes, votre vénération m'est due, et, d'autre part, il est bien de renoncer à votre égoïsme et à vos convoitises. Malheur à qui entre dans la vie des sens, oubliant celle de l'âme! Mais c'est méconnaître mes volontés, c'est dépasser toute mesure, c'est tomber dans le fanatisme et la superstition, que de vous abîmer dans mon culte exclusif et de vous affranchir des devoirs que vous avez à remplir envers vous comme envers la société tout entière. Tout individu s'aime et doit s'aimer, puisqu'il est et que j'ai voulu qu'il soit (1); ne pourrez-vous jamais éviter un excès sans tomber dans un autre? Le renoncement à soi-même emporte avec lui l'extinction et la mort de toutes les facultés qui vous font être, et en même temps il fait disparaître, il rompt la merveilleuse adaptation de votre

(1) Il est extrêmement remarquable que l'Évangile consacre le légitime et naturel égoïsme qui porte chacun à vouloir et à rechercher son bien, en l'imposant pour mesure de l'amour dû au prochain : *Tu aimeras ton prochain comme toi-même.*

constitution sensoriale, instinctive, intellectuelle et morale avec tous les objets de la nature. Le monde est fait pour vous et vous êtes faits pour le monde.

Le moment est venu où la science doit vous faire reprendre la place et le rang que vous avez perdus. Quelle inintelligence et quel renversement de tous les principes que j'ai apportés parmi vous! Comment, après avoir admiré ma vie toute de bienveillance et de sociabilité, a-t-on pu s'appliquer à dresser l'homme à se détester par-dessus toutes choses et à détester le monde comme soi-même! Si je vous ai établis les premiers de ma création; si, conformément à vos propres croyances, j'ai effacé dans vous tous la tache originelle; si je vous ai fait dépouiller le vieil homme, si vous tenez quelque chose de la divinité de ma nature, qui peut vous arrêter dans la voie du progrès? Pourquoi ne verrais-je pas apparaître l'homme régénéré par moi-même, l'homme à l'intelligence et à la moralité duquel je n'ai cessé de faire appel? Oui, tel que je l'ai fait et tel que je l'ai reconstitué par mes grâces, l'homme peut aujourd'hui, sous l'action de son verbe, transfigurer la terre. Il peut devenir l'architecte d'un ordre nouveau, s'harmoniser com-

plétement avec lui, et s'affranchir enfin du joug honteux de ses propensités inférieures (1).

(1) A cette occasion, je dirai, pour employer le langage original et profond d'un des hommes les plus distingués de l'époque actuelle, M. Victor Meunier : « Il est du moins un fait acquis à la science. S'il était possible de mettre l'intelligence humaine dans le plateau d'une balance, et dans l'autre plateau la terre avec toutes ses productions et ses forces, si redoutables à nos ancêtres, la terre et son contenu n'y pèseraient pas une once. L'esprit a brisé ses entraves ; il se montre, la matière tremble et se soumet, et l'homme va jouer avec ce globe esclave comme avec la boule d'un bilboquet. »

Au point de vue des progrès, de la moralité, il est un autre fait également acquis à la science. C'est que, malgré les passions de bas étage auxquelles l'espèce humaine ne sacrifie que trop fréquemment encore aujourd'hui, il n'y a cependant aucun terme de comparaison à établir entre ses manifestations actuelles et celles qui la dessinaient autrefois. Les sentiments moraux acquièrent de jour en jour leur juste suprématie ; nos mœurs sont moins féroces, nos cupidités moins effrénées et notre politique moins cruelle et plus franche ; nos ambitions sont plus nobles, nos amours plus poétiques, nos religions plus douces et les supplices que nous réservons aux criminels moins barbares.

Un milieu nouveau s'ouvre à nos activités morales, les institutions se modifient. De tous côtés j'aperçois des dispositions à encourager, à récompenser la vertu. On en sent la noblesse et l'utilité, on se convainc enfin qu'il n'y a point de véritable civilisation sans elle, et le moment arrive où l'homme va pouvoir, sans danger pour sa vie, sa fortune ou sa liberté, mettre son caractère au niveau de son intelligence.

Et pour qui donc, d'ailleurs, suis-je venu faire ma grande révélation? Pouvais-je songer à ensemencer sur des pierres? Si vos dispositions natives ne vous y avaient préparés, si je n'avais eu pour but de vous ramener par mes exemples à la vie magnifique de votre espèce, dans quelle intention vous aurais-je présenté l'idéal de la perfection et aurais-je fait, par conséquent, briller à vos yeux l'élévation de ma doctrine, la dignité de mes manières, l'abnégation de ma personne, la charité de mon âme, l'aménité de mon langage, la sublimité de mon dévouement et l'immensité de ma miséricorde? Pour qui ce tableau saisissant de toutes les grandeurs auxquelles peut aspirer l'humanité? Est-ce pour l'homme qui meurt à lui-même, qui meurt à ses semblables, qui meurt à la nature entière? Et si, indépendamment de vos facultés intellectuelles qui vous font concevoir et admettre ces choses, et de vos instincts qui vous poussent incessamment à l'action, je vous ai dotés de tous les attributs d'un être moral, pensez-vous que toutes ces forces, et particulièrement ces dernières, doivent rester sans application, et que vous n'ayez pas à poursuivre mon œuvre en en déversant les libéralités sur vos frères? Sachez-le bien, le plus beau

titre que vous puissiez jamais avoir devant moi, c'est de sentir votre existence supérieure et d'en remplir les obligations sacrées. La véritable imitation du Christ se trouve là tout entière. Et toutes ces choses que je vous prescris, n'allez pas encore ici scinder votre tête et vous imaginer que vous les devez faire exclusivement pour l'amour de moi et sous l'impulsion d'un seul sentiment. Non, vous les devez faire pour entrer dans l'ordre de votre constitution et être ce que j'ai voulu que vous fussiez. Vous les devez faire pour le bonheur et l'harmonie de vos différents pouvoirs, pour l'amour du devoir et de la perfection, pour l'amour de tout ce qui est bien, de tout ce qui est beau, de tout ce qui est noble, pour l'amour de vous-même, pour l'amour du prochain et pour l'amour de moi.

Ma loi est une loi de mille amours, est une loi d'activité, d'expansion, d'échange et de rapports sociaux; loin de renoncer à vous-mêmes et de ne pas vous compter pour quelque chose, loin de ne pas vivre dans l'humanité et pour l'humanité, vous devez déployer sur la grande scène où je vous ai placés toutes les forces de votre constitution et resplendir de toutes les beautés de votre âme.

Je vous ai créés pour changer et embellir la surface du globe que vous habitez, pour admirer la sublimité de mes œuvres, pour répondre à l'énergie mesurée de vos penchants conservateurs et assurer votre bien-être ici-bas, pour aimer et servir vos semblables, pour briller par la science et le génie, adorer ma bonté et vous montrer en toutes circonstances les enfants de ma prédilection. Les cadavres ambulants ne sont pas dans mes voies et je dis anathème aux apôtres du néant. Allez donc à votre tour, comprenez ce que j'ai voulu dire dans mes recommandations premières; et, mieux éclairés que vos devanciers, enseignez de nouveau les nations.

ANALYSE

DE

L'ENTENDEMENT HUMAIN.

> La vraye science et le vray estude de l'homme, c'est l'homme. Et toi homme, qui veux embrasser l'univers, tout cognoistre, contreroller et juger, ne te cognois et n'y estudies : et ainsi en voulant faire l'habile et le scindic de nature, tu demeures le seul sot au monde. Parquoy regarde dedans toy, recognois toy, tiens toy à toy ; ton esprit et ta volonté, qui se consomme ailleurs, ramène le à soy mesme. Tu t'oublies, tu te respends, et te perds au dehors, tu te trahis et te desrobes à toy-mesmes, tu regardes tousiours deuant toy, ramasse toy et t'enferme dedans toy : examine toy, espie toy, cognoy toy.
>
> CHARRON, *De la sagesse.*

Je ne traite dans cet ouvrage, on le sait, que des forces fondamentales et primitives de notre constitution cérébrale. Je ne parle que de facultés constatées par l'observation et consenties par tous les savants, et je m'applique à donner la loi d'activité de chacune d'elles. Je ne fais donc point ici un travail d'imagination, je marche terre à terre, et je ne me jette ni dans les utopies, ni dans les chimères; je ne demande à l'homme que ce qu'il peut faire ou donner.

Le jeu normal et régulier, c'est-à-dire intelligent et moral de nos penchants, de nos sentiments et de nos facultés intellectuelles me paraît aussi intéressant à considérer que le mécanisme et le jeu des autres fonctions de l'économie. La médecine doit envisager l'homme tout entier. L'homme a autre chose à soigner que sa vie matérielle, et s'il est bien de lui donner des principes de conduite à cet égard et de lui prodiguer, en cas d'accident ou de maladie, tous les secours de l'art, il est bien aussi, après avoir analysé les différents pouvoirs de son entendement, de s'attacher à lui en faire connaître et la coordination et le but et l'emploi. Son existence supérieure, son existence complète, sa santé, son bonheur, sa moralité reposent là tout entières.

Indépendamment des personnes, et on les compte par millions, qui, par ignorance, vivent en dehors des lois de leur constitution ou qui presque toujours, par suite d'un mauvais milieu, ne trouvent pas jour à leurs activités et ne remplissent pas non plus leur mandat dans ce monde, il en est un certain nombre d'autres qui, par la faiblesse native de leur intelligence, ou la violence également innée de leurs penchants, ou la prédominance involontaire aussi de quelques sentiments,

ou encore une aliénation mentale accidentelle, ont incessamment besoin de trouver un appui dans la science et d'être reconstituées par elle.

Je viens servir, éclairer, modifier et guérir, s'il m'est possible, et les unes et les autres.

Montrer aux différents membres de nos différentes académies comme aux hommes les plus ordinaires, ce qu'ils sont et ce qu'ils devraient être, leur dire à tous ce qu'ils doivent faire de leur temps et de leurs facultés, tant pour eux-mêmes que pour leurs semblables et la nature extérieure, ouvrir carrière à tous les pouvoirs de leur constitution, arracher les uns au joug abrutissant de leur profession et les autres aux préoccupations exclusives et scientifiques dans lesquelles ils abîment, en s'illustrant, leur existence entière, s'efforcer enfin de les rendre à la nature et contribuer par cela même à leur faire acquérir à tous indistinctement des forces plus nombreuses ou une illustration plus grande, me paraît devoir être l'œuvre de l'époque actuelle. Il est temps en vérité que les grands savants, au moins, sortent, sous ce rapport, de leur grande ignorance. Prêtres, médecins, chirurgiens, jurisconsultes, magistrats, représentants du peuple, artistes, diplomates, c'est à qui connaîtra le

mieux et le plus vite toutes choses, et c'est à qui cependant, s'ignorera le plus profondément soi-même. Faut-il s'étonner, d'après cela, de voir les nations comme les individus qui les dirigent manquer le but élevé de leur vie.

Il ne faut donc point se le dissimuler, ni avoir ici de fausse honte. Le fait est triste, mais le fait est vrai. A part quelques têtes bien nées ou qui ont été très favorablement placées dans le monde extérieur, l'homme n'offre dans ses manifestations qu'une ébauche imparfaite et grossière de l'humanité, il vit dans une série d'idées, dans la manifestation de quelques penchants, dans l'expression de quelques sentiments, dans l'activité de quelques pouvoirs intellectuels, mais en dehors de ces modes exclusifs et incomplets d'existence, il reste au-dessous de ses propres facultés et ne prend possession ni de lui-même, ni du domaine immense sur lequel il est cependant appelé à dérouler ses puissantes énergies. Ma satisfaction sera grande si en travaillant dans la direction que j'indique je puis contribuer tant soit peu à l'éclairer sur ses propres pouvoirs et à le faire vivre de sa propre vie. Ou je suis bien dans l'erreur, ou le jour est venu de faire prendre à la science le caractère d'une révélation publi-

que. Cette tâche est grande, je la trouve téméraire, mais elle m'est une affaire sacrée.

Et d'ailleurs, pourquoi ne le dirais-je pas? puisqu'aucun homme aujourd'hui ne peut prétendre à faire autorité, et que cependant, en esclaves que nous sommes de l'habitude, il faut toujours citer des autorités pour ménager les susceptibilités contemporaines, il est évident que le premier de nos livres sacrés ne tolère aucune inégalité de révélation et d'enseignement. Il parle intelligiblement à tous les hommes quels qu'ils soient, et ce sont des hommes simples et de bonne volonté qui comprennent le mieux sa parole et qui la font le mieux fructifier. Pas la moindre obscurité dans les dogmes, pas ombre de métaphysique dans les préceptes. Tout part de la droiture du cœur et de la rectitude de l'intelligence. Aussi, toutes les impressions portent-elles et vont-elles profondément émouvoir l'âme et l'esprit de la multitude!

Le système contraire, si flatteur pour l'orgueil et si commode pour le despotisme politique ou sacerdotal, ce système auquel l'Orient a dû ses castes et l'antiquité européenne ses mystères, a l'immense inconvénient de régulariser et de légitimer l'ignorance; les priviléges intellectuels et

religieux sont les pires des priviléges. La connaissance de la vérité est de droit commun. C'en serait fait à tout jamais de l'humanité, elle serait vouée à des ténèbres héréditaires et éternelles; le but de la création, je le répète, serait complétement manqué, si elle avait besoin d'initiés pour marcher dans sa vie, si les choses les plus vulgaires comme les idées les plus élevées et les plus nobles sentiments ne la saisissaient forcément, et ne la maintenaient pas dans les nécessités de sa constitution. Aussi l'avez-vous vue et la voyez-vous encore partout à l'entour de vous arriver à l'accomplissement de ses destinées, en dépit des efforts opposés les plus persévérants et le plus profondément calculés. Les forces de Dieu, messieurs, l'emportent toujours sur les forces de l'humanité.

Je ne crains point de l'affirmer, mon ouvrage ne vaut rien s'il ne trouve pas d'écho dans l'esprit et dans l'âme de tous mes semblables. Aussi notez bien, qu'à l'imitation des hommes de quelque valeur, qui ont voulu replacer notre espèce dans son ordre et son rang, je ne le considère point comme un simple enseignement; il est bien plus et bien mieux, il est, comme le leur, un réveil, un appel, un principe de vie, un moyen

de progrès. C'est bien à la force intellectuelle qu'il ne cesse de s'adresser, mais la preuve qu'il est un élément de vie, c'est qu'il touche toutes les fibres du cœur humain, c'est qu'il s'adresse à toutes nos tendances et à toutes également, sans sacrifier l'une à l'autre. Il a pour but d'envelopper l'être humain tout entier, de le régénérer, de le rendre à lui-même, c'est-à-dire à tous les modes d'existence pour lesquels il a été primitivement ordonné.

En résumé, messieurs, jugez vous-mêmes des avantages de cette révélation toute simple, toute naturelle, et sévèrement déduite de l'observation des faits. Voyez quelle lumière elle répand dans l'esprit, et quelle ampleur elle peut donner à l'existence humaine! Est-il donc vrai que je renferme en moi toutes ces richesses? pourra s'écrier chacun de mes lecteurs. Quoi! sans compter la supériorité que mes sens, considérés dans leur ensemble, ont incontestablement sur les autres espèces vivantes, je possède tant, tant et tant de penchants de conservation personnelle! J'étais bien loin de m'en douter. Quoi! je réunis sur ma tête tant, tant et tant de sentiments moraux, de sentiments civilisateurs et humanitaires! Je tiens donc en quelque chose vraiment de celui

qui m'a donné l'être. Quoi ! je puis vivre et briller aussi par tant, tant et tant de facultés intellectuelles, industrielles et artistiques ! Eh mais, on m'avait dit, en effet, que j'étais le roi de la création. Néanmoins je l'avouerai, je n'avais qu'un sentiment vague et confus de ma puissance et de ma grandeur. Oh ! pourquoi ne m'a-t-on pas révélé depuis longtemps toutes ces choses ? Pourquoi ne leur a-t-on pas fait franchir le seuil des sanctuaires, et n'ai-je pu profiter des heureuses dispositions que j'apportais pour une grande existence ? Quelle vie misérable et bornée que la vie de mes aïeux ! Comme tous ses actes sont empreints d'animalité ! Et la mienne donc, maintenant que je lis dans ma tête, la mienne répond-elle à la munificence des dons que j'ai reçus en partage ? Allons, allons, je ne savais pas qui j'étais, j'étais ignorant de ma propre vie..... Les horizons se découvrent..... Je suis bien, dans ce monde sublunaire, le chef-d'œuvre de mon Dieu.

Telles sont infailliblement, messieurs, si j'excepte quelques grands esprits forts qui savent tout et auxquels, par conséquent, on ne peut rien apprendre, telles sont infailliblement les réflexions qui vont surgir dans le cerveau du premier comme du dernier de mes lecteurs. Les

hommes les plus ordinaires comme les plus avancés dans les différentes branches des connaissances humaines reconnaîtront, soyez-en sûrs, la justesse de mes observations. Et il n'en est pas un qui, se trouvant ainsi révélé à lui-même, n'acquière en quelque sorte au même instant un sentiment plus vif de sa force et de sa dignité. Chacun d'eux pourra s'interroger chaque jour sur l'emploi qu'il aura fait de ses penchants, sur la satisfaction qu'il aura donnée à ses sentiments et sur les sphères d'activité qu'il aura ouvertes à ses facultés intellectuelles. Il pourra se demander, si je puis dire ainsi, comment il joue sa partie dans ce monde, comment il se manifeste sous les trois aspects de sa nature; et, après un pareil examen de conscience qui a bien son importance et sa nouveauté, il se rendra témoignage à lui-même, il examinera *s'il a bien fait l'homme et dueument;* et, en admettant que le milieu au sein duquel il s'est agité n'ait point fait obstacle insurmontable à l'application de ses différents pouvoirs, il ne pourra plus accuser que lui-même alors du malheur de sa condition, des égarements de son esprit ou de l'opprobre de sa vie.

La médecine qui apprend à l'homme à se servir de ses forces et qui, par l'appel qu'elle fait à

leur activité, prévient ses souffrances physiques ou morales, et les maladies ou les désordres qu'elles provoquent ou qu'elles entraînent à leur suite, vaut tout autant, et plus, que la médecine qui enregistre les infractions faites à la nature et qui en guérit les fâcheux effets.

Pour la solution des questions qui peuvent intéresser le plus vivement l'humanité, il y a loin, vous le remarquez, messieurs, de l'exposition nette et limpide de ces idées et de ces principes, au jargon scolastique et à la métaphysique de nos devanciers. Aussi l'honneur ne m'en revient-il pas, et dois-je m'empresser de le reporter sur l'école écossaise, sur les travaux de Gall et de Spurzheim, et sur l'heureuse direction que j'ai reçue, dès mon entrée dans la carrière médicale, de la bienveillance de mes trois grands maîtres, Esquirol, Ferrus et Adelon.

Je ne puis pas ne pas témoigner également, dans cet ouvrage qui sera peut-être le dernier de ma vie, ma profonde reconnaissance pour le docteur Orfila. Non seulement dans ses belles leçons de chimie et de médecine légale, la rectitude singulièrement remarquable de son esprit m'a tracé la voie de l'observation dans la science et m'a mis en garde bien des fois contre les entraî-

nements de mon imagination, mais je lui dois encore, par l'appui qu'il a bien voulu prêter à ma jeunesse, une partie de ma position médicale. Je n'avais pas toujours le moyen de payer mes cours étant étudiant; eh bien, à cette époque, alors qu'il ne relevait lui-même que de son courage et de son talent, il me tendit noblement la main et m'admit au nombre des élèves qui accouraient en foule à son amphithéâtre. Que ce souvenir, qui m'émeut encore aujourd'hui, ne soit jamais perdu dans ma famille.

Promulguons maintenant les nouvelles tables de la loi.

Auparavant attachons-nous à constater et à faire reconnaître l'existence de chacune des facultés dont nous nous proposons d'ordonner et de régulariser l'emploi.

BESOIN D'ALIMENTATION.

ALIMENTIVITÉ.

Le besoin de nourriture est le premier de nos besoins de conservation ; il est indispensable au développement de l'organisme et à l'entretien des forces de la vie, sous peine de langueur, de dépérissement ou de mort, il faut le satisfaire ; mais avons-nous besoin de préceptes à cet égard ? Notre condition est-elle pire que celle des animaux, et l'instinct chez nous ne suffit-il pas comme chez eux à l'exercice complet et régulier de la fonction ? Il peut paraître étrange ou, pour le moins, singulier, au XIXe siècle, de venir poser la question de savoir comment l'homme doit se nourrir ; et cependant, à voir ce qui se passe à cet égard sous nos yeux, on ne peut nier que cette question ne présente encore aujourd'hui de l'intérêt devant l'hygiène, la religion et la philosophie. La vie animale des uns, leur gourmandise ignoble, et leurs indigestions et les abstinences ridicules, quoique bien intentionnées des autres, tout nous démontre que, d'une manière générale, la science peut déjà, sous ces premiers rapports, servir à quelque chose.

La fonction de l'alimentivité, sur laquelle repose tout le bien-être matériel de l'organisme, exerce particulièrement de l'influence sur le premier appareil de l'économie, c'est-à-dire sur les fonctions du cerveau, sur ce qui constitue la vie des instincts et la vie des sentiments et de l'intelligence. On connaît l'apologue ancien des membres et de l'estomac. Lorsque cette fonction est contenue dans de justes bornes, lorsqu'elle est modérément et agréablement satisfaite, elle avive toutes nos facultés, elle met particulièrement en relief le caractère saillant et le genre d'esprit de chaque individu, et contribue de la manière la plus positive au charme et à l'activité des relations sociales. Elle place l'homme devant l'homme, elle polit les mœurs, resserre les liens de famille et d'amitié, et réchauffe même, dans l'occasion, les sentiments publics. Par la nature des objets extérieurs qui lui conviennent et qu'elle consomme, et par l'attrait qu'elle trouve à satisfaire la diversité de ses goûts (1), elle est beaucoup moins

(1) Ceux qui condamnent le plaisir, comme le disait fort bien Montaigne à ce sujet, sont obligés de condamner la nature et de l'accuser d'avoir commis des fautes dans tous ses ouvrages, car cette prudente mère l'a répandu dans toutes ses actions, et elle a voulu que comme les plus nécessaires étaient les plus basses elles fussent aussi les plus agréables; mais quoiqu'elle l'ait répandu en toutes les actions nécessaires, elle veut qu'il soit plutôt notre

étrangère qu'on ne pense au développement des cultures et au perfectionnement de l'industrie.

Maintenant la question se présente tout simplement.

Comment faut-il se nourrir pour atteindre le but de la nature, pour réparer suffisamment nos pertes et maintenir dans une activité raisonnable nos différents pouvoirs ? Comment, dans l'intérêt de notre force physique et morale, faut-il régler notre alimentation ? Comment faire, pour ne point souiller notre corps, dégrader notre âme, troubler notre intelligence et éviter, avec tout cela, de tomber dans ces superstitions grossières en vertu desquelles, par des macérations et des jeûnes trop prolongés, nous frappons sans distinction sur toutes les virtualités de notre être, si toutefois nous n'altérons pas, comme suicides, les sources mêmes de la vie ? Voici sur tous ces points, qui, comme on le voit, ont bien leur importance, ce que prescrit la nouvelle loi.

secours que notre motif : quelque contentement qu'elle nous propose, c'est toujours à condition qu'il ne sera pas notre fin, mais qu'il nous servira seulement d'un agréable moyen pour y arriver plus doucement.

BESOIN D'ALIMENTATION.

ALIMENTIVITÉ.

> Tu ouvres ta main, ô Seigneur, et tu rassasies chaque créature vivante suivant son goût et son désir.
>
> LE PSALMISTE.

Soutenez d'abord, par une alimentation convenable et variée, les forces de votre corps; les penchants sont énergiques, les sentiments sont expansifs, l'intelligence est allègre et bien disposée; les sens sont bien ouverts, toutes les fonctions sont libres, faciles, heureuses, puissantes et régulières, lorsque l'organisme n'a point à souffrir de la privation ou de la mauvaise qualité des aliments : le soin de votre corps est une des premières obligations qui vous soient imposées par ma sagesse. Dans ce but, ma main s'est ouverte pour vous. Fruits, végétaux, mollusques, volatiles, quadrupèdes, je n'ai rien créé qui ne fût à votre disposition. Tout ce qui vit, tout ce qui se meut à la surface du sol, dans les plaines de l'air, dans les profondeurs des fleuves et des

abîmes de la mer, peut servir à votre nourriture. Je vous ai fait omnivores. Mangez donc ce que vous trouverez sur la terre ; rassasiez-vous comme les oiseaux du ciel auxquels je donne aussi la subsistance, et, quel que soit votre régime, ne craignez pas de m'offenser en soutenant vos forces pour bien faire et en observant la tempérance.

Je vous l'ai déjà dit : aucun aliment, par lui-même, n'est ni pur ni impur. Dans quel chaos de superstitions a-t-on plongé vos esprits ? Qui a pu vous dire que vos diètes, vos privations, vos souffrances, me jetaient dans la joie et vous donnaient un titre à mon amour ? Redoutez seulement l'esclavage de vos sens ; l'intempérance rend stupide, avilit le caractère et prédispose à l'apoplexie, ou conduit au suicide, au crime ou à la folie. Vos mortifications mal entendues ne vont point à mon intelligence ; encore si elles servaient à adoucir vos mœurs ! C'est dans cette unique intention, qu'il y a déjà bien longtemps, je vous ai recommandé la sobriété, et que je vous ai prescrit de régler votre alimentation suivant l'influence des climats et l'ordre des saisons.

A l'époque du printemps, redoublez de surveillance et de soins. Le retour de la lumière et de la chaleur détermine une excitation dans la

nature entière; et, pour contrebalancer cette loi générale, pour conserver, comme hommes, la haute direction qui vous appartient, il importe de modifier votre régime diététique et de n'introduire dans votre organisme que des principes doux de nutrition. Les végétaux que je répands alors avec profusion sur la terre, quelques viandes blanches, les poissons, le laitage et les fruits doivent suffire amplement dans ce but à votre nourriture. C'est le moment surtout d'éviter ces viandes noires qui mettent le feu dans l'économie, et que certains casuistes croient encore aujourd'hui devoir conseiller et permettre en violation des règles du bon sens.

Au printemps, laissez les animaux procréer leur espèce; leur chair est dure et fibreuse et fortement animalisée; elle exhale une mauvaise odeur et peut vous donner des maladies.

Ne nous arrêtez point à la lettre de ces commandements, comprenez-en la profondeur et l'utilité, et vous vous y soumettrez sans murmure. Le moral, vous le savez, est sous la dépendance du physique. Ce n'est que de cette manière que, sans porter atteinte à votre organisme, vous maintiendrez vos penchants dans la juste mesure de leur activité; que votre âme ne

quittera point sa région supérieure, et que vous vous rendrez plus facile la mise en jeu de vos qualités d'homme. Imposez-vous donc, dans cette intention, quelques jeûnes matériels; mais les jeûnes que je veux vous imposer par dessus tous les jeûnes, puisque vous paraissez désirer si vivement d'abattre en vous le *mauvais*, ce sont les jeûnes spirituels.

Abstenez-vous de vices et de crimes, privez-vous de médisances et de calomnies; mangez de la chair, mais ne mangez point votre frère; tel est le véritable esprit de mes recommandations, telles sont les abstinences que vous devez pratiquer et les victoires que vous devez vous efforcer incessamment de remporter sur vous-mêmes.

AMOUR PHYSIQUE.

INSTINCT DE LA GÉNÉRATION.

L'instinct de la reproduction existe. La vie n'est donnée que pour donner la vie. La première loi promulguée fut celle-ci : CROISSEZ et MULTIPLIEZ. Nous sommes invinciblement portés à perpétuer notre espèce. Ce penchant est plus prononcé chez l'homme que chez la femme. Il apparaît à l'époque de la puberté. Il est énergique par nature, ou, tout au moins, il s'enflamme et s'excite aisément sous les impressions extérieures.

Cette faculté violente puissamment l'organisme. L'histoire ancienne nous a raconté ses désordres, ses abus, ses dépravations et ses crimes.

L'histoire moderne est presque aussi riche en faits du même genre. La médecine mentale nous a fait bien des fois le triste tableau de son aliénation.

On ne dira pas, je l'espère, que je quitte le terrain de l'observation positive. En parlant de cette faculté, je vais donc parler d'une puissance bien réelle et bien inhérente à notre être. Puisqu'elle existe et qu'elle subjugue si fréquemment la liberté morale, il appartient encore ici au médecin de la

guider dans ses manifestations. Je dis de la guider dans ses manifestations, car, bien qu'elle puisse, elle aussi, nous faire tomber dans les perversions les plus déplorables et même nous conduire au crime ou à la folie, nous devons néanmoins nous garder, avec le plus grand soin, de ne pas la respecter dans son but légitime; nous ne devons pas le taire, cette faculté, comme la précédente, a été l'objet de la réprobation des mystiques chrétiens; ils ne tendaient à rien moins qu'à vouloir la rayer du catalogue des forces vives de l'économie. Ces hommes, ainsi qu'on l'a dit avec beaucoup de justesse, se considéraient comme des morts en mal de résurrection. Ils ne voulaient pas accepter l'ordre de choses établi par la divine sagesse; ils mettaient leur orgueil à répudier ses largesses et l'accusaient, en fait, d'avoir créé un monde qui ne méritait ni leurs regards, ni leurs affections. De tous côtés, comme on le voit, des excès, des abus, des révoltes ou des aberrations.

Quel est le remède à tant d'extravagance? Où est le devoir? où sont les véritables sentiers? Sous le rapport de l'activité de ce penchant, comment répondre avec bonheur et moralité aux intentions formelles et bienveillantes de la nature? Qui sera ici son ministre et son interprète? Je le dis dans un sentiment éclairé d'estime pour ma corporation, quels que soient les progrès généraux de la civili-

sation, le médecin seul, aujourd'hui, connaît la loi, et seul il est en état de la donner.

J'ai donc eu raison de dire que sa science embrassait tout à la fois le physique et le moral de l'homme, qu'elle ne se bornait point à réglementer les fonctions mécaniques des grands appareils de l'économie, à prévenir, à traiter ou à guérir des gastrites ou des pneumonies, etc. ; mais qu'elle avait aussi pour tâche d'ordonner avec intelligence et dignité toutes les activités de la tête et du cœur humain, quand elle n'était pas appelée à en rétablir la puissance et l'harmonie. Cette partie de la science médicale vaut bien l'autre, ce me semble, et j'ai plaisir, en cette circonstance encore, à la relever des dédains d'une foule de médicastres qui ne l'ont abaissée que parce qu'ils ne pouvaient s'élever à la hauteur de ses vues ou en surmonter les difficultés.

Voici sur l'instinct de la génération le sommaire de la nouvelle loi.

AMOUR PHYSIQUE.

INSTINCT DE LA GÉNÉRATION.

Il n'est pas bon que l'homme soit seul.

Rappelez-vous mon premier commandement : que les enfants des hommes, sans aucune exception, se multiplient sur la terre, et qu'ils ne rougissent point des fruits de leur union. Je sonde toujours les cœurs et les reins, je n'aime pas qu'on se crée des vertus imaginaires et surtout qu'on se pare de leur faux prestige pour éblouir et tromper la simplicité du peuple; d'ailleurs, j'ai institué le mariage et non pas le célibat; je ne veux pas qu'on se serve de femmes en secret et qu'on ose ensuite impudemment se vanter de sa continence; je punirai la débauche et l'hypocrisie.

Quant à vous, qui avez conservé sous ce rapport au moins la droiture de votre esprit et de votre caractère, et qui ne feignez point de faire violence à la nature, pourquoi suis-je obligé de vous tracer la mesure et l'emploi de vos forces

d'amour? Je l'ai déjà dit à vos pères, dans l'exercice du plus délicieux et du plus fort de tous vos instincts, vous vous absorbez dans la matière, vous vous déroulez dans l'orgie, vous salissez vos corps et dégradez vos âmes; pratiquez mieux mon commandement : tout est bon dans l'amour physique quand le moral s'y joint, quand l'intelligence et les sentiments moraux consacrent de leur autorité suprême les transports de la passion.

L'amour de l'homme pour la femme, sans l'assistance des facultés humaines qui peuvent seules épurer, ennoblir un penchant quel qu'il soit; l'amour sans vénération, sans bienveillance, sans noblesse, sans poésie, sans intelligence et sans choix, est un amour indigne, est un amour hideux; l'animal, en suivant son instinct aveugle, irrésistible, matériel, est dans l'ordre de sa constitution; l'homme qui se met à son niveau est dépossédé de lui-même et de ses plus beaux attributs.

Entrez donc dans les voies de ma providence; chérissez la compagne que je vous ai donnée comme l'objet le plus digne de vos affections; aimez-la de l'amour le plus tendre, mais aimez-la surtout comme l'être qui doit partager votre

vie et à qui il appartient de compléter votre existence intellectuelle et morale. Les moyens de séduction dont je me suis servi par elle, pour vous faire arriver à mes fins, ont été parfaitement ordonnés : néanmoins considérez plutôt le but élevé que je me suis proposé en lui donnant sa ceinture et ses grâces, et ne tournez pas au préjudice de l'espèce l'attrait donné pour la multiplier.

Aimez la femme, parce qu'elle est la moitié de vous-même, parce qu'elle est la mère de vos enfants, parce qu'elle est, comme vous, de création supérieure, et qu'à ce dernier titre surtout elle a des droits et des pouvoirs que vous ne pouvez dédaigner sans vous blesser vous-mêmes. Si vous méconnaissez vos obligations et vos premiers intérêts; si vous ne l'aimez pas comme elle doit être aimée, vous l'offenserez dans la délicatesse de ses meilleurs sentiments, elle n'acceptera point de servitude dans votre maison; vous romprez l'harmonie de vos deux âmes, et vous compromettrez ainsi tout à la fois votre tranquillité et l'avenir de la famille dont je vous ai confié l'établissement et le bonheur sur la terre.

Que n'ai-je point fait, d'ailleurs, pour que vous fussiez heureux dans ce monde? Je n'ac-

cepte donc ni vos murmures, ni vos plaintes : vos malheurs viennent de vous-mêmes et de vos unions mal assorties. Pourquoi n'apportez-vous pas plus de soins dans le choix que vous faites d'une épouse? Le mariage est chose sainte et solennelle. Ne s'agit-il pas de perpétuer votre espèce? n'êtes-vous pas chefs de clans, chefs de tribus, chefs de races? Comment vous parler pour vous faire sentir la dignité de votre rôle et l'importance de vos fonctions? Avouez vos torts, reconnaissez la bassesse de vos incitations; l'ambition, la luxure, ou la cupidité dictent journellement les conditions de vos contrats; non que je vous défende de considérer dans la femme les charmes de sa personne, les grâces de son esprit, et les avantages de sa fortune et de sa position; mais je veux que vous teniez compte surtout de la droiture de son intelligence, de la noblesse de son âme, et des habitudes simples et modestes qu'elle a contractées sous le toit paternel. Oui, au physique comme au moral, tout se transmet par voie d'hérédité, les vices du cœur comme les difformités du corps, les bonnes comme les mauvaises qualités, et il ne vous est point donné de changer l'ordre établi dans ma création; je vous tiens sous ma dépendance im-

médiate, et je récompense ou je punis dans les enfants, et par conséquent dans vous-mêmes, la soumission ou la désobéissance à mes lois.

Malédiction sur vous qui dépassez dans des turpitudes indescriptibles les abominations des anciennes villes de la Judée! Malédiction sur vous! car les avertissements ne vous ont pas manqué, et je n'ai rien négligé pour vous arracher à la dépravation du premier comme du plus doux de vos penchants.

Une vieillesse anticipée, le satyriasis ou la nymphomanie, la démence, des ulcères putrides, des cancers dévorants, voilà par quels maux affreux j'ai constamment vengé l'outrage le plus sanglant que vous ayez jamais pu faire à mes institutions.

AMOUR DES ENFANTS.

L'amour que nous portons à nos enfants entre aussi dans les éléments constitutifs de notre organisation morale. Cette faculté, comme les deux autres, nous est commune avec les animaux; mais nous n'avons point suffisamment non plus imprimé sur elle le cachet de l'humanité. Ne l'oublions jamais, si nous voulons vivre dans les conditions heureuses de notre pleine existence; des pouvoirs supérieurs ont été surajoutés chez nous aux penchants conservateurs de la brute, et c'est sous leur contrôle incessant et leur inspiration que ces derniers doivent se manifester. Ne disjoignons pas des forces que la nature a réunies pour se prêter un mutuel appui et agir dans un ordre tout à fait hiérarchique. Notre amour pour les enfants ne doit pas être purement instinctif; nous sommes hommes, et notre intelligence et nos sentiments moraux doivent se montrer partout, là plus que partout ailleurs. Il faut dire aussi qu'en raison de la prédominance native de nos penchants inférieurs et de la lenteur avec laquelle se développe notre espèce sous le rapport de son caractère propre, notre tâche n'est qu'à moitié

remplie lorsque nous avons sauvé notre progéniture des langueurs, de la faiblesse ou des maladies de la première enfance. Elle attend de nous, et nous lui devons la seconde création. L'homme, comme animal, est le produit de la nature; comme être intellectuel et moral, il est le produit de la culture. A part quelques hommes supérieurs qui ne relèvent que d'eux-mêmes et de Dieu, l'homme est le disciple de tout ce qui l'entoure. Nous tenons, par conséquent dans nos mains, sa puissance intellectuelle et sa grandeur morale.

On fait de l'homme tout ce qu'on veut. L'histoire l'a démontré mille et mille fois. A volonté on obscurcit son entendement, et l'on en fait un sot ou un imbécile, ou l'on surexcite ses penchants et ses sentiments; on rompt le faisceau de ses facultés et l'on en fait un méchant, un fanatique, un superstitieux, un infâme, ou bien encore, en prenant le contrepeid de ces dispositions, on en fait un homme de sens, d'ordre, de justice, de dignité, de bienveillance et de vénération. Tout dépend de la direction qu'on lui donne; on récolte chez lui ce que l'on sème chez lui. Je ne saurais trop le faire entendre : à volonté on peut laisser s'allanguir toutes ses forces intellectuelles ou les fausser, et l'on peut éteindre l'activité de ses sentiments ou les dépraver. Les individus, comme les peuples, sont malléables et modifiables à l'extrême; c'est ainsi que fonctionnent,

suivant les milieux, les forces vives, les forces organiques de notre économie morale dont le cerveau est la condition matérielle. Les Pères de l'Église le disaient : *Le cerveau est l'instrument de l'âme.* C'est ainsi que la physiologie, cette assise de toute science médicale, vient encore ici nous livrer la clé du cœur humain et nous servir à en régler les manifestations.

Que vous en semble, médecins mes confrères? Ces études ne sont-elles pas sévères, élevées, dignes de la plus grande attention? Croyez-vous qu'elles ne forment pas une partie, et une partie importante, du domaine médical? Ordonner, régulariser, augmenter, diminuer ou modifier, enfin, d'une manière ou d'une autre, par les influences profondément calculées des choses du dehors, l'activité des fonctions cérébrales, l'activité de nos facultés instinctives, intellectuelles et morales, n'est-ce pas là le secret et la puissance de notre art? Et l'intérêt qui s'attache à cette haute direction peut-il être au-dessous de celui que l'on trouve à indiquer les conditions extérieures, favorables au mouvement fonctionnel des autres appareils de l'économie? Non, tout cet ensemble de choses est du ressort médical; la différence ne porte que sur la différence des appareils et de leurs modificateurs propres. Soyons de bonne foi : ces principes, que la physiologie peut seule nous donner, sont nécessaires à l'évolution

intellectuelle et morale de notre espèce, et par une conséquence toute simple et toute naturelle, leur application persévérante sur la jeune tête de nos enfants peut seule leur faire revêtir le caractère de l'humanité, les préparer à leur rôle supérieur et les prémunir contre tout ce qui peut fausser leur direction, troubler leur bonheur, ou les faire arriver presque indifféremment au crime, au suicide ou à la folie.

Si l'on prend ces choses graves et d'intérêt fondamental pour des choses de poésie et d'idéalité, j'avoue franchement que je ressemble beaucoup à ce personnage que Molière a mis en scène et qui faisait de la prose sans s'en douter le moins du monde; pour mon compte particulier, je ne saisis en rien le rapport que l'on peut trouver entre la marche incessante et pénible que je fais sur le terrain de l'observation réelle et la carrière brillante que s'ouvrent ordinairement les poëtes dans les sphères infinies de l'imagination.

Voici dans quels termes j'ai trouvé promulguée la loi d'activité, du penchant qui nous porte à aimer et à servir nos enfants.

AMOUR DES ENFANTS.

Votre premier devoir est de donner des hommes à la société.

Je ne vous ai point fait tout d'abord un précepte d'aimer vos enfants. Dans une juste prévoyance pour le parfait achèvement de mes œuvres, je n'ai point voulu confier à votre froide intelligence la conservation de votre espèce; ma sollicitude est allée beaucoup plus loin, c'est sur un penchant infatigable, invincible, que j'ai assuré la vie de vos enfants et la perpétuité du genre humain. Dans cette intention, j'ai montré de la préférence pour la femme, et je l'ai choisie pour en faire le docile instrument de mes saintes volontés. Ce n'est point un devoir que je lui ai imposé, ce n'est point une vertu que je lui ai demandée, c'est mieux que tout cela pour le but que je me suis proposé d'atteindre. C'est un instinct de nature que je lui ai donné, c'est une nécessité à laquelle j'ai assujetti son être, c'est une grâce dont j'ai enrichi son sexe et sa condition, c'est une puissance émanée de ma divinité dont je me suis plu à doter sa constitution pour la mieux amener à servir mes desseins.

A l'encontre de cette disposition fondamentale, j'ai fait écrire dans le Décalogue : Honorez votre père et votre mère afin de vivre heureux et longtemps sur la terre; c'est l'obligation sacrée des enfants vis-à-vis des auteurs de leurs jours, et fidèle à mes promesses, je n'ai cessé de répandre mes bénédictions sur tous ceux dont la piété filiale a répondu à mes commandements; mais si vous trouvez fréquemment des mécomptes dans les égards et les soins que vous attendez de vos enfants, à qui, si ce n'est à vous, en attribuer la cause? Vous ne savez point aimer vos enfants, ou du moins vous ne les aimez point assez pour eux-mêmes et vous les sacrifiez incessamment à votre égoïsme. Certes, rien de plus naturel que de vouloir qu'ils répondent à votre affection et qu'ils gardent toute leur vie bon souvenir de vous, mais alors faites donc tout l'opposé de ce que vous faites. Point de condescendance aveugle. Gouvernez, dirigez toutes leurs facultés et gardez-vous surtout de donner satisfaction aux velléités déraisonnables de leur esprit ou de leur cœur.

C'est à vous de les élever pour le respect et la joie de votre vieillesse. Pourquoi, lorsque vous vous occupez avec tant de sollicitude de leur dé-

veloppement intellectuel, ne vous occupez-vous pas de leur éducation morale et laissez-vous sans culture leurs sentiments supérieurs, leurs sentiments de justice, de fermeté, de bienveillance et de vénération ?

L'instinct des bêtes suffit aux soins de leur progéniture. Vous ne pouvez point aimer vos enfants à la manière des brutes, aimez-les en hommes, c'est-à-dire dans les prescriptions de votre nature élevée, avec intelligence et moralité. Votre premier devoir, votre première ambition est de donner des hommes à la société; vos enfants sont faibles, dépourvus de tout et incapables de se rien procurer par eux-mêmes; ils sont à votre merci, vous leur devez assistance et pitié; point de facultés en vous qui ne s'exercent et ne s'appliquent au bénéfice de leur chétive constitution; mais forts de votre amour, des lumières de votre raison, de l'élévation de vos sentiments, ne tolérez en eux que les manifestations qui vous éclairent sur les moyens de leur conserver la vie. Aussitôt que vous voyez apparaître les signes de la colère ou de l'entêtement, que vous remarquez certaines dispositions à détruire et à briser tout ce qui leur tombe sous la main; sitôt qu'à mesure qu'ils se développent

et grandissent, vous apercevez à un degré prononcé d'autres tendances égoïstes et de bas étage, que vous les voyez annoncer de la dissimulation, de la convoitise, de la vanité ou un esprit de domination, à l'instant même vous devez tout organiser et tout faire pour maintenir dans le silence et l'immobilité ces mouvements de nature animale; leur colère est ridicule, leur entêtement détestable, leur plaisir à détruire inquiétant, par la facilité avec laquelle il peut prendre un caractère de férocité. La ruse est bonne pour un renard, la vanité pour un coq d'Inde; au milieu de toutes les libéralités dont ils sont les objets, que signifie leur convoitise au milieu de leurs misères? que veut dire leur orgueil?

N'allez pas croire néanmoins, avec toutes ces précautions, que vous soyez les maîtres du terrain et que les caractères de l'humanité aillent presque spontanément éclore et se manifester dans la tête de vos enfants. Oh! que votre ignorance est profonde et combien vous avez besoin qu'on vous éclaire! Certes, rien de mieux que de ne point avoir laissé prendre trop de prédominance aux penchants inférieurs, aux instincts de la bête; mais vous n'avez fait là que la moitié de la tâche. Il n'y a pas la moindre analogie, sachez-le bien,

entre les moyens de dompter un animal et les moyens qui peuvent appeler l'homme à la vie de son espèce. Ne confondez plus des choses si différentes, et puisque vous voulez enfin former un homme, devenez hommes vous-mêmes et attaquez-le par toutes les surfaces de sa propre nature et de la vôtre. Au lieu de vous borner à refréner l'énergie de ses penchants, sollicitez l'action de ses facultés morales, apprenez-en le nom, supputez-en le nombre; voyez sur tous ces points la richesse de mes dons et par un exercice soutenu hâtez-en le développement salutaire.

Ce n'est pas tout : utilisez dans ce but toutes les forces supérieures de l'économie, ne scindez pas la tête humaine; que tout conspire à ennoblir vos enfants. Servez-vous de l'intelligence, développez-la chez eux; elle seule, vous le savez, les établira responsables et constituera la grandeur et la moralité de leurs déterminations; et faites toutes ces choses pour eux, non pas lorsqu'ils touchent à leur neuvième ou dixième année, lorsque par organisation animale nativement prédominante autant que par mouvement et emploi de la même organisation inférieure, vous avez à lutter à la fois contre la nature et contre l'habitude, mais dès

le berceau, mais du moment où, en les mettant sur la terre, je les ai jugés en état de commencer leur vie dans le monde extérieur et de s'y établir des rapports.

Comment avez-vous rempli jusqu'ici ces importants devoirs? Quels ont été vos principes d'éducation et à quel titre venez-vous vous plaindre de ne trouver autour de vous que des enfants ingrats?

Subissez donc les conséquences de votre ignorance et de votre incurie, et n'accusez que vous-mêmes de votre malheur et de celui de vos enfants. Combien de fois faudra-t-il vous répéter les mêmes choses? On façonne les plantes par la culture et les hommes par l'instruction et l'éducation.

L'instruction, c'est la culture des facultés intellectuelles. L'éducation, c'est la culture des sentiments moraux.

Les moyens propres à former un homme d'intelligence n'ont aucune espèce de rapport avec les moyens propres à former un homme de moralité.

Voyez si vous avez fait un pas dans la science. Vous abandonnez vos enfants à la violence de leurs incitations brutes, instinctives, animales; vous songez, il est vrai, à leur donner des con-

naissances, à les mettre en relief sous le rapport de quelques talents, mais vous ne faites rien pour aviver leurs sentiments moraux, et cela parce que vous vous imaginez (quelle profonde erreur!) que ces hautes et belles facultés vont se développer toutes seules et leur imprimer un noble caractère. Désabusez-vous : en général l'homme moral est comme l'homme intellectuel, il n'apporte, en naissant, que des dispositions plus ou moins heureuses; et si, dès le bas âge, vous ne favorisez pas l'exercice et l'application, le mouvement et la vie de ces virtualités supérieures, elles ne tardent point à s'affaiblir, et il ne reste dans votre société, ainsi déshéritée de tous les pouvoirs qui pouvaient la mener au bien, qu'une foule de têtes misérables qui, lorsqu'elles ne deviennent pas suicides ou aliénées, ont tout juste assez de vertu pour ne point aller au bagne ou se faire traîner à l'échafaud.

BESOIN D'ATTACHEMENT.

SENTIMENT D'AFFECTION, AMITIÉ, INSTINCT SOCIAL.

Avons-nous dans notre organisation morale un penchant qui nous porte à nous rapprocher de nos semblables et à avoir pour eux de l'affection? Si ce penchant fait partie intégrante de notre constitution, devons-nous l'abandonner à lui-même? N'a-t-il pas quelquefois besoin d'être avivé? N'est-il pas quelquefois, au contraire, trop actif et trop chaleureux, et dans sa moyenne même d'activité, ne réclame-t-il pas incessamment, comme tous les autres pouvoirs inférieurs de l'entendement humain, le contrôle de l'intelligence et des sentiments moraux? Est-ce bien là, en définitive, une fonction de l'organisme cérébral, et devant l'esprit solide de mes illustres confrères, ne nous exposons-nous pas, en nous occupant d'elle, à mériter le reproche de ne courir encore, dans cette circonstance, qu'après des chimères? Non, l'instinct social est inhérent à la nature humaine, il en est la clé de voûte, et jamais peut-être, à aucune époque de l'histoire des peuples, on n'a mieux senti la nécessité de rétablir et de conso-

lider par l'énergie de ce penchant, l'homme et la société sur leur base éternelle.

Mais cette activité fondamentale de notre être, cette fonction cérébrale, ressemble-t-elle aux autres fonctions du corps humain? Est-elle accessible aux impressions du monde extérieur? Est-ce que la science médicale, et particulièrement celle qui fait l'objet de nos études, est assez avancée pour nous fournir les moyens de développer ou de mutiler à notre gré, les forces vives, les facultés dont le cerveau est la condition matérielle? Il serait donc vrai qu'en émotionnant cet organe, qu'en frappant sur sa substance, en d'autres termes, qu'en mettant en jeu les pouvoirs dont il est l'instrument, on pourrait augmenter et sa force et son activité, en même temps que l'on ferait acquérir plus d'énergie à ces mêmes pouvoirs dont il est dépositaire!... Il serait donc également vrai, qu'en le laissant au repos, qu'en le soustrayant à ses objets légitimes d'application, il perdrait de sa vigueur physique et entraînerait dans sa faiblesse et son inertie, toutes les virtualités de l'entendement humain.

Si ces faits sont exacts, s'ils tombent sous les sens de l'homme le plus ordinaire, si l'on peut, par des expériences mille et mille fois répétées, se convaincre mille et mille fois de leur évidence, s'ils sont impérissables comme la science même dont je dévoile ici la puissance, on ne demandera plus, je

l'espère, qui peut avoir autorité pour ordonner nos fonctions cérébrales, régler en conséquence notre vie instinctive et nous donner, en même temps, la vie morale et intellectuelle. Cette œuvre n'appartient qu'au médecin, elle n'appartient qu'à l'homme qui, ayant déplissé le cerveau et étudié dans leur nature, leur essence et leurs caractères différentiels, les forces radicales de l'esprit humain et les sphères d'activité qui leur sont propres, connaît le mieux aussi leurs influences respectives et les agents extérieurs qui peuvent le plus facilement les mettre en mouvement ou les empêcher de se manifester.

Comme on le voit, je reviens à plusieurs reprises et de différentes manières sur les premiers principes de la science. Mon intérêt personnel l'exigeait : dans des études spéciales comme celles-ci, tous ces détails peuvent, en quelque sorte, servir d'initiation à un grand nombre de lecteurs, et d'autre part, je ne veux pas, lorsque je traite de la physiologie du cerveau, lorsque je cultive avec amour, conscience et dignité et peut-être avec quelque talent, une des branches les plus délicates et les plus négligées de notre art, que l'envie et la mauvaise foi de quelques confrères exploitent à mon détriment, sur tous ces points, l'ignorance et les préjugés du public. Je suis médecin, mon sujet appartient à la médecine, et en raison du noble emploi que je cherche à faire, sous ces deux rapports, de mon temps et

de mes facultés, je tiens à ce que l'on ne vienne pas affaiblir la valeur de mon titre et ôter à mes travaux le caractère sérieux de ma sérieuse profession.

BESOIN D'ATTACHEMENT.

SENTIMENT D'AFFECTION, AMITIÉ, INSTINCT SOCIAL.

> Aimer, c'est le commencement de la morale.
> — L'homme se dénature en se dépouillant de ses qualités affectives.

Jusques à quand resterez-vous dans l'enfance et serai-je obligé de vous donner la loi d'activité de vos propres énergies? Que faites-vous de votre intelligence? Ne peut-elle vous servir à analyser les différents pouvoirs que vous tenez de ma bonté et à ordonner votre vie conformément à ma sagesse et à mes libéralités? Chose incroyable! vous vous imaginez toucher aux dernières limites du perfectionnement de votre espèce, et après six mille ans d'existence vous ne savez encore ni le nom, ni le nombre de vos facultés, et vous n'en connaissez, non plus, ni les attributs, ni les sphères d'activité, ni l'emploi. Marchez donc enfin au rayon de ma lumière, et faites éclater dans vos œuvres la puissance de ma création.

Parmi les facultés que j'ai données pour assise fondamentale à votre constitution, il en est

une surtout dont vous ne paraissez avoir en rien mesuré la force et l'étendue, ni apprécié les plaisirs élevés et délicieux. C'est la disposition que vous avez à vous attacher à vos semblables, à avoir pour eux de l'affection. Sachez-le bien, car il faut tout vous apprendre : Le besoin d'aimer suppose des objets à aimer, et de cette force affectueuse innée résulte la grande et sainte loi de la réciprocité, de la solidarité mutuelle. Je vous l'ai déjà fait dire, des êtres doués de cette faculté d'amour sont tous nécessairement dépendants les uns des autres, et responsables les uns envers les autres. Vie de famille, esprit social, droit de cité, patriotisme, fraternité, hérédité, quelque nom que vous vouliez donner à cette solidarité, elle naît de la force affectueuse qui lie votre sort à celui de vos semblables. Jamais aucun état prétendu de nature n'a précédé l'état de société. L'histoire ne vous a montré et ne peut vous montrer que des hommes réunis, que des sociétés déjà toutes formées. Je n'ai point créé de sauvages, comme vous le croyez dans l'orgueil de votre misérable civilisation et partout j'ai fait de la vie sociale une nécessité de votre nature.

La raison, la science, le calcul ne vous por-

tent point par eux-mêmes à vous associer, c'est un penchant inné qui vous y contraint et l'homme n'est un être social que parce qu'il est un être affectueux. La famille est à la base de la société. La société n'est que la famille agrandie, épanouie. Il était inévitable dès lors que la constitution de la famille décidât de celle de la société et que les principes adoptés pour régir les relations, les forces, les intérêts du foyer domestique fussent appliqués plus en grand aux affaires de la cité, le foyer domestique de tous.

Ignares présomptueux, sans la force affectueuse, sans le levier puissant de l'association qui en est la conséquence immédiate, que deviendriez-vous dans ce vaste univers? Comment auriez-vous, à vous seuls, aplani les montagnes, détourné le cours des fleuves, dominé l'Océan, élevé des monuments gigantesques et régné sur la nature entière? Comment, sans cette force, vous seriez-vous établi des rapports sur presque tous les points du globe à la fois et auriez-vous servi d'un bout du monde à l'autre la communauté de vos grands intérêts? Voilà, eu égard au large emploi de vos penchants inférieurs, de vos instincts de conservation, et de vos aptitudes pour l'industrie, le commerce, la mécanique et les beaux-arts,

voilà le but et l'utilité de la faculté dont vous avez jusqu'à présent méconnu l'importance et les précieux attributs.

Ce n'est pas tout, enfants qui n'avez réfléchi en quoi que ce soit sur la grandeur et la félicité que vous devez à ma bienveillance; ce penchant qui vous porte à vous rapprocher de vos semblables, à vivre dans eux et pour eux; croyez-vous que son influence se borne à cimenter votre union dans le seul intérêt de votre puissance et de votre bien-être matériel ici-bas. Non, c'est également lui qui sert d'assise à votre vie supérieure, c'est lui qui produit la satisfaction directe de vos sentiments moraux et de vos facultés intellectuelles, et sa sphère d'activité s'étend à toutes les sphères d'activité propres à chacun de tous ces grands pouvoirs de votre espèce.

Comprenez bien ce que je vous dis: si cette force affectueuse ne présidait à tout, si ce besoin d'aimer, de vous attacher à ce qui vous entoure faisait défaut à votre constitution, sur qui, sur quoi déverseriez-vous les trésors de votre intelligence et de votre âme? A quoi servirait le caractère auguste que je vous ai donné et qui vous distingue de la bête? Qui serait le témoin de votre dignité, qui applaudirait aux susceptibilités

honorables de votre conscience, à qui feriez-vous du bien, devant qui manifesteriez-vous la persévérance de vos vues, la fermeté de vos déterminations? Et la vénération, ce sentiment qui vous porte à vous abaisser devant moi et à vous incliner devant la science ou la vertu, dans quel but vous en aurais-je donc gratifié?

Sans la force affectueuse qui vous relie à tous vos semblables, vos facultés intellectuelles, non plus, n'auraient pas de signification, et vous les auriez reçues en pure perte et elles s'éteindraient bientôt par le manque d'exercice. Si je ne vous avais constitués pour vivre en société, que feriez-vous de la parole, de l'écriture, du calcul ? Pour qui les méditations et les découvertes du génie, dans quelle intention écririez-vous l'histoire et comment pourriez-vous produire ces chefs-d'œuvre de la statuaire et de la peinture que vous livrez avec tant de bonheur à l'admiration de vos contemporains et de la postérité? Allez, servez-vous de mes dons, et tous ensemble réunis, célébrez ma gloire dans l'enceinte de mes temples ; appuyez-vous en toutes circonstancessur votre esprit de sociabilité; utilisez cette force que vous aviez à peine entrevue, qui vous donne le secret et l'emploi de toutes les autres forces

de votre constitution, et accomplissez par elles vos brillantes destinées.

L'homme n'est point fait pour vivre solitaire : la vie solitaire sape à sa base tout l'édifice humain, ma plus belle création sur la terre; dans la solitude la force affectueuse disparaît, ou, si elle subsiste encore, elle reste sans application et entraîne dans son silence ou sa mort le silence ou la mort de vos sentiments, le silence ou la mort de vos facultés intellectuelles. Direz-vous que vous épuisez cette force d'amour dans mon culte exclusif, et que vous vous abîmez devant moi dans une adoration perpétuelle? Oh! alors, je vous dis anathème! car, si je vous ai commandé de m'aimer de tout votre cœur, je vous ai en même temps commandé d'aimer votre prochain comme vous-mêmes. En m'adorant de toutes les puissances de votre âme, il est bien de vous conserver tels que je vous ai faits; rien ne peut vous affranchir de vos obligations sociales, et je ne vous ai point donné la vie pour mourir au monde et vous ensevelir tout vivants.

Vivez donc, cessez de vous mutiler, ne restez pas au-dessous de vous-mêmes; et, comme le brin d'herbe et l'insecte, comme tous les êtres de la nature, vivez dans l'ordre de votre constitu-

tion, vivez dans l'ordre de l'humanité, attachez-vous à vos semblables.

Croyez-vous qu'il vous suffise de savoir par leur nom les facultés que vous avez en partage? Intelligences bornées qu'il faut incessamment diriger pour le bonheur et la dignité de votre existence, et qui ne savez en rien tirer parti de vos richesses.

Nous ne trouvons, dites-vous, tous les jours, que des mécomptes dans l'amitié. Eh bien, descendez en vous-mêmes et vous verrez que l'abandon de vos amis, lorsque l'adversité vous frappe, n'est que la conséquence toute simple que la punition légitime de l'égoïsme honteux qui préside à vos attachements. Vous ne le nierez pas, vous avez constamment profané l'amitié et vous ne vous êtes point inspirés dans les rapports de ce sentiment de la noblesse de votre âme; vous n'ayiez que vous seuls en vue dans les liaisons que vous aviez formées; vous ne vous y proposiez point le bonheur de vos semblables, et votre unique but, en vous recherchant mutuellement de part et d'autre, était d'arriver plus facilement ensemble à la satisfaction des plus grossiers instincts. Que n'imprimiez-vous à vos associations un cachet supérieur! De quoi vous étonnez-vous

donc? Votre édifice, construit sur le terrain mouvant des intérêts matériels, devait s'écrouler au souffle du moindre vent défavorable. Allez, vous êtes quittes les uns envers les autres; votre trafic était infâme, mais je vous ai fait sentir par ces mécomptes mêmes que mes lois sont immuables, que la bassesse de caractère entraîne inévitablement après elle la souffrance et le malheur, et que, par cette espèce de fatalité à laquelle vous ne pouvez vous soustraire, je maintiens éternellement parmi vous ma puissance et ma gloire.

Voici sur l'emploi de cette faculté le sommaire de ma loi :

N'oubliez jamais ce que vous devez d'attachement à la femme qui a embelli les jours de votre jeunesse, et à qui vous devez les joies de la paternité.

Cultivez les douceurs de l'amitié, ne la subordonnez point aux calculs des intérêts matériels, elle n'est solide, elle n'est respectable qu'autant qu'en vous laissant entraîner à son charme, vous ne cédez au besoin d'aimer que pour le bonheur d'aimer, et que vous déversez sur les objets de votre affection toutes les libéralités de vos sentiments supérieurs.

Aimez votre pays et particulièrement les lieux où l'on a pris soin de votre enfance; mais qu'aucun homme, de quelque pays qu'il soit, ne perde son titre d'homme à vos yeux.

Le moment est venu d'étendre le cercle de vos affections. Vous n'êtes plus d'Athènes ni de Rome, de Paris ni de Londres, de Saint-Pétersbourg ni de Constantinople; les distances qui vous séparaient autrefois n'existent plus aujourd'hui: l'univers est votre ville natale. Suivez donc vos impulsions naturelles : vous ne vous plaignez du vide de votre âme que parce que vous ne savez pas le remplir. Multipliez de plus en plus les liens qui vous unissent à tous les autres peuples; associez-vous à leurs intérêts, à leurs plaisirs, à leurs peines; vivez dans eux et pour eux; formez la grande société du Christ, et sortez à tout jamais de cet égoïsme de famille ou de nation qui fait honte à votre espèce et s'oppose à tous ces progrès.

Prenez garde seulement aux entraînements de la force affectueuse, et n'en faites point de honteuses applications. Certes, et ici le sentiment s'accorde avec la raison, vous faites bien de prendre soin des animaux : ils sont, comme vous, les hôtes de ce vaste univers, et plusieurs d'entre

eux partagent d'ailleurs avec vous les douceurs de la vie domestique; mais pourquoi, dans cette circonstance encore, dépasser toute mesure? Pourquoi négligez-vous, pour ces créatures inférieures, les premières obligations sociales que vous avez à remplir? Vos femmes, vos enfants, vos amis, vos parents, votre pays méritent seuls vos profonds attachements, et les attentions délicates qui en sont la conséquence. Respectez l'excellence de mes dons; craignez de m'offenser par des passions ridicules, et réservez les trésors de votre âme pour tout ce qui porte le caractère sacré de l'humanité.

Même avec vos semblables, subordonnez toujours votre sensibilité au contrôle de l'intelligence; aimez-les, attachez-vous à eux, mais ne vous perdez pas dans des affections exclusives qui rompraient l'harmonie morale de votre constitution et vous feraient oublier vos devoirs et votre dignité. Soyez toujours les maîtres de vous-mêmes.

Songez d'ailleurs que tout est muable et périssable en ce monde, et que tout ce que vous y possédez n'est qu'un prêt que je vous ai fait. Vous êtes ici, non pour donner la loi, mais pour la recevoir. Préparez-vous donc à tout événe-

ment, et si les personnes que vous aimez vous abandonnent, ou si la mort vous les enlève, quand enfin, par une raison ou par une autre, elles ne seront plus là pour charmer votre vie, dites, non que vous les avez perdues, mais que vous les avez rendues : noble et touchante résignation, qui vous attirera mes grâces et qui vous sauvera du désespoir, du suicide ou de la folie.

INSTINCT DE SA PROPRE DÉFENSE,

ESPRIT DE LUTTE ET DE RÉACTION, COURAGE, COMBATIVITÉ.

L'instinct de sa propre défense est-il aussi une de nos virtualités fondamentales? est-ce une assise de notre être? est-ce encore là une des forces vives de l'économie, une fonction cérébrale dont on puisse sérieusement faire un objet d'étude? Cette faculté est-elle soumise aux lois générales de l'organisme? Peut-on en favoriser le développement par l'exercice et en diminuer l'activité par l'inertie? Soit par vice d'organisation, soit par l'influence d'une mauvaise éducation première, cette faculté n'est-elle pas quelquefois trop prononcée ou ne fait-elle pas, au contraire, quelquefois défaut à la constitution? et dans l'une ou dans l'autre de ces circonstances particulières, ne possédons-nous pas aussi les moyens de la modifier, de la ramener à la juste mesure de son emploi et de la faire répondre ainsi aux intentions bienveillantes de la nature?

La science a résolu toutes ces questions par l'affirmative. Cette faculté est inhérente à notre être, elle relève de notre organisation cérébrale et elle s'exalte et se fortifie, ou elle s'affaiblit et disparaît

en quelque sorte, suivant la nature des impressions soutenues et répétées du monde extérieur.

Cette faculté fondamentale innée n'avait point échappé au génie observateur des anciens. L'éducation mâle et guerrière qu'ils donnaient à leurs enfants, leurs institutions, leurs mœurs, le soin particulier qu'ils apportaient à honorer publiquement tous les actes de courage, l'ordonnance de leurs fêtes et même quelques principes de leurs religions tendaient de toutes parts et de mille manières à exalter dans les âmes ce penchant primitif, et à en faire par cela même tout à la fois la première vertu du citoyen et le palladium de l'État.

Dans les temps modernes cette faculté a été également reconnue, constatée et acceptée par tous les observateurs. Hommes politiques, ordres religieux, médecins, tous l'ont inscrite au nombre des pouvoirs de l'organisation, et à leurs différents points de vue ils se sont appliqués à en stimuler l'action, ou, contradictoirement à ce but, à en neutraliser la puissance; je dis en neutraliser la puissance. Le fait est vrai, l'homme a porté la main sur presque toutes les facultés de son être, et cela, non pas toujours pour en régler l'exercice, en ennoblir l'expression, mais bien quelquefois pour en détruire la spontanéité ou en empêcher autant que possible la manifestation.

Avant la réforme qui s'est opérée dans les mœurs

générales de l'Europe, savez-vous, par exemple, quelle espèce de courage on recommandait aux peuples : c'était le courage de tout supporter sans se plaindre, sans protester, sans revendiquer la justice et les lois. Le courage ne devait point être ce qu'il doit être, il ne devait point s'employer à réagir, par la lutte et le combat, contre la violence et la tyrannie, il ne devait point se proposer de soutenir vaillamment les saintes causes des libertés publiques et de la vertu ; il ne nous avait point été donné pour la satisfaction de nos espérances les plus légitimes, pour assurer en définitive le triomphe de tout ce qui est juste, de tout ce qui est noble, de tout ce qui est bien : un courage de cette sorte aurait changé, et trop vite, et trop tôt, l'ordre de choses établi. Un courage de résignation, d'immolation, était le seul qui convenait alors. On le possédait quand on faisait taire en soi tous les mouvements d'opposition, quand on prenait en bonne part le mal qu'on nous faisait, et surtout quand on considérait qu'on pouvait nous en faire davantage. On le possédait quand, au lieu de se défendre contre des oppresseurs ou des bourreaux, on tendait ses mains pour qu'ils les chargeassent de chaînes, ou sa gorge pour qu'ils vous tuassent sans résistance. On le possédait enfin, lorsque, vicié dans son naturel, faussé dans son intelligence, on arrivait, comme le musulman, à envisager les événements, quels qu'ils

fussent, comme un résultat de la fatalité ou de la volonté de Dieu, et à n'avoir, par conséquent, de force que pour souffrir, se taire et mourir.

Voici donc encore ici une puissance précieuse de conservation dont les princes actuels de la médecine voudront bien sans doute me permettre de dire quelques mots à titre de leur humble confrère, et sans que je puisse encore, dans cette circonstance, m'exposer à encourir le reproche de perdre mon temps à traiter d'une force étrangère à notre organisation.

J'ai l'habitude, ou du moins je crois en avoir fait preuve, de ne parler que de choses positives et bien démontrées. C'est ce qui établit mon avantage et mon droit en ces matières jusqu'alors abandonnées à l'esprit systématique ou à l'imagination déréglée de chaque écrivain. D'autre part, les hommes illustres qui nous ont précédé dans la carrière ne connaissaient pas scientifiquement l'homme. Aussi, en dehors de quelques considérations, particulières d'ailleurs, d'un grand intérêt et revêtues de l'éclat d'un beau style, n'ont-ils pu saisir l'ensemble et les détails de la tête humaine, en distinguer les différents compartiments, en énumérer les nombreux pouvoirs, en signaler les indépendances respectives, en faire ressortir, avec tout cela, l'harmonie, la pondération et l'arrangement hiérarchique, ni formuler, par conséquent, les principes à l'aide desquels nous avons la prétention de mettre en activité, de diriger

ou de perfectionner chacune de nos dispositions innées, lorsque nous ne les employons pas à en entraver, à en ralentir ou à en modifier d'une manière quelconque la trop grande énergie.

Voilà l'œuvre que j'entreprends loin de toute intrigue et de toute coterie. J'étudie l'anatomie et la physiologie du cerveau et du système nerveux, je m'applique à en bien connaître les fonctions, et à surprendre, par cela même, les opérations les plus délicates de l'esprit humain. Je suis les penchants, les sentiments, les facultés intellectuelles dans leurs mouvements les plus intimes, les plus profonds et les plus secrets. Je sais ce qui les met en jeu, j'en tiens dans mes mains les ressorts, et fort de l'exactitude de mes observations et des résultats heureux de ma pratique, je persiste toujours comme médecin, comme homme qui tient à l'honneur de sa position, à me placer, au moins sous le rapport de la dette que je m'efforce de payer à la science, à côté de tous ces grands hommes qui se sont fait de grands noms en s'occupant de l'homme machine et de ses fonctions grossières.

A l'occasion même de la faculté dont nous allons tout à l'heure promulguer la loi d'activité, avons-nous su jusqu'alors en diriger dignement et intelligemment l'emploi? Avons-nous fait servir nos pouvoirs supérieurs à ses applications? Non, c'est par virtualité fondamentale, complétement abandonnée à elle-

même, c'est par énergie brute que nous nous montrons courageux. Dans la presque universalité des cas, nous sommes courageux comme le sont quelques espèces inférieures, comme le sont certains animaux ; presque jamais nous ne manifestons un courage d'hommes. Ni l'intelligence, ni les sentiments moraux ne viennent inspirer, éclairer, ennoblir en nous la combativité. Nous nous battons pour des riens, des misères, des faux points d'honneur, ou pour couvrir des infamies, et avec cette bravoure si bruyante nous ne soutenons point au péril de nos jours les choses de bienveillance, de vénération, de justice et de dignité ; nous n'avons de cœur que pour faire respecter nos intérêts matériels.

Étonnez-vous après cela du peu de considération qu'ont pour vous les conducteurs des peuples, étonnez-vous du bon marché qu'ils font de vos personnes, et voyez, par conséquent, si, sous ce rapport encore, vous n'aviez pas besoin que la nouvelle loi vînt vous aider à sortir de cet état d'abjection, en vous traçant le devoir, en vous éclairant sur l'emploi que vous devez faire, à titre d'hommes, d'une faculté purement instinctive.

On a souvent demandé et l'on demande encore tous les jours quel est le courage qui mérite le mieux l'approbation publique. D'abord, on devrait savoir que le courage est un, qu'il est identique, qu'il ne change pas de nature par la diversité des circon-

stances extérieures qui le font entrer en action, et que, par conséquent, dans un sens absolu, il n'y a aucune espèce de distinction à établir entre les différents courages, entre le courage à tenter les entreprises les plus lointaines et les plus périlleuses, ou celui que l'on met à soutenir des opinions qui heurtent les préjugés du peuple ou des savants, ou qui mettent à jour les vices d'un gouvernement; le courage est toujours le courage, en tout et pour tout.

Il aurait fallu poser autrement la question. Chez l'homme une faculté ne marche jamais seule; elle agit sous de bonnes ou de mauvaises inspirations, elle prend sa couleur et son caractère de ce qu'on appelait autrefois l'association des idées. Expression vague et générale qui disait bien quelque chose, mais qui ne faisait pas connaître par leur nom et leur influence particulière les éléments divers qui entrent dans chacune de nos déterminations.

Cette virtualité est de l'ordre inférieur, et comme telle, elle n'est en elle-même et par elle-même qu'un mouvement instinctif, aveugle, plus ou moins violent et plus ou moins bien ou mal appliqué. Son mérite ou son éclat ne relève point d'elle-même ; il se tire de l'excellence des motifs, c'est-à-dire de la noblesse des idées ou des sentiments qui viennent la mettre en activité.

Le courage est toujours admirable, quand il agit dans l'ordre de notre constitution et qu'il protége

les intérêts sacrés de la conservation, soit chez l'individu, soit dans la famille, soit dans la nation.

La vie, la liberté, la propriété, les femmes et les enfants, les vieillards, le sol natal, tous les amours qui nous attachent à ces personnes et à ces choses sont, par la divinité même, confiés à l'énergie de cette faculté tutélaire.

Dans un pays où l'on vient d'échapper comme par miracle à la barbarie, le moment ne me paraît pas venu de trancher la question morale, de savoir à quelle espèce de courage il faut donner la préférence. Il faut bien le dire à toutes ces têtes incomplètes qui voulaient aborder, sans expérience et sans documents positifs, les plus hauts sujets de l'économie sociale et politique, elles se sont étrangement abusées sur le degré de civilisation auquel notre espèce est parvenue. Certes, la tête humaine est plus puissante qu'autrefois. Son intelligence est plus belle et plus déliée, mais son caractère ne s'est point développé dans la même proportion ; il ne s'est point placé à la hauteur de ses lumières, la moralité lui fait défaut. On ne peut se le dissimuler, l'homme moral n'existe point encore dans notre société si vantée, nous n'y apercevons que l'homme animal et intellectuel. Les sentiments élevés de notre constitution n'apparaissent point aujourd'hui dans la vie de l'humanité. Allez observer par vous-mêmes, recueillez des faits, touchez vos semblables,

fendez leur écorce trompeuse, expérimentez, montrez-moi ceux qui manifestent de la bienveillance, du désintéressement, de la vénération, de la justice et de la dignité. Nous en ferons ensemble le dénombrement. Que peut-on établir avec de pareils éléments? quelles libertés peut-on donner et mériter? Et vous, lecteurs, qui vous croyez si supérieurs au peuple, ne vous apercevez-vous pas que ce langage a de la nouveauté pour vous-mêmes, et ne vous a-t-il pas effectivement semblé jusqu'à présent que toutes ces vertus n'étaient faites que pour des sots ou des niais ?

Voilà les faits tels qu'ils sont, puisque vous ne savez pas les rassembler vous-mêmes. Les voilà, ils sont de tous les jours, de tous les lieux et de tous les instants, vous pouvez en opérer aisément la vérification ; partout, à vos côtés, derrière vous, devant vous, des brutes dépouillées d'intelligence et le plus souvent de moralité, ou des aigrefins, qui exploitent au bénéfice de leur égoïsme le peu d'idées libérales ou de sentiments généreux qui peuvent encore rester dans le fond du cœur humain.

Ce qui est vrai pour les individus est vrai pour les nations, elles se ressemblent toutes; prises en masse, aucune d'elles ne possède et ne reflète les grandeurs propres de son espèce. Où est le lien vraiment humanitaire qui les unisse? Elles n'ont ni les mêmes principes politiques, ni les mêmes

principes religieux. Leurs mœurs, leurs préjugés, leurs intérêts, leur orgueil, leur ignorance, tout les divise. Ce ne sont point, comme on le croit, des nations de frères et d'amis; cela pourra venir, mais cela n'est point encore. Elles n'entendent rien à cette rhétorique, et au premier signal et sous les plus simples prétextes, ou sous l'impulsion de la plus frivole vanité, vous les verriez comme autrefois, j'allais dire comme hier, se livrer entre elles des batailles d'extermination et se disputer, en sauvages, les dépouilles des vaincus.

Dans ces tristes situations où la bête est toujours dans la nécessité de se préserver des agressions de la bête, le premier des courages est le courage militaire. C'est le cas de mesurer son estime sur l'importance de ses intérêts.

En effet, lorsqu'il peut être à tout moment question d'être ou de n'être pas, il est de première politique, de première intelligence, d'éveiller, d'entretenir et de récompenser le courage qui porte une nation à se faire égorger pour sa défense, ou à égorger la nation qui vient pour l'égorger ou la soumettre. Il y a bien là quelque chose d'humiliant pour la dignité de la nature humaine, mais qu'y faire? les temps de l'homme viendront. En attendant, honorons les guerriers, plaçons haut dans l'opinion tous ceux qui veulent bien tuer ou se faire tuer pour nous : imitons en cela les barbares auxquels nous ressemblons encore par tant de points à la fois. C'est

en plaçant sur des pavois tous ceux qui défendaient avec le plus de bravoure et de talent leur nationalité, qu'ils assuraient leur indépendance et qu'ils multipliaient les héros. Imitons-les, donnons des prix à la valeur. Qui que nous soyons, obéissons nous-mêmes à l'instinct de notre propre défense, et si l'on vient contre nous le fer et le feu dans la main, n'opposons pas à la fureur des loups la douceur des agneaux; réagissons, vivons, conservons-nous, rendons guerre pour guerre, rugissons comme des lions : si la victoire nous reste, il sera temps alors de montrer notre civilisation, notre amour de la paix, notre désintéressement et notre humanité.

Il me reste actuellement à promulguer la loi d'activité relative à la combativité. Par la suprématie que j'accorde toujours à l'intelligence et aux sentiments moraux sur nos facultés inférieures, et par le contrôle sévère auquel, sous ce rapport, je les soumets dans leur emploi, je crois avoir bien saisi l'arrangement admirable et hiérarchique que la nature a déployé dans la multiplicité de ses dons, et mis à jour ses intentions formelles. Heureux si, dans la mesure de mes faibles pouvoirs, je suis l'interprète exact, honnête et vénérant des volontés du Créateur! Heureux si j'ai bien lu dans son œuvre divine, et si je n'ai rien dit qui puisse soulever contre moi la conscience éclairée d'un homme de bien!

INSTINCT DE SA PROPRE DÉFENSE,

COURAGE,

ESPRIT DE LUTTE ET DE RÉACTION, COMBATIVITÉ.

> Ce n'est pas signe qu'un homme soit sain, quand il s'écrie à chaque fois qu'on le touche.
>
> CHARRON.

Quelque difficiles que soient les circonstances où vous vous trouviez, quelque obstacle physique que vous présente la nature extérieure, quelque adversité qui vous frappe, bénissez mon saint nom! J'ai mis en vous l'esprit de la lutte et de la réaction; c'est par lui que je retrempe votre constitution, que j'entretiens la force et l'activité de vos pouvoirs, et que je vous appelle à tous les triomphes.

Ainsi donc, quoi qu'il arrive, ne quittez point le champ du combat, servez-vous de mes libéralités, déployez le courage que j'ai mis dans vos âmes; frappez du pied la terre, et toujours forts de mes richesses, dites tous, à l'envi les uns des autres : Je vaincrai, j'échapperai, avec l'aide de mon Dieu.

Mais comment se fait-il que vous ne puissiez

vous servir de cette faculté de réaction sans dépasser le but de son activité? D'où vous vient ce caractère difficile et grondeur qui vous rend insupportables à chacun? Que signifie ce besoin impérieux de mouvement, de fièvre et de colère? Ne vous apercevez-vous pas de la laideur de vos manifestations? Ne vous ai-je pas recommandé sans cesse de modifier l'expression de vos penchants inférieurs par la noblesse de l'intelligence et des sentiments moraux? Quelle excuse pouvez-vous présenter? Qui vous a déshérités de vos pouvoirs supérieurs? En abandonnant ainsi votre gouvernail, en prenant les habitudes de la brute, ne craignez-vous pas de perdre votre liberté morale et de tomber dans une véritable aliénation mentale?

Tout à l'heure je vous ai dit dans quel but je vous avais appelés à la lutte et au combat; je veux bien vous le redire : c'est pour vous harmoniser avec le milieu au sein duquel vous vivez, et qui n'offre partout que le spectacle des batailles; c'est pour résister, c'est pour vous défendre; c'est pour vous aider à tout moment et en tout lieu, à vous relever mille et mille fois, s'il vous arrive de tomber mille et mille fois par terre.

Je vous ai donné le courage pour protéger

tout ce qui vous appartient : vos demeures, vos femmes, vos enfants et vos biens; je vous l'ai donné pour sauver votre pays de l'invasion étrangère, ou pour vous aider entre peuples à établir le bonheur, la justice et la paix sur la terre. Ne l'oubliez jamais, vous êtes solidaires les uns envers les autres, et les libertés que quelques uns d'entre vous ont conquises sont mal assurées si le pacte de famille ne s'établit entre vous. Votre courage, alors, tournerait contre vous-même, et vous emploieriez à votre extermination respective ou à votre asservissement la seule force qui pouvait vous sauver de ces horribles malheurs.

Quel rapport, maintenant, voulez-vous que je trouve entre ce but élevé de la combativité et cette humeur tracassière et militante qui vous rend hostiles à vous-mêmes et à vos semblables? Défendez, je le veux ainsi, vos personnes, vos propriétés et vos droits; ne vous laissez pas marcher sur la tête; arrêtez par votre mimique expressive l'insolent qui voudrait mettre la main sur vous, et, dans l'occasion, apprenez-lui qui vous êtes. Mais en vous tenant fermes sur la défensive, ou en châtiant vos ennemis, montrez-vous toujours hommes; n'imitez pas ceux dont vous avez à vous plaindre, ne prenez pas leur esprit

de querelle et de rixe qui vous ferait ressembler à un animal hargneux toujours mécontent de lui-même et des autres, et, une fois pour toutes, ne confondez plus les désordres ou les abus d'une faculté avec l'emploi raisonnable de son activité.

Il s'agit bien, d'ailleurs, de perdre ainsi vos forces dans de misérables débats et pour de minimes intérêts! Réservez-les pour les grandes causes que vous avez à soutenir et à faire triompher. Le courage est votre seul palladium. Non seulement j'ai voulu, par le don de cette faculté, vous armer en faveur du libre exercice de vos premiers instincts, mais j'ai voulu encore assurer votre existence intellectuelle et morale et la défendre contre l'esprit du mal et des ténèbres; j'ai voulu que vous pussiez avec intrépidité manifester vos bons sentiments et professer vos idées libérales. Ah! vous croyez, dans l'état encore si imparfait de votre civilisation, et après le mépris que vous avez fait de mes commandements, qu'il vous est facile de rentrer dans les voies que je suis déjà venu vainement vous ouvrir! Détrompez-vous; et puisque vous voulez vivre enfin de la vie propre de votre espèce, puisque vous voulez agir conformément à la noblesse de votre intelligence et de votre âme, ramassez vos forces et

préparez-vous au combat. Vous n'êtes point encore les maîtres de vos destinées supérieures; non, vous n'avez pas trop de tout votre courage pour remplir les devoirs de votre état d'hommes et ordonner sans opposition votre belle existence. Incrédules! l'œuvre que j'ai commencée n'est pas finie, et, comme à Jérusalem, j'aperçois encore parmi vous des scribes et des pharisiens. Serez-vous donc éternellement leur dupe, et ne voyez-vous pas que, tout en feignant de s'occuper de l'évolution intellectuelle et du perfectionnement moral de l'humanité, ils n'ont d'autre but que de s'emparer des premières positions sociales, pour ensuite s'opposer à toute espèce de progrès? Ces hommes n'ont point l'esprit en eux; ils tournent ses enseignements au profit de leurs intérêts et de leurs passions personnelles, et ils ne redoutent rien tant que de voir se dresser devant eux quelques grands caractères.

Moïse, devant eux, s'est enfui de l'Égypte; ils ont applaudi aux persécutions de Confucius et de Zoroastre; au supplice de Régulus, à la mort de Socrate, au crucifiement de Jésus, aux violences faites à la vieillesse de Galilée. Et tous ces ouvrages immortels, qui vous ont faits ce que vous êtes, qui ont renversé le vieux monde et

préparé votre avenir, ils les ont mis à l'index et fait brûler en place publique par la main des bourreaux! Montrez-moi dans l'histoire un homme de cœur, une belle intelligence, un homme bien inspiré, un révélateur de ma loi, qui ait trouvé grâce devant eux, et qui n'ait souffert pour votre cause et la gloire de mon nom!

Que parlez-vous d'ailleurs sans cesse de vos droits et des atteintes que l'on porte à vos libertés? Ne le savez-vous pas? on est sans droits quand on est sans vertus. Vous voulez que l'on vous traite en hommes: c'est la plus noble ambition que vous puissiez jamais manifester; mais alors commencez par dominer vos penchants inférieurs, abattez leur violence, maîtrisez leur égoïsme, réglez-en les activités, et, non contents d'être sortis de l'abjection des brutes, montrez vos attributs d'hommes, revêtez le caractère propre de l'humanité. C'est par l'intelligence et les sentiments moraux que l'homme se révèle à lui-même et au monde, et qu'il s'affranchit de toute servitude. Je vous le dis, en vérité, la tâche que vous avez à remplir se trouve là tout entière. Je vous le demande: à vous considérer tous en masse, individus et nations, à quel titre venez-vous réclamer de l'indépendance pour vos actes

et du respect pour vos personnes? Qui êtes-vous? quel est l'esprit qui vous anime? quelles sont les belles facultés qui vous inspirent? Répondez, têtes inférieures, indociles et sans réflexion, que l'on dirait avoir été créées pour l'esclavage et l'ignominie! Depuis la promulgation de l'ancienne et de la nouvelle loi, avez-vous profondément modifié, éclairé, ennobli, épuré votre mode d'existence? Ces révélations, cependant, vous paraissaient sublimes, et elles allaient, disiez-vous, à la dignité de votre nature. Où sont les faits qui l'attestent? dans quel endroit avez-vous resplendi des beautés de l'âme humaine? A quelques différences près, n'êtes-vous pas restés, comme vos aïeux, ensevelis dans la bête, et puis-je dire que, par l'intelligence et la moralité, vous ayez pris possession de vous-même et mérité la liberté? Non! non! vous n'avez point dépouillé le vieil homme, vous n'avez point combattu les combats du Seigneur; ou, si vous avez engagé la lutte, le courage vous a manqué, et la victoire ne vous est point restée. Vous n'avez, par conséquent, aucun reproche à faire à vos gouvernements.

Les gouvernements résument les faits généraux; les faits exceptionnels ne signifient rien

pour eux. Ils voient la foule humaine tomber dans l'abus des propensités animales, y sacrifier exclusivement et démesurément; ils la voient cupide, vaniteuse, livrée à toute la brutalité des plaisirs des sens, astucieuse, craintive, colère, implacable et cruelle dans ses vengeances; ils la voient se donner en toute occasion à celui qui la paie, à celui qui la flatte ou à celui qui l'épouvante; ils la voient sans bienveillance, sans justice, sans vénération, sans estime pour elle-même, sans fermeté, sans désintéressement, sans la moindre apparence de tous les nobles pouvoirs humains qu'elle a reçus; ou si ces facultés apparaissent dans sa vie, ce n'est que d'une manière instinctive, accidentelle, isolée : l'intelligence n'y a donné ni sa lumière ni sa consécration. Je vous le laisse à juger. Ne leur paraît-il pas qu'ils vivent au milieu des espèces inférieures? Peut-il leur venir dans l'esprit de traiter en hommes des êtres qui n'en ont aucune des manifestations? et s'ils en avaient l'idée, n'en seraient-ils pas les victimes? Rappelez-vous-le bien : l'homme animal n'est point capable des choses qui sont de l'intelligence et des sentiments moraux; elles lui paraissent folie, il ne peut les comprendre, et il ne s'arrête que devant

l'expression énergique des facultés animales, qu'il soulève d'ailleurs chez les autres violemment contre lui.

Et lorsque les choses sont telles que je vous le dis; lorsqu'aux yeux de tous les observateurs et de tous les gens de bien qui voudraient vous servir, vous ne semblez constitués ni pour la science, ni pour la vertu, ni pour la morale, ni pour la vérité, et que vous avez par conséquent à combattre sans relâche pour rentrer dans la dignité de votre nature et la liberté de ses mouvements, vous laissez de côté vos aspirations les plus élevées et les plus légitimes en principes; vous vous usez dans de puériles discussions, vous dépensez vos forces dans des combats sans honneur et sans importance, et vous venez ensuite vous plaindre à moi de votre asservissement et de vos malheurs......... Allez, allez, le caractère auguste de l'humanité s'est effacé dans vous tous, vous n'inspirez ni l'affection ni l'estime; on vous traite suivant vos mérites et je vous interdis le murmure, car c'est moi qui vous châtie et qui, par un reste de miséricorde, vous maintiens sous le joug des hommes forts.

Ainsi donc, aucune réforme possible si chacun de vous ne la commence en soi. Vous ne pouvez

rien, parce que, vous aussi, l'égoïsme vous a glacés; parce que vous ne possédez point ce par quoi l'on se dévoue, ce par quoi l'on combat, non pas un jour, mais tous les jours, sans jamais se lasser, sans se décourager jamais. Vos plus grands ennemis sont dans vous-mêmes. Combattez-les à outrance, cessez de vivre dans l'anarchie; prenez possession de vous-mêmes. Il faut être hommes pour avoir la puissance et les droits de l'homme. Dites-le! de quelle manière vivez-vous? Car vous êtes tellement imbus de préjugés, que vous prenez ces injonctions pour des lieux communs, pour de simples recommandations de moraliste, et que vous ne vous apercevez pas que ce sont les principes mêmes de la science de la nature de l'homme. Oui, je vous ai faits hommes; et tant que vous ne mettrez pas sous vos pieds l'animal qui est en vous, tant que vous ne réglerez pas ses activités conservatrices, mais inférieures; tant que vous ne combattrez pas en l'honneur de votre nature élevée et que vous resterez au-dessous de votre noble condition, vous ne gouvernerez pas: on vous gouvernera. L'homme seul s'appartient. Répondez donc à mes largesses, instruisez-vous, ennoblissez-vous; devenez par l'intelligence et par l'âme les maîtres

de vos destinées; révélez vos grandeurs intellectuelles et morales : soyez hommes! Et de ce moment vous régnerez sur la bête, vous régnerez sur tous ceux qui seraient tentés de lui ressembler. Votre mission sera remplie, vos aspirations seront satisfaites. La liberté ne vous sera pas rendue, car elle ne vous sera pas enlevée; et, dans la plénitude, la force et la joie de votre grande existence, vous n'élèverez plus vers moi que des cris de reconnaissance et d'amour.

Quelques uns d'entre vous se plaignent de ne point trouver en eux cette énergie, ce courage, cet esprit de lutte et de réaction propres à assurer leurs intérêts matériels et à sauvegarder l'indépendance et la dignité de leur caractère. Que signifie ce langage? N'y vois-je pas de nouveau percer de l'ingratitude, ou s'y dévoiler la plus grossière ignorance? Certes, j'ai mis de l'inégalité dans la répartition de mes dons, et la diversité des circonstances extérieures au sein desquelles apparaissent et se développent les différents individus, comme les différentes nations du globe, rend encore plus sensible cette inégalité primitive. Mais en dehors de ces êtres incomplets qui ne comptent pas dans l'espèce, et qui ne naissent incomplets que par suite des déréglements de

leurs pères et de la non-observance de mes préceptes, ai-je refusé à aucun de vous un seul des attributs de l'organisation que j'ai arrêtée pour vous tous? Non, le tout est dans le tout: l'homme, en ce sens, est égal à l'homme; chaque homme porte en lui-même la forme entière de l'humaine condition. Je ne vous ai privés d'aucune faculté; seulement, vous les possédez toutes à des degrés différents, et quelles que soient d'ailleurs leur force ou leur faiblesse primordiale innée, j'en ai soumis la puissance et la manifestation à la loi d'activité. Toute faculté qui ne s'exerce pas s'alanguit et s'éteint; toute faculté qui se déroule et s'applique, ajoute à sa vigueur native. Arrivez donc enfin à posséder le secret de vos faiblesses et de vos grandeurs, vous à qui j'ai donné la lumière de l'intelligence, et jugez mieux de vos richesses.

Vos frayeurs, vos craintes, vos pusillanimités, vos couardises, vos lâchetés (que m'importent les mots, pourvu que vous compreniez ma pensée), ne viennent point de la nature, elles viennent de vous-mêmes ou de la négligence de vos instituteurs. Point de doute sur ce point : si vous restez fréquemment au-dessous des événements de votre propre existence, c'est votre faute ou celle de

vos éducateurs. L'homme moyen qui forme l'espèce a toutes les aptitudes : il est propre à tout ou il n'est bon à rien, suivant le milieu qui l'enveloppe et qui le modifie. En dépit qu'il en ait lui-même, mettez-le donc à bonne école. Il faut de longue main le préparer aux coups du sort, aux hasards de la vie, lui faire essayer son courage, devancer les mauvaises aventures, le tenir constamment sous les armes et prêt à faire face à toute éventualité. On réussit mieux quand on attaque que quand on se défend. Au lieu de vous laisser surprendre, prenez vos avantages, pourvoyez à la retraite, revenez à la charge, exercez la combativité, ne la séparez pas des autres pouvoirs qui sont en vous, faites tout conspirer au succès de vos entreprises.

On échappe aux plus grands dangers en ne s'en étonnant point; on succombe aux plus faibles pour ne s'y être pas bien résolu. C'est comme cela que dans toutes les carrières, dans l'exercice sérieux de chaque profession, les hommes se forment à la vertu, à la vaillance, à la victoire du monde et de la fortune; c'est comme cela qu'ils apprennent à se connaître et à apprécier ce que j'ai fait pour eux; ils s'essaient, voient et augmentent la mesure de leur valeur, la force

et la portée de leurs reins, la vigueur et l'énergie de leur âme; ils voient jusqu'où ils doivent espérer et promettre d'eux-mêmes; puis s'encouragent et s'affermissent à mieux, s'accoutument et s'endurcissent à tout, et deviennent ainsi les dominateurs et les maîtres de leurs destinées.

Je vous ai promis le bonheur en toutes choses, je ne tromperai pas vos espérances; mais je ne vous l'ai promis qu'au prix des combats.

INSTINCT DE DESTRUCTION,

DESTRUCTIVITÉ, INSTINCT CARNASSIER, SENS DU MEURTRE.

Eh quoi ! avons-nous donc quelque chose à écrire sur l'homme quand il s'agit de l'exercice et de l'emploi d'une pareille faculté ?

La science marche si lentement, et encore de nos jours les préjugés obscurcissent à tel point l'intelligence, que cette question paraît à la plupart de mes confrères provenir chez moi d'un sentiment d'indignation tout naturel. Il n'en est rien cependant, et sous ce rapport au moins ma sensibilité, qui ne le cède point à la leur, ne m'a point troublé la vue ; il y a longtemps que, sans me donner d'importance, et ce n'est point ce que j'ai fait de mieux, j'observe la nature et que je m'applique à découvrir les lois de son sublime auteur. Ici comme ailleurs je ne fais pas de grands raisonnements : je suis humble d'esprit; je constate les faits et j'admire les voies et moyens dont il se sert pour protéger notre vie et nous conduire à l'accomplissement de nos destinées.

« Lorsque le docteur Gall, a dit l'honorable M. Lélut avec cette loyauté qui n'appartient qu'au talent, si-

gnala dans la tête humaine l'instinct carnassier, le sens du meurtre ou de la destruction, ce fut presque un concert de malédictions contre le philosophe qui avait osé proposer l'admission d'une pareille faculté dans la psychologie. Assimiler l'homme aux animaux carnassiers, au loup cervier, au tigre, à l'hyène, en faire un meurtrier, un incendiaire, il y avait là presque de l'immoralité; et les opposants qui tenaient un pareil langage ne s'apercevaient pas ou ne voulaient pas s'apercevoir que tout ce qui les entoure n'est qu'une scène de carnage et de destruction dont ils sont eux-mêmes les principaux acteurs: que l'herbe des champs est dévorée par la brebis, qui est dévorée par le loup, qui est tué par l'homme, qui se détruit et se dévore lui-même; que nos festins, nos plaisirs de la chasse, du cirque, de l'amphithéâtre, notre point d'honneur, notre gloire guerrière, tout cela n'est que du sang; que nos lois en sont imprégnées, et qu'elles proclament depuis des siècles la nécessité du meurtre pour réprimer le meurtre, qui se reproduit toujours. C'était une honte que tant d'inconséquences; il fallut bien avouer qu'on n'y avait pas vu clair : l'instinct passa. » L'instinct existe.

On ne peut plus se refuser à le croire : les faits parlent plus haut que les sophismes. Oui, principalement pour les besoins de son alimentation, l'homme est un être éminemment destructeur. Oui,

pour l'homme comme pour tous les autres degrés de l'échelle zoologique, c'est une condition suprême : vivre, c'est détruire, et l'organisation est partout en rapport avec ce but de la nature. Cette nécessité non seulement est impérieuse, mais elle est fatale, et dans quelque étonnement qu'elle jette notre esprit, il nous faut l'accepter comme une loi, comme une volonté de Dieu; sans cette force spéciale d'autre part, l'homme n'aurait jamais pu s'établir dans le milieu ouvert à ses activités. Il lui fallait un instinct qui le portât à y détruire les causes mêmes de destruction qui l'enveloppent de toutes parts.

Maintenant, pour continuer à préparer l'esprit de nos lecteurs, nous allons nous demander si cette puissante faculté de conservation qui nous laisse, comme toutes celles que nous avons déjà analysées, dans la condition d'existence la plus brute et la plus instinctive, doit être abandonnée sans contrôle intellectuel et moral à sa propre énergie. Nous venons d'indiquer le but principal et légitime de ses applications; ne s'étend-il pas plus loin? L'homme a-t-il droit de vie et de mort sur l'homme? Cette faculté ne donne-t-elle pas une teinte d'impatience et d'emportement au caractère, et n'avons-nous pas à en redouter les mouvements par la facilité avec laquelle elle se prête à nous débarrasser violemment et pour toujours de tout ce qui peut faire

obstacle à l'exécution de nos desseins? Que dit l'histoire? que démontre l'étude des manifestations de la tête humaine?

Les faits répondent. L'homme s'est baigné dans le sang de ses semblables; l'instinct de destruction s'est montré sur toute la surface du globe : tantôt il a subjugué les autres facultés de l'encéphale et les a entraînées dans ses violences ; et tantôt, c'est le fait le plus ordinaire, ce sont les autres facultés qui, pour leurs satisfactions non moins aveugles et non moins passionnées, ont fait appel à son énergie et allumé ses fureurs.

En résumé, par toute espèce de raisons, par lui-même, ou sous l'égoïsme incitateur des penchants du plus bas étage, ou par mesure toute naturelle et tout intelligente de conservation; dans d'autres circonstances, sous le feu des sentiments les plus élevés, ou par raison d'État et de haute politique, et trop souvent aussi sous les prétextes les plus honorables, pour ne rien oublier, dévoiler l'homme tout entier et signaler les hypocrisies de sa tête, cet instinct inférieur s'est ouvert la carrière, et a placé l'homme au-dessus et en dehors de tous les êtres qui portent autour d'eux le carnage et la mort.

Certes, pour tout homme d'un sens droit, ce simple exposé suffirait pour rendre incontestable l'existence d'un instinct destructeur dans l'encéphale humain; néanmoins je ne crois pas devoir

promulguer la loi morale de ses applications sans rapporter encore quelques nouveaux faits propres à dissiper les doutes qui pourraient rester dans l'esprìt de quelques savants.

Il faut bien le dire à mes lecteurs, les savants, en général, ne ressemblent point aux autres hommes. Assez souvent ils ont la tête faussée ou rétrécie par leurs études spéciales, quand les succès faciles qu'ils obtiennent dans ces directions exclusives ne les enivrent pas complétement d'orgueil et ne finissent pas par affaiblir leurs moyens. Je le demande à toutes les personnes qui ont lu mes deux premières livraisons, qui pourrait s'imaginer, et vraiment je n'en reviens pas moi-même, que quelques uns d'entre eux ont pris mon travail pour un travail abstrait? Je le tiens de l'excellent docteur Lallemand, de Montpellier, qui me l'a dit de la manière la plus solennelle. Le mot est heureux et pas trop compromettant; il donne de l'importance à celui qui le prononce, il le tire gracieusement d'affaire, et l'auteur qui le reçoit ne peut pas trop s'en offenser. Quoi qu'il en soit, je ne puis accepter cette honorable qualification. Mon travail est la déduction sévère des faits les plus nombreux et les mieux constatés, et ne se perd dans aucune abstraction. Pour se former une opinion, il faut, à ce qu'il paraît, à ces hommes si distingués d'ailleurs, des démonstrations concrètes. Tout ce qui ne se mesure pas au compas,

tout ce qui échappe à l'action du toucher, tout ce qui ne s'analyse pas par le stéthoscope ou le plessimètre, est abstrait. Les observations les mieux faites ne disent rien à leur intelligence; les manifestations instinctives, intellectuelles et morales de l'âme humaine, mille et mille fois révélées, manifestations toujours identiques, toujours invariables et toujours prêtes à se prêter à vérification nouvelle, si je puis dire ainsi, ne les impressionnent pas à l'égal de la fracture d'un membre, de l'opacité du cristallin ou de l'engorgement de la rate ou du poumon. A leur avis, cependant, il pourrait bien y avoir quelque chose d'exact et d'intéressant dans tous ces faits, mais néanmoins ce sont toujours de ces phénomènes qui ne frappent pas tout d'abord les yeux de tout le monde, et qui ne se palpent pas des deux mains; ils constituent donc un travail abstrait, par conséquent un travail qui ne peut entraîner dans l'esprit la conviction rapide et profonde que commande impérieusement aux têtes les plus bornées la perception saisissante et grossière des objets matériels.

Voilà les illusions de notre vanité, messieurs: l'homme est ainsi fait, il n'a de considération élevée que pour les travaux, tels quels, dont il fait l'objet particulier de ses occupations; il s'admire dans ses œuvres les plus minimes, et *à fortiori* dans ses œuvres de quelque importance. Et s'il arrive qu'il soit appelé à donner une opinion sur des travaux étran-

gers à sa direction, et qui demandent pour leur exécution la mise en jeu de facultés supérieures ou de facultés différentes de celles dont il a pour lui-même soigné la culture et perfectionné les activités, il préfère en abaisser le mérite plutôt que d'avouer son ignorance, et de se récuser en toute équité et toute dignité pour le jugement qu'on lui demande ou qu'il veut de lui-même prononcer.

Combien de fois n'a-t-on pas vu, par un pareil travers, tels et tels coryphées placer au-dessous d'eux des hommes dont ils n'avaient pu mesurer la puissance et la portée, et qui, dans le sentiment profond et vrai de leur supériorité, avaient dédaigné de se mesurer avec eux !

Je disais que l'instinct de la destructivité existe dans la tête humaine ; je le répète encore : il est, et il a été donné, comme toutes les autres facultés que nous avons jusqu'à présent examinées, pour la conservation de l'espèce et de l'individu. Non seulement c'est lui qui donne à l'homme la force voulue pour tuer sans répugnance, et même avec plaisir, les animaux nécessaires à son alimentation ; mais c'est encore lui qui prête son assistance, son appui, sa vigueur, son irascibilité aux autres pouvoirs de son cerveau. Ceux-ci aspirent certainement par eux-mêmes à se manifester, et ils trouvent, d'ailleurs, dans les impressions des objets extérieurs, les excitations qui conviennent à leur mise en application ;

mais, dans une foule de circonstances, néanmoins, ils manqueraient de l'énergie suffisante pour atteindre le but qu'ils se proposent, si cet instinct, qui s'irrite devant les difficultés, n'était là pour les retremper et les animer à l'action.

Ainsi donc, la chose est incontestable, je vais parler d'une chose réelle. La destructivité est une faculté inhérente à l'espèce humaine, et l'homme des temps anciens, comme l'homme des temps modernes, en a fait large emploi, lorsqu'il n'en a pas fait un cruel et fréquent abus. Ce sont des faits avérés :

A toutes les époques, dans tous les lieux, sous tous les drapeaux, sous toutes les formes gouvernementales connues (républiques, monarchies, théocraties, oligarchies, despotismes), nous nous sommes tous, et à qui mieux mieux, respectivement roulés dans le sang les uns des autres. Nous l'avons fait, comme je le faisais entendre tout à l'heure, pour de bonnes ou de mauvaises causes : nous l'avons fait pour nous emparer du pouvoir et nous y maintenir ; nous l'avons fait par passe-temps, par plaisir, pour nous amuser. Dans notre infirmité mentale, nous l'avons fait pour plaire à Dieu, à qui nous avons prêté la portée de nos vues et nos passions de bas aloi. Je crois même, si mes souvenirs sont fidèles, que, par la plus basse des sensualités, par gourmandise, nous avons jeté des hommes vivants dans des viviers pour engraisser des murènes destinées à nous engraisser

nous-mêmes, et que, dans nos grandes fêtes populaires, nous avons enduit de poix-résine et d'huile des hommes également pleins de vie, pour nous servir de luminaires. Que dirai-je de ces malheureux qui, pour occuper les loisirs de la ville éternelle, disputaient leur existence à la fureur des panthères et des lions? Dois-je passer sous silence ces autres infortunés qui, au nombre de vingt mille quelquefois, descendaient dans les cirques, s'inclinaient avec respect devant l'empereur en lui disant : « César, ceux qui vont mourir te saluent! » puis, tout à coup, à un signal donné, se précipitaient les uns sur les autres et se taillaient vaillamment en morceaux, sans qu'il leur vînt dans l'esprit de massacrer les spectateurs sauvages qui leur donnaient ces ordres affreux? C'est le moment et le lieu de citer ces patriciens et ces grandes dames de Rome qui, dans l'intérêt de leurs vengeances particulières, recherchaient les poisons les plus subtils, et qui, pour être bien convaincus de leur efficacité, prenaient le soin attentif de les essayer sur de jeunes garçons et de jeunes filles qu'ils faisaient amener devant eux, et dont ils contemplaient froidement les convulsions et la mort.

Il faut avouer cependant, pour nous rapprocher des temps modernes, en faire ressortir les mœurs un peu plus douces, ne point charger le tableau et rendre toujours hommage à la vérité, que quelquefois nous avons témoigné de l'horreur pour

le sang, et que, tout simplement, nous avons fait brûler à petit feu des milliers d'individus qui ne demandaient qu'à vivre dans la foi de leurs pères, quand, je ne sais par quel caprice ou quelle préférence, nous ne les faisions pas périr dans d'autres supplices non moins épouvantables : témoin ces prisonniers, hommes et femmes, faits dans les guerres de religion de la Hollande vers la fin du XVIe siècle. La différence des sexes n'établissait pas de différence entre eux ; on les tuait de la même manière : on remplissait de poudre le dernier intestin des uns, et chez les autres les appareils profonds de la génération lui servaient de réceptacle. Ainsi préparés et bourrés, on les voyait soulevés de terre à la première étincelle, faire explosion et se fendre en morceaux.

Pour rester fidèle à mes bonnes habitudes, et par conséquent persévérer à rapporter simplement les choses telles qu'elles se sont passées, je dois encore faire remarquer que dans ces temps-là, qui ne sont pas bien loin de nous, on avait de part et d'autre des attentions particulières pour les officiers qui ne périssaient pas dans la bataille. Leur grade leur donnait titre à quelques distinctions, et dans la crainte perpétuelle où l'on était d'offenser la divinité en faisant couler leur sang, on ne trouvait rien de mieux à faire, pour tout concilier et les tuer sans pécher, que de recourir au moyen de destruction que je vais vous raconter.

On étendait sur une table ces malheureux officiers, et lorsqu'ils y étaient assujettis de manière à ne pouvoir briser leurs liens et échapper aux exécuteurs, on plaçait sur leur ventre un bassin de cuivre, sous lequel on introduisait un rat affamé. Dans l'impatience où l'on était de voir commencer le supplice et l'opération, on chauffait avec des charbons ardents la surface extérieure du bassin pour exciter le rat à mordre le ventre de la victime et à y chercher un refuge. Comme on le pense bien, il ne tardait pas à pénétrer dans les entrailles ; on cessait alors l'action du feu. Le domicile du rat se trouvait établi, et pendant quelques jours on pouvait considérer à loisir les souffrances inénarrables et le dépérissement graduel de ces nobles soldats qui, dans la simplicité de leur esprit, le désintéressement de leur caractère et l'amour de leur pays, n'avaient pu jusqu'au dernier instant s'imaginer qu'ils ne trouveraient pas chez leurs ennemis victorieux et chrétiens quelque chose de l'homme et quelque chose du chrétien.

D'ailleurs, la manière de faire, le *modus faciendi*, le genre d'extermination, à quelques différences près, ne change rien au fond des choses et ne rend pas moins patente et pas moins abominable chez nous tous le désordre ou l'abus de la destructivité.

Ainsi, j'ai lu dans quelques livres que l'homme ne s'était pas fait défaut, non plus, d'écorcher

l'homme tout vif ; que, dans d'autres circonstances, il l'avait mis entre deux planches pour le scier à plaisir et avec moins de difficulté. Je ne dis rien de l'amputation du nez et des oreilles, pratiquée chez un certain nombre d'individus, ni de l'arrachement des paupières, des yeux, des dents et des ongles, opéré sur quelques autres : ces supplices-là ne faisaient pas mourir ; ils ne détruisaient pas complétement le sujet.

La sainte inquisition refrénait aussi l'activité de son instinct destructeur ; elle prenait quelques mesures de conservation en faveur de ses frères en Dieu; elle cherchait et trouvait des médecins qui suivaient les effets de la torture et qui en suspendaient les horribles cruautés, quand ils s'apercevaient que la victime allait échapper, par la mort, à la rage de ses bourreaux orthodoxes.

Les infortunés dans la bouche et les oreilles desquels on a coulé du plomb fondu, ou qui ont été suspendus vivants par les épaules à des crochets de fer, comme le sont des quartiers de mouton à l'étal d'un boucher, et qui sont morts de faim, de soif, de fièvre et de marasme dans cette affreuse position, ne se comptent pas, par respect pour l'humanité. L'esprit le plus inventif se perd vraiment dans ces aberrations du roi de l'univers, et comme il me serait facile de remplir je ne sais combien de volumes du récit d'atrocités équivalentes ou analogues, je passe

outre, ne voulant pas profiter de mes tristes avantages et rester plus longtemps avec mes lecteurs dans ces abîmes de la perversion instinctive, intellectuelle et morale de l'humanité.

Je dois seulement faire remarquer qu'il n'y a presque pas de facultés dans la tête humaine qui n'aient appelé la destruction à leur aide pour se donner satisfaction et accomplir leurs desseins : nous avons tué des foules d'hommes pour le triomphe ou le soulagement de notre orgueil, pour nous disputer des femmes, pour venger nos vanités blessées ou pour apaiser notre soif insatiable de l'or. Les annales historiques de tous les peuples en font foi. Dans la personne de quelques chefs de gouvernement, les sentiments les plus beaux de l'âme humaine ont eu eux-mêmes besoin de recourir à la destruction pour établir leurs droits de suprématie, protéger l'ordre social et vaincre l'anarchie. C'est encore là de l'histoire, et cette page est assez belle et assez rare pour la mettre en relief et la faire servir, s'il est possible, au rachat de nos indignités. Il n'est pas jusqu'à nos facultés intellectuelles, ordinairement si peu passionnées, si dégagées d'intérêts matériels, au dire absurde des plus grands docteurs, qui n'aient ellesmêmes mis la mort à contribution ; et, en effet, nous avons eu recours à ses grâces pour imposer nos idées creuses et régner en nos sorbonnes.

Pour résumer tout ce qui est d'observation posi-

tive et générale, avec nos sciences si avancées, nos morales si affectueuses et si tendres, nos religions si pures et si douces, non seulement nous avons tué et nous nous sommes fait tuer pour des choses qui n'en valaient pas la peine, ce qui semble bien indiquer chez nous tous quelques faibles dispositions à la chose ; mais encore nous avons épuisé, vis-à-vis les uns des autres, dans maintes et maintes occasions, les raffinements les plus inimaginables de la barbarie, probablement comme si c'eût été le seul moyen qui pût être en rapport avec la violence de nos incitations, et qui pût seul en apaiser les mouvements frénétiques.

Et ce qu'il y a d'inconcevable pour nous dans tout cela, ce qui dénote la subversion totale de la tête humaine ou sa profonde hypocrisie, c'est que dans une foule de circonstances, comme je l'ai fait entendre au commencement de ce chapitre, l'horreur que nous avons professée avec ostentation pour le sang nous a fait commettre des horreurs qui manquent de nom dans la langue des nations. Jamais on n'a porté plus loin le mépris de l'humanité. Quels exécrables sophismes ! quelles abominables distinctions ! quelles amères dérisions !

Ce qu'il y a de certain, c'est que les caractères propres de l'humanité se sont effacés dans ces extravagances et ces délires ; la raison, la bienveillance, la justice, l'estime de nous-mêmes et de nos sem-

blables, la vénération, tout ce qui pouvait nous sauver de ces horreurs s'est abîmé dans la bête et nous a perdus. Somme toute, nous ne savions plus ce que nous faisions : la bête, dans toute la hideuse acception du mot, la bête atroce, la bête fauve, a dominé notre nature supérieure, lorsque notre nature supérieure elle-même, pervertie ou égarée, ne l'a pas contrainte à servir ses déréglements inouïs.

Ainsi donc, la destructivité, bien ou mal employée, apparaît dans la vie de l'humanité : partout la vue, l'odeur et le goût du sang ; partout nous entendons le cri lamentable ou héroïque d'hommes violemment arrachés à l'existence ; partout des échafauds, des bûchers, des champs de bataille, des empoisonnements, des assassinats, des empalements, des boîtes aux oubliettes ; partout des moyens d'attaque et de défense pour ou contre la destruction, des canons, des poudrières, des arsenaux magnifiques, des fortifications bien établies ; partout des mesures de destruction vigoureusement prises dans l'intérêt du crime comme dans celui de la vertu, et, par conséquent, partout la nécessité d'éclairer l'espèce humaine sur les applications d'une des virtualités les plus dangereuses ou les plus utiles de sa constitution cérébrale.

Voilà du concret, messieurs, voilà du positif, voilà qui n'est pas trop abstrait, voilà, dans les justes prétentions que j'ai toujours affichées, ce qui est à la

portée de tous les esprits, ce qui ne peut faire le moindre doute ni soulever la moindre contradiction, et voilà ce qui m'enhardit à me mettre en frais et à traiter, devant mes illustres confrères, de l'instinct destructeur, comme s'il ne s'agissait pas d'une faculté trouvée sous la fourrure un peu chaude de mon bonnet doctoral.

Il faut avouer, messieurs, que j'ai bien de la peine à mériter ostensiblement l'honneur de m'asseoir à vos nobles côtés : tantôt on me signale avec affectation dans la presse médicale comme un homme plein d'esprit et d'imagination, ce qui pourrait bien signifier que je n'ai pas le sens commun, si je connais bien la valeur et la portée de certains mots; et tantôt on me dit que mes compositions sont abstraites, ce qui veut dire en d'autres termes, car il faut que je traduise encore ici les honnêtes sentiments de mes frères d'armes, qu'elles sont tant soit peu métaphysiques, embrouillées, difficiles à comprendre et partant presque indifférentes, inutiles ou étrangères au grand mouvement intellectuel de mon époque. Partie intéressée comme je le suis dans le débat, mon opinion peut paraître suspecte; mais je m'estime assez et j'estime assez mes semblables pour ne point ratifier par mon silence ces interprétations d'une bienveillance plus que douteuse. Certes, mon ouvrage n'est point d'un homme supérieur, mais il est le fruit d'un esprit net, rigoureux, analytique;

il est l'œuvre d'un cœur droit, et sa profondeur abstraite, si tant est qu'elle existe, disparaît sous l'évidence des faits, le bonheur de l'expression et la clarté de la pensée.

En présence des faits universels que je vous ai rapportés, messieurs, en présence de ces millions et millions d'hommes qui, sur toute la surface du globe et par tant de raisons diverses, sont tombés sous les coups de la destruction et y tombent encore tous les jours, une dernière et solennelle question se présente tout naturellement à l'esprit; je ne sache pas qu'elle ait été posée devant l'humanité sous le large point de vue que je viens d'ouvrir à mes lecteurs.

Quelle est la destination de ce penchant? A-t-il pour but seulement de porter l'homme à détruire les animaux nécessaires à son alimentation, et à faire disparaître les causes de destruction auxquelles il est journellement exposé dans le milieu qu'il habite, ou bien son action doit-elle aller plus loin? Peut-elle s'étendre sans crime jusqu'à la destruction de ses semblables? L'homme a-t-il le droit d'armer l'homme contre l'homme? A-t-il le droit de conduire au combat, à la bataille, à l'extermination, des milliers d'individus les uns contre les autres? Peut-il avoir quelquefois des motifs suffisants, c'est-à-dire des motifs approuvés par l'intelligence et les sentiments moraux pour faire couler à grands flots le sang humain?

L'homme est-il, dans ces circonstances comme dans tant d'autres, l'instrument de la Providence. Le maître universel des mondes, le Dieu que nous adorons, est-il donc encore aujourd'hui comme autrefois le Dieu jaloux, le Dieu vengeur et exterminateur, et sommes-nous dans l'ordre et le bien lorsque, pour animer nos soldats à la défaite et à la ruine des êtres humains qui nous font obstacle, nous l'invoquons comme le Dieu des armées, et que nous faisons bénir nos drapeaux par les ministres de ses autels?

La question est bien posée, ce me semble; il n'y a pas d'ambiguïté dans les termes : j'espère y répondre à la satisfaction de mes lecteurs.

Il est temps, en effet, que l'homme apprenne à se servir de ses facultés; il faut qu'il sache sur qui, sur quoi et à quels degrés il doit en déverser les puissantes activités dans le monde extérieur.

INSTINCT DE DESTRUCTION,

INSTINCT CARNASSIER, SENS DU MEURTRE, DESTRUCTIVITÉ.

La mort violente, on vous l'a dit, est une institution de la nature, et je ne sais d'où vient l'étonnement que vous manifestez à la simple promulgation de cette loi, lorsque vous en avez tant de fois et de tant de façons diverses dépassé la mesure et l'application. Non, ce n'est point un paradoxe, la mort violente est une de mes institutions, et j'ai voulu qu'il en fût ainsi pour assurer la nourriture et l'existence organique de tous les êtres de ma création. J'ai fait plus : j'ai voulu que, dans cette même faculté, vous trouvassiez arme et secours contre le monde extérieur; elle vous était nécessaire pour y assurer votre existence et votre empire : il fallait détruire pour ne pas être détruit. Apprenez donc encore, à ce point de vue, à apprécier l'excellence de mes dons; et, sur cette terre dont je vous ai faits les administrateurs et les gérants, détruisez tout ce qui peut mettre obstacle à la liberté de vos mouvements et à votre domination légitime, disputez-

lui sa puissance, transformez-la sous vos pouvoirs supérieurs, et qu'en un mot tout porte sur elle l'empreinte de votre passage ici-bas.

Quant à la première et à la plus indispensable nécessité d'application de cet instinct, ne dirait-on pas que vos sens sont restés constamment fermés aux impressions des faits les plus vulgaires et les plus matériels de la nature? Ouvrez enfin ces portes de votre entendement, et partout vous ne constaterez que des scènes de carnage et de destruction; partout, à la surface de la terre, dans les plaines de l'air, dans les fleuves, dans les mers, dans les entrailles du globe, vous n'apercevrez que des sacrifices d'êtres vivants faits chaque jour et à chaque instant, par millions et millions, à d'autres êtres vivants.

Je vous le répète, c'est ainsi que j'ai ordonné les choses de votre monde; et, pour atteindre ce but de destruction dont j'ai fait la source inépuisable de la vie, j'ai, comme dans le reste de mes œuvres, tout profondément et tout largement institué.

Chez les grands carnassiers, chez tous ces animaux qui se nourrissent exclusivement de chair et de sang, vous pouvez plus particulièrement admirer le luxe et la richesse que j'ai

déployés dans la fabrication de mes instruments de mort; là, plus que partout ailleurs, j'ai montré la puissance et l'étendue de mes ressources, en même temps que la simplicité de mes appareils. Voyez comme tout se tient dans leur organisation, comme tout conspire au but que j'ai voulu leur faire atteindre. Indépendamment de l'impatience et de l'énergie de l'instinct destructeur qui les porte à l'action, considérez la forme élancée de leur corps, remarquez la souplesse et la force de leurs muscles, regardez leurs armes terribles, leur gueule, leurs dents et leurs griffes; écoutez ces rugissements et ces cris qui glacent déjà d'effroi la victime; suivez-les lorsqu'ils se précipitent sur elle et qu'ils la dévorent, et dites-moi s'il est possible, pour multiplier en un clin d'œil la mort autour d'eux, d'ajouter quelque chose à la puissance de destruction que je leur ai donnée.

Et dans cet ordre de faits, pour continuer à ne mettre en relief, devant vous, que les principales figures de ma création, vous n'avez donc étudié non plus ni l'organisation, ni les habitudes, ni les mœurs des grands oiseaux de proie? Quelle perfection, cependant, dans les armes meurtrières que j'ai également fabriquées pour

eux tous! Leur instinct carnassier, la subtilité de leur odorat, la portée immense de leur vue, l'énorme envergure de leurs ailes, l'obliquité et la rapidité de leur vol, la vigueur de leurs serres, la forme recourbée et tranchante de leur bec, j'ai tout ordonné chez ces dominateurs habitants de l'air pour l'accomplissement de ma loi de destruction; tout est disposé chez eux pour qu'ils donnent une mort de surprise, une mort prompte et sans agonie. N'oubliez pas ce fait important, créatures on ne peut plus sensibles, car avant de tuer vos semblables, vous vous êtes bien souvent fatigué l'esprit à trouver des moyens de destruction qui prolongeassent leurs tourments et qui vous missent à même de les voir plusieurs fois horriblement et lentement mourir.

Dans les lacs et les fleuves, et dans toute l'étendue des mers, comment n'avez-vous donc pas été frappés également de l'extermination prodigieuse et perpétuelle des êtres innombrables qui se meuvent dans ces immensités? Comment n'avez-vous point été étonnés de l'art inouï avec lequel, pour le milieu qu'ils habitent, j'ai varié la structure et la forme de leurs instruments destructeurs? Mangez et soyez mangés! Telle est la loi générale de leur existence; et cette loi qui

vous explique l'intensité de leurs fonctions génératives est tout à l'avantage de ceux qui échappent à cette énorme consommation journalière : la vie des uns est dans la mort des autres. Têtes aussi faibles qu'orgueilleuses, pouvez-vous nier plus longtemps ces destructions incessantes? Ne sont-ce pas des faits incontestables; et vous entendrai-je encore crier au paradoxe?

Pour dissiper votre aveuglement et reconnaître ma loi, ne vous suffisait-il pas d'ailleurs de jeter les yeux sur vous-mêmes? Votre organisation ne tient-elle pas tout à la fois de celle des carnivores et des herbivores? Par ce fait même, vos appétences pour les substances du règne animal et du règne végétal ne sont-elles pas également prononcées, et la digestion des unes et des autres ne vous est-elle pas également facile et également nécessaire? Pour subvenir à ces exigences de votre alimentation, la force destructive vous a-t-elle aussi jamais fait défaut? Ne pourrais-je pas au contraire vous accuser d'en avoir fait bien souvent l'abus le plus condamnable? L'eau, l'air, la terre et le feu ont à peine suffi, sous ce rapport, à votre activité meurtrière. Où sont les êtres qui, pour leur simple nourriture, aient exercé plus de ravages autour d'eux? Quels sont les points du

globe que vous n'ayez explorés dans ce but? Ne dirait-on pas que je vous ai donné le monde en pâture?

Même chez les ruminants, chez tous ces animaux que vous considérez dans vos pastorales comme les êtres les plus innocents de la nature, la force destructive se déploie sur une immense échelle. Dans ces prairies où vous les voyez paître avec tant de bonheur et de tranquillité, vous vous imaginez qu'ils n'opèrent de destruction sur aucune espèce vivante, et lorsque ensuite, sur un point quelconque de la localité, ils vont étancher leur soif, vous croyez aussi qu'ils n'introduisent dans leur estomac que l'eau limpide des fontaines ou des ruisseaux qui murmurent dans la vallée... Romanciers insipides! Dans les herbes de la prairie, et sur les feuilles des arbres, et dans les eaux stagnantes ou rapides, se trouvent des myriades d'animalcules auxquels ces ruminants voraces ne font nulle attention, et dont je suis seul à constater la destruction lorsqu'ils les broient sous leurs dents ou qu'ils les avalent d'un seul trait.

Abaissez donc encore ici votre orgueil devant ma sagesse! Je vous le dis, en vérité, pour la conservation des espèces comme pour celle des

individus, la mort violente est une de mes institutions, et j'en ai fait la source inépuisable de la vie.

Hommes de peu de réflexion, vous portez sur toute ma création une main destructive; vous détruisez à tout moment, vous détruisez sans cesse; ce n'est même que par la destruction que vous avez pu changer et embellir la surface du globe que vous habitez, et vous semblez douter que la destructivité soit inhérente à votre constitution! Partout cependant vous faites violence à la nature. Quelle est votre œuvre lorsque vous abattez des forêts, lorsque vous desséchez et faites disparaître des marais immenses, lorsque vous brûlez de vastes plateaux de landes improductives? Votre œuvre est une œuvre de destruction, et vous ne la faites que pour vivre; et il ne fallait rien moins que la virtualité puissante dont je vous ai gratifiés pour que vous ayez pu arriver à vos fins. Sans la destructivité, vous n'auriez jamais pu disputer la terre à tout ce qui menace de l'envahir; vous n'auriez jamais pu la livrer à l'agriculture, la débarrasser de ses herbes parasites, la couvrir de vos céréales, de vos arbres fruitiers, de vos plantes potagères, et la mettre en état de compléter votre

alimentation et d'en augmenter les ressources.

Voyez où conduit l'ignorance! Tout à l'heure vous vous révoltiez presque à l'idée d'admettre un instinct de destruction au nombre de vos facultés fondamentales; et voilà que par les faits dont je viens de frapper vos esprits, je vous amène, à l'occasion du rôle et de l'exercice de cette faculté même, à me bénir dans chacun de mes dons, et à m'admirer dans l'ensemble de ma création!

Qu'eût-ce été, si vous vous fussiez appliqués davantage à vous connaître vous-mêmes? Les secrets de ma puissance vous auraient moins souvent échappé, et jusque dans leurs manifestations les plus délicates et les plus profondes, vous auriez saisi le mouvement et l'influence de toutes les forces radicales de votre constitution. C'est ainsi que, dans l'expression énergique de votre caractère comme dans la tournure incisive et caustique de votre esprit, vous eussiez remarqué bien des fois que j'employais moralement la destructivité à la défense de vos plus précieux intérêts.

Mais si j'ai voulu que, pour fournir aux frais de votre alimentation, vous portassiez sans scrupule et même avec un certain attrait le fer et le

feu de la destruction sur presque toute la nature; si j'ai voulu que, pour votre propre défense, l'énergie violente de la destructivité se reflétât dans vos traits et vos gestes, et intimidât vos ennemis, et vous portât même à les sacrifier quand ils veulent attenter à vos jours, et si, indépendamment encore de ces deux buts légitimes d'action, j'ai voulu, par la puissance de cette faculté, vous soumettre les forces de la nature extérieure et vous établir maîtres absolus sur la terre, comment avez-vous pu vous imaginer que, pour la satisfaction de vos plus misérables passions, comme aussi pour obéir à l'entraînement irréfléchi de vos meilleurs sentiments, vous aviez droit non seulement de vie et de mort sur vos semblables, mais encore que vous pouviez les faire mourir en détail et vous extasier dans leur lente agonie? Comment toute votre nature d'homme ne s'est-elle pas soulevée devant tant de douleurs et de larmes? Comment surtout, dans quelques circonstances où il ne s'agissait que de questions futiles, et où ma cause, mise en jeu, n'était qu'un prétexte d'action, comment avez-vous eu l'audace, comment avez-vous conçu la monstrueuse idée de déclarer et de publier partout que vos

méfaits, que les abominations atroces dont vous vous rendiez coupables étaient et devaient être commises à la plus grande gloire de mon nom?

Barbares! si le fanatisme et la superstition ne vous ont pas mis la torche et le poignard à la main; et si, par suite de ces surexcitations morales, vous n'êtes pas devenus innocemment homicides, voyez à quelle hypocrisie et à quelle inhumanité conduit l'intelligence asservie par l'orgueil et la soif du pouvoir et des honneurs! Vous ne pouvez pas vous le dissimuler : ici l'instinct destructeur est en pleine déviation; il agit en dehors de ses applications droites, honnêtes, légitimes; il ne protége plus l'humanité, il l'opprime et la dévore. Aberration, aliénation, crime, infamie : tous ces mots se présentent presque indifféremment à l'esprit pour en stigmatiser les horreurs.

Écoutez bien cette révélation dernière; je ne l'ai point faite à vos aïeux, mais je ne veux pas aujourd'hui qu'un seul enseignement vous manque sur la destination et l'emploi de vos différentes facultés.

Ne tenant aucun compte des faits qui se sont accomplis, ou ne sachant en rien les interpréter, vous demandez si l'homme a droit sur la

vie de l'homme; si, quand il tient dans ses mains le pouvoir, il a autorité morale pour mettre la nation qu'il gouverne sur le pied de guerre, et l'entraîner en masse à la destruction en masse de ses semblables? Vous demandez si mes attributs sont toujours les mêmes; si, malgré les progrès que vous avez faits et l'adoucissement qui s'est opéré dans vos mœurs, je suis et dois être toujours le Dieu exterminateur et vengeur, le Dieu jaloux, le Dieu des armées; et par conséquent vous demandez si, à ce dernier titre surtout, je réponds aux prières de vos prêtres, si je bénis les étendards des guerriers, et si je consacre, en un mot, les mouvements terribles de la destructivité sur l'homme?

Non, mes attributs ne sont pas changés, et mes commandements sont aussi invariables que ma nature.

Je vous l'ai déjà dit : Vous ne tuerez point votre frère. Cette défense est expresse; elle est de tous les temps, de tous les lieux, et j'ai marqué du sceau de ma réprobation celui qui le premier osa l'enfreindre devant moi. L'homme n'a donc pas droit sur la vie de l'homme, et quiconque se sert de l'épée périra par l'épée. La réaction est fatale; elle est nécessaire, elle tient

au soulèvement de la conscience humaine, elle est une punition; elle est en définitive l'accomplissement de ma justice : j'ai donné à l'homme l'amour de la vie, et tout son être s'insurge contre l'anéantissement de sa personnalité.

Mais si l'homme n'a pas droit sur la vie de l'homme, l'homme, dans toute l'acception du mot *homme*, l'homme a droit sur la vie de l'homme animal; et c'est sous l'inspiration des sentiments les plus élevés, et sous le contrôle sévère de l'intelligence la mieux ordonnée que, depuis Moïse jusqu'à l'époque actuelle, tous les novateurs, tous les réformateurs, sous peine d'être détruits, ont été destructeurs. Aucune idée grande, sainte et désintéressée n'a pu descendre du ciel, s'incarner dans la tête humaine et s'implanter dans l'espèce sans exiger ces sacrifices douloureux.

Tous les grands principes qui ont fait avancer l'humanité, toutes les grandes révélations qui l'ont transformée, ont fait couler du sang. Dans mes vues, dont vous ne sondez pas toujours les profondeurs, j'ai quelquefois laissé sacrifier l'homme juste et généreux; et son sang, que j'ai fait retomber sur la tête des oppresseurs, vous a servi plus que vous ne pensez. Mais néanmoins

je n'ai pas toujours voulu que les révélateurs et propagateurs de mes lois, que les bienfaiteurs des nations, que les hommes vraiment hommes tombassent sous les coups des barbares. Souvent j'ai disputé, j'ai arraché l'homme à la bête, et j'ai fait impitoyablement porter sur elle le poids de ma colère. J'ai été, je suis donc et je dois être toujours le Dieu jaloux, le Dieu exterminateur et vengeur, et le Dieu des armées. Toujours je vous gouverne, toujours ma providence est là; mais loin de vous rendre compte, en créatures intelligentes, de son influence continue, vous donnez carrière à votre imagination superstitieuse, ou vous vous arrêtez à des causes secondaires lorsque vous ne me prêtez pas un rôle au niveau de vos misères, et que, pour le service de vos plus vils intérêts, vous me faites impudemment intervenir pour en assurer au moins le succès éphémère.

L'action de ma providence ne s'exerce point ainsi, et mes châtiments atteignent tôt ou tard celui qui blasphème en mon nom. Il n'est donné à aucun individu ni à aucun peuple d'échapper aux principes de ma création.

Voici comment je vous renferme et vous maintiens dans mon cercle éternel :

Il est des conditions d'existence auxquelles vous ne pouvez vous soustraire. Je vous ai créés pour vouloir et sentir tout ce qui est bien, tout ce qui est beau, tout ce qui est de justice, de vénération, de bienveillance et de dignité; je vous ai créés pour l'intelligence et l'ordre; je vous ai faits hommes, en un mot. Vos passions inférieures, il est vrai, ne s'opposent que trop fréquemment à vos progrès; mais, en dépit de la tyrannie qu'elles exercent, elles ne brisent pas néanmoins cette loi de votre nature, et elles ne vous enlèvent pas aux destinées que je vous ai réservées. Sachez-le bien, vous ne pouvez pas plus renverser les lois de votre constitution intellectuelle et morale, qu'il ne vous est possible de rien changer aux lois physiques qui gouvernent les mondes. Je vous le disais bien, que vous ne connaissiez pas l'histoire, ou que vous n'aviez jamais réfléchi sur ses principaux événements. Relisez-la donc, et voyez si je n'ai pas toujours été fidèle en mes menaces. Aujourd'hui comme autrefois, du moment que vous luttez contre vos propres tendances et vos aspirations, du moment que vous substituez la vie de l'animal à la vie de l'homme, que vous méconnaissez vos premiers devoirs et vos plus grands intérêts, et

que les douleurs et les mécomptes que vous en ressentez ne suffisent pas pour vous éclairer et vous rendre à vous-mêmes, j'étends encore sur vous la main de ma miséricorde, et je vais vous chercher au fond des précipices.

C'est là que ma providence, dont vous n'avez jamais su vous expliquer les miracles, apparaît dans tout son jour et sa simplicité.

Je viens de vous le faire entendre, au sein de votre dégradation, qui n'est d'ailleurs jamais complète, et où il y a plus d'ignorance que de mauvais vouloir, se trouvent des esprits positifs, des âmes droites, des caractères énergiques qui n'acceptent ni ne partagent vos dissolutions et vos crimes. Ces hommes sont forts de ma force, c'est-à-dire de toutes les qualités instinctives, morales et intellectuelles que je leur ai départies, et qu'ils n'ont cessé d'employer dans l'ordre voulu par ma sagesse. Ce sont eux que je suscite et que j'ai toujours suscités parmi les nations; et soit qu'ils le sachent, soit qu'ils l'ignorent, ils ne sont que les instruments de ma volonté. Ce qu'ils aperçoivent les froisse et les révolte, et mon indignation les saisit; ils mesurent la profondeur de l'abîme dans lequel vous allez tomber, et mon génie les guide; ils sentent le

danger de leur mission, mais toujours inspirés par moi-même, toujours inspirés à la source de leurs puissantes et bonnes facultés, rien n'abat leur courage : leur ascendant, c'est le mien ; il est le produit des plus hautes virtualités de l'entendement humain. L'homme, en effet, ne peut agir sur l'homme que par les facultés de l'homme ; et moi-même, qui vous fais mouvoir à mon gré, je ne le fais qu'autant que je me mets à votre faible portée, car vous ne pouvez me comprendre que dans la mesure de vos propres pouvoirs.

Eh bien, c'est en mon nom, que vous avez tant de fois outragé ; c'est au nom de la raison, de la morale, de la religion, de la vertu, de l'ordre et de la vérité ; c'est au nom de tout ce qui vous différencie des espèces inférieures ; c'est au nom de tout ce qui forme le caractère sacré de l'humanité que ces hommes forts s'avancent parmi vous et viennent enfin, dans leur courroux, vous faire sentir violemment ma présence.

Dans ces circonstances critiques et déplorables où la cause de la civilisation tout entière est en jeu, où il ne s'agit de rien moins que de voir périr ou subsister mon œuvre, la multitude du peuple elle-même voit jour dans sa bassesse

et ses hontes : dépossédée qu'elle est de sa grandeur morale, elle n'a plus en elle de motifs élevés d'action ; elle tremble, implore ma pitié, et fuit épouvantée. Mais le jugement est prononcé, ma bonté s'est lassée et ma justice commence.

C'est alors que je suis le Dieu des armées, que j'écoute la voix des prêtres et des guerriers, que je bénis leurs drapeaux et que j'efface de la terre tout ce qui a violé indignement ma loi.

Mais, remarquez-le bien, ce n'est point sur l'homme que je fais tomber le glaive exterminateur, l'homme est le chef-d'œuvre de ma création ; c'est sur un être vicié dans sa nature et perdu dans l'anarchie ; c'est sur un être qui ne comprend ni les choses de l'intelligence, ni celles des sentiments moraux, et qui ne marche que sous le fer ou le bâton ; c'est sur l'homme animal. Et je dois l'immoler, si je ne veux pas que l'homme lui-même devienne infailliblement son esclave, sa victime et sa proie.

Enfants de la terre, je vous l'avais déjà fait dire : L'homme s'agite, et Dieu le mène. Mais vous ne compreniez point le sens et la profondeur de ces paroles, et votre sentiment du merveilleux seul en acceptait confusément la vérité.

Vous savez maintenant par quels moyens j'agis sur vous, et par quels moyens vous agissez sur vos semblables : c'est par l'intermédiaire et l'action de vos facultés. Voilà comment les hommes de ma prédilection vous ont ramenés et vous ramènent constamment dans mes sentiers. C'est en se retrempant dans moi-même, c'est-à-dire dans tous les attributs qu'ils tiennent de ma bonté; c'est en s'élevant vers moi par la vénération; c'est en suivant l'impulsion de leurs sentiments moraux et en en déversant la libéralité sur leurs frères; c'est par le feu de leur intelligence; c'est en s'appuyant sur l'infatigable énergie de leurs instincts; c'est en se dessinant noblement comme hommes; enfin, c'est en déployant toutes leurs forces, qui sont les miennes, puisque je les leur ai données, qu'ils sont toujours parvenus et qu'ils parviendront toujours à établir leur empire sur l'homme animal, à le faire rentrer dans les conditions de l'existence humaine et à justifier ma providence.

Dans tout cela, le surnaturel, le merveilleux de la chose ne disparaît pas, mais il s'éclaire et se modifie; vous pénétrez de plus en plus dans les mystères de votre organisation, je vous en fais toucher au doigt l'étonnant mécanisme;

et les mille autres merveilles que j'accomplis d'ailleurs perpétuellement sous vos yeux viennent, indépendamment de l'émotion de vos sentiments, vous contraindre, par l'appréciation intellectuelle que vous en faites, à reconnaître et à proclamer qu'il existe au-dessus de vous tous une puissance qui défie votre orgueil et vos révoltes, et qui ne vous permet pas d'échapper à ses lois. Je suis le Dieu jaloux et le Dieu des armées.

RUSE, FINESSE,

SAVOIR-FAIRE, PENCHANT A ÊTRE CLANDESTIN, SÉCRÉTIVITÉ.

> Le fou dit tout ce qu'il pense, le sage ne divulgue sa pensée qu'à propos.

Par les détails que nous avons donnés jusqu'à présent sur le rôle et l'emploi de chacune des facultés précédentes, nous avons déjà remarqué, messieurs, toutes les sollicitudes de la nature pour assurer notre conservation ici-bas. Vous avez vu par quelles séductions, et en quelque sorte par quelle violence elle nous détermine à l'œuvre de la reproduction; vous avez été frappés de la profondeur et de la vivacité de l'amour qui protége la faiblesse et les misères de la première enfance; vous savez aussi comment, à l'aide d'un caractère aimant et affectueux, l'homme parvient à former ces associations intimes ou commerciales qui donnent tant de charme à sa vie et tant de puissance à sa volonté; vous n'ignorez pas non plus comment, par son courage, il lutte avec le monde extérieur, et vient à bout d'en briser les obstacles. Je viens tout à l'heure de vous

retracer l'énergie et l'utilité de son instinct destructeur, et je vous ai dit sous quel noble contrôle toutes ces virtualités conservatrices devaient se faire jour et prendre place dans sa vie. En nous élevant davantage maintenant dans l'étude de son organisation, nous constaterons, avec un nouveau sentiment de reconnaissance et d'admiration, la diversité des pouvoirs que nous avons reçus pour faire face à toutes les éventualités possibles, et nous faire arriver d'une manière ou d'une autre à prendre possession définitive et tranquille du domaine immense ouvert à nos activités.

A cette occasion, je ne crois pas devoir encore m'écarter de la ligne que je me suis tracée pour l'exécution de mon ouvrage, et en voici la raison, que je vous ai d'ailleurs déjà donnée. Je ne veux pas être pris pour un idéologue dans la mauvaise acception du mot, pour un songe-creux, pour un rêveur, pour un écrivain qui se place en dehors de ce que fournit à la pratique du monde l'observation des faits et leur rigoureuse induction. Je suis et je reste dans le domaine pratique. Je suis toujours occupé à rechercher ce que l'homme renferme de virtualités dans sa constitution et à me demander ce qu'il en doit faire, et dans l'intérêt de son bonheur, tout en laissant carrière ouverte à l'exercice normal et régulier de ses activités inférieures, je ne cesse d'insister sur la nécessité de cultiver avec prédilec-

tion ses facultés spéciales, je veux dire son intelligence et ses sentiments moraux, afin de le rendre de plus en plus à lui-même et de le faire vivre de sa vie propre, de sa vie d'homme.

En conséquence de ces principes, avant de promulguer la loi d'activité de la puissance instinctive dont je viens d'exposer les différentes synonymies, je crois d'abord devoir commencer par me demander si cette faculté existe, si elle est, si elle fait partie des éléments constitutifs de notre organisation.

Lorsque, par des faits positifs, j'en aurai démontré l'existence, il sera temps seulement de tracer, d'une main assurée, le cercle moral dans lequel notre espèce doit la tenir renfermée. Car, il ne faut pas nous le dissimuler, par cet attribut, nous tenons encore ici à l'animalité ; mais qu'importe? nous avons tant de pouvoirs qui nous en distinguent, que nous ne devons pas nous trouver humiliés d'en avoir plusieurs de communs avec elle. S'il est dangereux, disait Pascal, de trop faire voir à l'homme combien il est égal aux bêtes, sans lui montrer sa grandeur, il est encore dangereux de lui faire trop voir sa grandeur sans sa bassesse.

Voyons d'abord, sous le rapport de l'existence et de l'exercice de cette faculté, ce que nous apprend l'observation chez les espèces inférieures. Il n'y a plus aujourd'hui de contestation sur ce point. Les inductions les plus sûres sont celles qui découlent

des faits les plus nombreux, les mieux observés et les plus variés. Les lois générales établies sur ces bases méritent la confiance des vérités démontrées.

Au témoignage des naturalistes les plus distingués, et en particulier de Georges Leroi, de Gall, de Frédéric Cuvier, de Flourens et de Fée, professeur à la Faculté de médecine de Strasbourg, les animaux emploient d'innombrables ruses pour se procurer leur nourriture et pour échapper à leurs ennemis. Si l'on réfléchit que ces moyens sont précisément toujours les meilleurs et les plus appropriés au but qu'il est question d'atteindre, et que les animaux qui y ont recours n'ont, sous tout autre rapport, que des facultés très bornées, on sera obligé d'admettre en eux une force particulière, ou, si l'on veut nous passer cette expression, un génie particulier qui les inspire. Tout le monde connaît les ruses du genre des chats, de la martre, de la fouine, du renard et des plongeurs. Qui croirait que le cerf et le lièvre trompent souvent le chasseur le plus expérimenté et les chiens les plus exercés? Ils les engagent dans mille détours, franchissent les buissons, des murailles même, reviennent sur l'ancienne trace, se sauvent tantôt en plein champ, tantôt dans des taillis, suivant qu'ils sont poursuivis par des chiens courants ou par des limiers, font lever d'autres cerfs et d'autres lièvres, accélèrent leur fuite, la retardent lorsque le danger ou le be-

soin de ménager leurs forces l'exigent. Qui n'a pas observé avec quelle ruse l'écureuil et le pivert tournent autour d'un arbre, comme la martre s'étend sur une branche et reste immobile pour se dérober à la vue du chasseur ?

Rarement le renard et le loup, à moins que la faim ne les y force, mettent à contribution le voisinage; jamais ces animaux n'oublient qu'ils doivent se tenir en garde contre les piéges. Lorsqu'ils sont avertis par le vent que leur proie est près d'eux, ils se glissent à pas lents ; lorsqu'elle est encore éloignée, ils volent pour s'en rapprocher.

Dans le cirque de Vienne, on mettait assez souvent plusieurs canards dans un réservoir, puis on lâchait sur eux quelques ours. Du moment où un ours entrait dans l'eau on ne voyait plus de canards; lorsqu'enfin, après bien des efforts, un ours avait réussi à joindre un canard, celui-ci faisait le mort au point de paraître roide et glacé. A peine l'ours l'avait-il déposé à terre, que le canard regagnait l'eau avec une grande vitesse.

L'homme, en tant qu'animal, comme je le disais tout à l'heure, a reçu cette puissance de conservation, et l'on serait d'autant moins fondé à en contester l'existence, que non seulement il s'en sert et s'en est servi comme moyen légitime de défense, mais encore qu'il en a fait ce qu'il a fait de ses autres virtualités inférieures ; c'est-à-dire qu'il en a dépassé

bien souvent le but d'activité et faussé les applications. Son intelligence et ses sentiments moraux, comme on va le voir, sont loin d'en avoir fréquemment dirigé l'emploi ou modifié les manifestations.

Et cela à tel point, que je ne serais pas étonné, tant les faits que je vais rapporter sont lamentables, et tant il est quelquefois difficile de satisfaire l'esprit rusé de certaines gens, que je ne serais pas étonné, dis-je, de voir quelques uns des adversaires, aux exigences desquels je m'empresse avec bonne foi de souscrire, manifester du mécontentement touchant les scrupules et les soins que j'apporte à presser les uns sur les autres ces faits véridiques.

Comment sortir d'un pareil embarras? car enfin ce sont les faits qui constituent les sciences. Qu'on le sache bien, il ne s'agit pas, dans un ouvrage de cette sorte, de critiquer ou de louer l'espèce humaine, mais de l'examiner sous toutes les faces bonnes ou mauvaises qu'elle peut présenter, et d'y traiter des forces qui sont réellement inhérentes à l'économie morale de sa constitution. Si l'homme n'est pas connu dans l'exercice normal ou anormal de ses facultés, si l'on ne sait pas jusqu'à quel degré il peut s'élever dans le bien et jusqu'à quel degré il peut tomber dans le mal, si l'on n'apprécie pas les différentes circonstances qui expliquent ses grandeurs ou ses infamies, il est tout à fait inutile de songer à son éducation, et à tout jamais impossible de lui tracer

les voies de son perfectionnement et de son bonheur. Continuons donc à l'envisager sous ces larges points de vue, allons à la source des choses, découvrons-en les causes et nous nous convaincrons de plus en plus qu'en général l'homme qui obéit aux suggestions de la bête est plutôt la victime des institutions que le produit manqué de la création.

Oui, cette prédominance de l'instinct sur nos facultés supérieures s'explique par l'enfance de l'humanité, par son enveloppement et ses malheurs, par le défaut d'éducation morale, par les nécessités terribles de certaines positions, et par conséquent par les besoins impérieux de sa conservation qui sont les plus puissants de tous les besoins de sa nature; et la preuve, c'est que, les annales de l'histoire à la main, nous constatons la mise en jeu permanente et souvent désordonnée de cette faculté partout où la conquête a établi violemment sa domination, partout où l'esclavage, le servage et le despotisme le plus absolu ont pesé sur les nations et se sont opposées à l'exercice de leurs droits ou à la satisfaction de leurs intérêts les plus légitimes. Dans ces situations extrêmes l'homme ne peut pas et ne doit pas ne pas dissimuler. Il est en face des hommes de la force et de l'iniquité; il faut bien que dans l'intérêt de son existence tout son être se soulève contre eux; par tous les moyens imaginables la nature le contraint à protéger sa vie; non seulement

elle ne veut pas qu'il meure, mais elle veut qu'il déjoue les projets des méchants et qu'il arrive au bonheur. S'il ne sait dévorer les outrages, cacher ses pensées, renfermer l'expression de ses sentiments, les persécutions, les vengeances ou la mort vont l'atteindre. Et s'il a quelque fortune, s'il manifeste tant soit peu d'aisance, s'il n'enfouit pas son argent, s'il n'affiche pas la plus profonde misère, il s'expose aux extorsions les plus criantes et à la ruine la mieux consommée.

C'est dans ces phases subversives où l'intrigue, la violence, l'égoïsme et la cupidité règnent sans opposition que la sécrétivité est ingénieuse en ressources, mais aussi qu'elle dépasse naturellement le but ordinaire de ses applications. De quoi vous étonnez-vous donc ? Dans ces réactions indispensables à sa conservation, l'homme inférieur se met au diapason des indignités générales, il est dans les ténèbres de l'ignorance et sous le coup de la terreur ; il n'entend rien aux choses de haute moralité dont personne ne lui donne et l'exemple et l'idée ; et il échappe tant bien que mal par le mal au mal qu'on veut lui faire.

En dehors de ces situations fausses et forcées qui portent les faibles et les opprimés à se soustraire par le mensonge et l'astuce aux abus de la puissance matérielle, l'homme obéit en général aux spontanéités de son être et se dessine sous tous les attri-

buts qu'il tient de la nature. Il y a en nous un penchant naturel à dire la vérité et à nous servir dans le langage des signes qui interprètent le plus fidèlement nos sentiments. Ce principe, a dit je ne sais plus quel auteur, agit puissamment même chez les grands menteurs; car, pour une fois qu'ils mentent, ils disent cent fois le vérité. Le vrai est toujours ce qui se présente d'abord à l'esprit. C'est notre nature de le dire. Pour être vrai, il ne faut ni art ni instruction, ni tentation ni motif. Il suffit de ne point résister au penchant de notre constitution. Mentir, au contraire, c'est faire violence à sa nature, et, même chez les hommes les plus dépravés, c'est un acte qui a besoin d'un motif. On dit vrai, comme on mange du pain, par simple appétit, et sans aucun dessein particulier. On ment comme on prend médecine, pour un but particulier, et qu'on ne peut atteindre qu'à cette condition.

Ces préliminaires établis démontrent maintenant par des faits l'existence de la sécrétivité dans la tête humaine.

Les idiots incomplets ont quelquefois cette faculté très prononcée. Il est d'autant plus facile d'en constater chez eux la présence et les mouvements qu'elle se trouve en quelque sorte isolée dans leur tête, qu'elle y est privée de l'association du conseil et de l'appui des autres pouvoirs de l'entendement, et en particulier de l'intelligence qui, singulièrement

bornée, ne peut en régler et en modifier en rien les manifestations grossières et purement instinctives.

Chez l'homme aliéné, chez la tête qui ne tient plus son gouvernail, la ruse, surtout lorsqu'elle est nativement prédominante, se manifeste assez fréquemment aussi par une activité prodigieuse. Le trouble plus ou moins étendu de l'encéphale la prive de ses contre-poids naturels, la livre abandonnée à ses incitations exclusives et démesurées, et la met aisément à découvert.

Quelquefois néanmoins, lorsque l'aliénation porte particulièrement sur la lésion des facultés affectives, on voit certains malades dissimuler si profondément leur état mental, qu'ils échappent à l'examen juridique des tribunaux, et qu'ils conservent dans le monde une liberté d'action contre laquelle proteste vainement l'homme profondément versé dans l'étude de ces terribles maladies.

Dans le commerce ordinaire de la vie, cette faculté se révèle à l'observateur le moins attentif, lorsque nous plaidons le faux pour savoir le vrai, lorsque nous exagérons le bien pour apprendre le mal, ou lorsque nous donnons des vertus supposées aux personnes que nous soupçonnons avoir des vices ou des défauts sur lesquels il nous importe d'être complétement renseignés.

Suivant les intérêts du moment, ou les exigences de la société, on évite de faire connaître son âge, on

cache sa jeunesse ou sa vieillesse, on affecte la santé, on simule la maladie; dans une foule de circonstances, on répond d'une manière évasive, à double sens; on persuade, à qui veut nous entendre, que l'on va lentement à droite quand on court à gauche. Avons-nous été faire des visites à tel et tel personnage plus élevé que nous en pouvoir et en dignité, on dit en avoir obtenu le plus gracieux accueil, alors même que nous avons été consignés à leur porte, ou qu'ils nous ont fort mal reçus.

On aime et l'on cherche l'*incognito*. Est-on reconnu et regardé, on feint l'insouciance et la distraction.

Trop souvent encore dans la société, à la honte de notre espèce et par suite des vices de l'éducation, on entoure d'hommages et d'adulations des personnes que l'on déteste. La bassesse du caractère et la duplicité vont quelquefois plus loin. On prodigue des marques d'estime et d'amitié à des individus qui n'inspirent en réalité que le plus profond mépris. Quelquefois aussi on cache sa haine sous les apparences des sentiments les plus affectueux.

Aux états de Blois, Henri III, pour ne point éveiller la défiance de Guise le Balafré son cousin, le salue et l'embrasse devant la cour assemblée; puis il le mande à son cabinet et le fait assassiner dans le corridor qui précède ses appartements.

François II, grand-duc de Toscane, avait épousé Bianca Capello. Voulant fêter l'anniversaire de son

mariage, il engage Ferdinand de Médicis, son frère, à se rendre dans ce but à Florence. Celui-ci paraît répondre avec plaisir à l'invitation, et lorsque devant les seigneurs réunis il pressa François II sur son cœur, personne ne put lire en son âme, personne ne soupçonna ses intentions criminelles.

En signe de sa réconciliation et de ses bons sentiments, et conformément à la vieille coutume du pays, il demande à échanger sa coupe avec celle de ses hôtes. On accepte avec joie. Au milieu de la table se dressait une coupe d'honneur, donnée autrefois par Venise à un des plus illustres aïeux des Médicis. Ferdinand s'en saisit, et après l'avoir remplie jusqu'au bord, il la porte à sa bouche en feignant d'y tremper ses lèvres. Bianca Capello et François II, auxquels il la présente lui-même, la vident tous les deux sans défiance, et ne tardent point à payer de leur vie leur funeste confiance.

Néron ne dissimulait pas mieux et ne se défaisait pas autrement de Britannicus.

Voilà des infamies presque toutes droites et des duplicités presque toutes simples. Ne nous arrêtons pas à ces misères; publions des faits plus éclatants, et voyons jusqu'à quel degré épouvantable d'horreur peut tomber la tête humaine lorsqu'elle méconnaît sa nature supérieure, lorsqu'elle agit en dehors des libéralités de son Dieu, qu'elle n'est inspirée ni par la vénération, ni par la bienveillance, ni par la jus-

tice, ni par l'estime de soi-même, et que son intelligence profonde, assujettie par les mauvaises passions, vient s'ajouter au calcul de ses hypocrisies.

Voici l'histoire du curé de Loudun. Au point de vue que je veux mettre en relief, elle aura, pour un grand nombre de lecteurs, l'intérêt de la nouveauté.

Urbain Grandier était un homme distingué par ses grâces et par son esprit. Au milieu des mœurs abominables de son époque, on lui reprochait des mœurs faciles et même relâchées, dit l'historien Sismondi, auquel j'emprunte la plus grande partie de mon récit.

En général alors, et dans le bas-peuple surtout, on croyait encore à la magie, à la sorcellerie, aux possessions du démon, et souvent par ignorance et sans mauvaise intention, et quelquefois même s'imaginant bien faire, on condamnait au bûcher de malheureux imbéciles ou de pauvres aliénés qui reflétaient dans leur infirmité mentale ou leur délire les idées dominantes de leur siècle.

« Urbain Grandier avait de nombreux et puissants ennemis. Il paraît que le bruit de ses aventures et la croyance qu'il devait ses succès à un pacte fait avec le diable, était parvenu aux oreilles des Ursulines de Loudun. Bientôt elles se crurent exposées à son obsession. Leur imagination exaltée leur fit éprouver des attaques de nerfs, des syncopes qui, par une sorte de contagion, se multipliaient et s'ag-

gravaient à la vue les unes des autres. D'une commune voix toutes ces religieuses accusèrent Urbain Grandier d'avoir mis le diable à leur poursuite.

» L'évêque de Poitiers ne douta pas de la possession. Souerdis, archevêque de Bordeaux, montra un peu plus de défiance, et son intervention suspendit pour un temps ces scènes scandaleuses. Urbain Grandier déploya beaucoup de valeur et d'activité pour repousser une accusation que le clergé en général favorisait ou par jalousie ou par amour de tout ce qui est surnaturel. »

Jusque-là tout est marqué au coin du ridicule, de l'ignorance, de la superstition ou de quelques petites passions de l'espèce humaine. Maintenant nous avons à faire ressortir le côté atroce, odieux, abominable de cette histoire. Tout ce que le caractère le plus astucieux, tout ce que la férocité la plus noire et la plus monstrueuse, tout ce que l'intelligence la plus infernale ont pu inventer pour tromper la multitude et égarer l'opinion, s'y trouvent mis au grand jour. Reprenons la narration de l'historien, et réfléchissons sur la valeur et la portée de chacune des expressions dont il va se servir.

« Vers la fin de l'année 1633, un conseiller d'État, intendant de justice, nommé Laubardemont, arriva dans le pays pour faire démolir le vieux château de Loudun. Il entendit parler de l'accusation, et avec cette avidité pour les crimes et les supplices qu'on

rencontrait alors fréquemment chez les magistrats, il écrivit en cour pour qu'on lui permît de commencer le procès. Il obtint, en effet, une commission très ample, et, au mois de décembre 1633, il fit mettre en prison Urbain Grandier : le procès se fit selon les formes voulues par les lois, mais ces formes ne donnaient aucune protection ni à l'accusé, ni à la justice, ni à la raison publique. »

Les religieuses persistèrent à accuser Urbain Grandier avec acharnement. Les exorcistes et surtout les capucins et les récollets *s'attachèrent à produire le genre de preuves qui devait faire le plus d'effet sur le peuple*. Ils annonçaient qu'aux places marquées par le diable, Grandier, qui s'était donné à lui, devait être insensible, et le chirurgien *promenant la sonde sur son corps d'une main adroite*, tantôt lui arrachait des cris de douleur en l'enfonçant dans les chairs, tantôt le touchait à peine là où l'on annonçait que le patient ne pouvait éprouver de douleurs.

On désirait, admirez encore ici la naïveté de l'historien, pour rendre compte d'un des plus grands crimes des temps modernes ; « *on désirait que le peuple lui vît repousser le crucifix, et l'on avait pris la précaution de le faire rougir au feu avant de l'approcher de ses lèvres.* »

Que pensez-vous de ce chirurgien, de cet homme de la science? honorables confrères. Que pensez-

vous aussi de ces capucins et de ces récollets? qui s'est ainsi placé au-dessus des barbares et montré si profondément fourbe et sacrilége et impie? Sont-ce des hommes réduits comme les sauvages aux instincts de la brute? sont-ce des misérables enveloppés dans les ténèbres du fanatisme et de la superstition, et se faisant de la meilleure foi du monde saintement homicides? sont-ce des scélérats échappés des galères du roi et capables de toutes les monstruosités possibles? Non, ce sont des têtes d'élite, des serviteurs de Dieu, qui s'entendent avec un homme versé dans l'étude de l'organisation, pour torturer et perdre un malheureux qui ne leur avait fait aucun mal. Ils n'étaient pas la dupe des mœurs de leur temps, ils cherchaient, au contraire, à en prolonger la durée. Si dans un récit aussi grave, je ne répugnais à me servir d'expressions figurées, je retournerais contre eux l'accusation, et je dirais qu'eux seuls avaient fait pacte avec le diable, car ils se conduisaient en démons; tant il est vrai, messieurs, que l'homme ne peut jamais impunément scinder les différents pouvoirs de sa constitution cérébrale et en briser l'ordre harmonique et hiérarchique, et qu'il tombe non seulement au-dessous de l'animal, mais qu'il devient la plus ignoble ou la plus féroce des créatures, lorsque ses penchants inférieurs, soutenus ou renforcés par son intelligence, s'exercent sans l'assistance et en dehors de la suprématie de

ses sentiments moraux. Aucun être dans la nature ne peut s'élever aussi haut que l'homme, aucun être non plus ne peut tomber aussi bas.

« Une commission de seize magistrats, présidée par Laubardemont, soumit le prévenu à une effroyable torture. Mais encore qu'on n'entendît de lui que des paroles de piété et de résignation, et qu'il ne cessât de protester de son innocence, on ne lui tint aucun compte de ses dénégations. Urbain Grandier, attaché à un poteau, fut brûlé vif sur la place du marché de Loudun. Le récollet Lactance, qui l'avait exorcisé, mit lui-même le feu au bucher (1). »

En 1327, les sujets du roi d'Angleterre, Édouard, se révoltent contre lui. Sa femme, Isabelle de France et son frère sont à la tête des rebelles. Un nommé Mortimer, que l'on signale comme amant de la reine, agit aussi contre lui, mais il agit dans l'ombre. Édouard est fait prisonnier, jeté dans un cachot et bientôt après mis à mort. Des assassins le tuèrent en lui enfonçant un fer rouge dans les entrailles. Pour, autant qu'il était en eux, ne laisser aucune trace de leur crime, pour en ensevelir à tout jamais l'horreur, ils avaient eu la précaution d'introduire un tube de corne dans l'anus, afin de ne point toucher les parties extérieures de son corps

(1) Sismondi, *Histoire des Français*, vol. XXIII, p. 239.

et de pouvoir secrètement promener le feu dans les profondeurs de son ventre.

Henri VII, empereur d'Allemagne, est mort le 24 août 1313, à Buonconvento, près de Sienne. On voulait s'en défaire sans éveiller les soupçons de la cour et du peuple, et sans qu'il parût avoir succombé à une mort violente. Comment arriver à ce but? Peu d'hommes, on le sait, sont grands et profonds et complets dans le crime comme dans la vertu. Le vulgaire, dans ses capacités médiocres, ne se fait idée ni des uns ni des autres. Les termes de comparaison lui manquent pour juger les grands hommes ou les grands scélérats, et il refuse ordinairement sa croyance aux choses qui dépassent la portée de sa vue. Pour que le fait que nous allons rapporter, tout avéré qu'il pût devenir, fût rejeté par l'opinion publique et restât à tout jamais comme apocryphe ou comme inventé par le *malin esprit*, on s'arrêta à un moyen d'exécution tout à la fois au-dessus et au-dessous des conceptions habituelles de l'humanité. Henri VII fut empoisonné le 15 août, en communiant, des mains du dominicain Bernard de Montepulciano.

Les médecins le supplièrent en vain de prendre un vomitif pour prévenir les effets du poison. Il refusa de sauver sa vie aux dépens d'un scandale (1).

(1) *Gesta Balduini*, lib. II, ch. 17. — *Albertus Argentinensis*,

Ce serait témoigner d'une grande ignorance de l'histoire ou passer sous silence un des faits qui démontrent le mieux l'existence et l'abus de la secrétivité que ne pas rappeler les mystères dont s'enveloppait autrefois un tribunal, dont le nom seul aujourd'hui fait encore frémir l'humanité : j'ai désigné l'inquisition.

Aucun homme, aucune corporation d'hommes n'a porté plus loin l'esprit à être clandestin en pensées, en projets, en actions. Chez le saint office, tout se faisait en secret. Le malheureux qui tombait dans ses mains y tombait bien souvent par surprise. Après un temps plus ou moins long de captivité où il avait vécu dans un isolement complet et où l'avait affaibli un régime sévère, on le faisait comparoir pour donner quelques explications sur les faits qui lui étaient imputés; car on tenait à conserver le simulacre de quelques formes judiciaires protectrices : vainement il demandait à voir ses accusateurs, vainement il demandait à voir ses juges et vainement il protestait de son innocence. Sa parole pathétique, accentuée, tantôt révélant l'indignation de son âme, tantôt exprimant la terreur et invoquant la pitié, frappait l'air d'un vain bruit et laissait impassible son terrible auditoire. Dans tous les cas, sans preuve aucune de culpabilité, on le soumettait à la ques-

p. 18. — *Continuator Heronis*, ad an. 1313, p. 549. — *Henricus Rebdorff*, ad ac. 1313, p. 605.

tion, et pour que ses cris ne fussent pas entendus, on lui en faisait subir les tourments dans la profondeur et le silence des cachots. Ses bourreaux, comme les autres figurants de cet horrible drame, lui restaient également inconnus. Le véritable interrogatoire commençait alors ; car c'était un parti pris, on ne donnait de valeur qu'aux réponses arrachées par la torture, si toutefois ce n'était pas le calcul de la ruse la plus cruelle et la plus abominable.

Si j'arrête votre attention sur ces pénibles détails, lecteurs, c'est qu'en vérité je n'ai jamais trouvé rien d'aussi complet dans les annales de l'humanité que ce muet tableau d'horreurs. Rien n'y manque : la secrétivité s'y montre magnifique. Oui, tout le monde agissait dans l'ombre. On prétendait servir la religion et poursuivre l'œuvre du Christ, et cependant aucune face d'homme n'osait se découvrir devant un malheureux sans défense. L'accusateur était voilé, le juge était voilé, le confesseur tenant un crucifix en main était voilé, les bourreaux étaient voilés, et le médecin lui-même, chargé de suspendre les tortures au moment où il s'apercevait que le patient allait échapper par la mort à la rage de l'inquisition, masquait aussi avec soin son visage.

Que signifiait cette précaution de cacher son visage? Était-ce une manifestation instinctive et profonde de la secrétivité? était-ce une lâcheté, un moyen d'échapper à la vengeance des individus qui

sortaient des mains de l'inquisition, ou bien était-ce un respect pour soi-même et pour ses semblables, un dernier vestige de la grandeur humaine? Dans son immoralité la plus profonde, dans sa dégradation la plus abominable, dans sa férocité la plus inouïe, dans son fanatisme le plus odieux ou dans son ambition la plus démesurée, l'homme tiendrait-il toujours quelque chose de sa création supérieure, l'inquisition tout entière n'aurait-elle pu s'empêcher de chercher à dérober à elle-même et au monde les raffinements de cruauté dont elle épouvantait la nature?

Ces histoires affligeantes sont d'un haut enseignement, messieurs, et voilà pourquoi j'ai voulu vous les raconter; je ne les ai point rappelées pour fournir matière aux argumentations des contempteurs de l'humanité; je n'aime point, on le sait, à servir les passions de bas étage. Ces histoires affligeantes ne prouvent que contre les fauteurs particuliers de ces désordres. Elles ne prouvent rien contre l'excellence de la médecine, de la magistrature et de la religion. Elles prouvent seulement qu'il a existé des médecins, des magistrats, des récollets et des dominicains qui ne comprenaient pas ou qui comprenaient mal l'exercice de leur profession ou de leur sacerdoce, ou qui pouvaient être des méchants: toutes ces horreurs retombent sur le malheur des temps, sur l'état arriéré de la civilisation et surtout

sur l'absence presque totale d'éducation morale, éducation morale à laquelle d'ailleurs, si je fais quelques rares exceptions, personne n'entend encore rien aujourd'hui; j'aurai l'honneur de vous le démontrer. Je pourrais presque dire que ces abominations ne prouvent pas plus contre une classe d'hommes que contre une autre classe. A peu de différence près, tous les hommes se ressemblent lorsqu'ils n'ont pas reçu les bénéfices de cette éducation morale sur laquelle vous me voyez si fortement insister, et qu'ils n'ont point été, par conséquent, armés contre eux-mêmes, c'est-à-dire contre les suggestions déréglées de leur égoïsme et de leur orgueil. Ces histoires, on ne peut plus déplorables, prouvent tout simplement que dans tous les degrés de notre ordre social, *indistinctement*, les hommes les plus remarquables par l'énergie de leurs instincts, l'étendue de leur intelligence et les ressources déliées de leur savoir-faire, sont les êtres les plus dangereux et les plus épouvantables de leur espèce, lorsque ces différentes puissances d'action s'exercent en dehors de l'association, du contrôle et de l'autorité prépondérante des sentiments moraux; employez le mot qu'il vous plaira, mais si vous découronnez le chef-d'œuvre de la création, si vous lui ôtez sa bienveillance, son amour, sa charité, s'il n'a point de vénération, s'il pèche par défaut d'équité, s'il n'a d'estime ni pour lui ni pour ses semblables, vous n'aurez plus

qu'un monstre sous les yeux, et ni vos prévisions, ni les richesses de votre langue ne pourront jamais s'élever au niveau des turpitudes, des crimes, des abominations, des fourberies et des férocités dont il peut à tout moment marquer son existence.

A l'appui des opinions que je soutiens touchant les abus de la secrétivité, on ne lira pas sans intérêt un court extrait que je viens de faire du testament de Pierre Ier, empereur de Russie. Les événements dont nous sommes aujourd'hui les témoins donnent une importance nouvelle à ce document.

Cet homme hors ligne joignait la ruse à une haute intelligence. Dans son égoïsme familial et national, et le silence inouï de ses sentiments moraux, il ne croyait manquer ni à lui-même, ni à l'humanité, en indiquant dans les termes suivants aux successeurs de sa dynastie, les moyens cachés, obscurs, astucieux, violents et perfides, à l'aide desquels il désirait établir la domination de sa maison sur l'Europe.

Malgré tout son génie, le czar Pierre payait tribut à son peuple arriéré. Son testament paraît dater des temps les plus instinctifs de la vie des peuples. C'est presque une œuvre de sauvagerie; il y perd de vue la marche ascensionnelle de l'espèce humaine et les principes élevés du christianisme. En effet, quoiqu'il ait osé faire ses recommandations *au nom de la très sainte et indivisible Trinité, et que le grand Dieu de qui il tient son existence et sa cou-*

ronne (expressions textuelles) *l'ait constamment éclairé de ses lumières et de son divin appui,* on n'aperçoit pas signe et ombre de la moindre moralité dans les enseignements qu'il laisse aux héritiers de son empire.

Nous allons d'autant plus froidement écouter ce grand déprédateur, que nous n'avons point à redouter en Europe, aujourd'hui, l'exécution d'un pareil plan, et qu'il y aurait tout simplement un lourd anachronisme à tenter l'entreprise.

« Entretenir la nation russienne dans un état de » guerre continuel, pour tenir le soldat aguerri et » toujours en haleine. Ne les laisser reposer que » pour améliorer les finances de l'État; refaire les » armées et choisir les moments opportuns pour l'at- » taque; faire ainsi servir la paix à la guerre et la » guerre à la paix, dans l'intérêt de l'agrandissement » et de la prospérité croissante de la Russie.

» Prendre part en toute occasion aux affaires et » démêlés quelconques de l'Europe, et surtout à » ceux d'Allemagne, qui, plus rapprochés, intéres- » sent plus directement.

» Diviser la Pologne en y entretenant le trouble et » les jalousies continuelles; gagner les puissances à » prix d'or; influencer les diètes, les corrompre afin » d'avoir action sur les élections des rois. Y faire » nommer ses partisans, ses protégés; y faire entrer » les troupes russiennes et y séjourner jusqu'à l'oc-

» casion d'y séjourner à jamais. Si les puissances » voisines opposent des difficultés, les apaiser mo- » mentanément en morcelant le pays jusqu'à ce qu'on » puisse reprendre ce qui aura été donné.

» Prendre le plus qu'on pourra à la Suède, et sa- » voir se faire attaquer par elle pour avoir prétexte » de la subjuguer. Pour cela l'isoler du Danemark » et le Danemark de la Suède, et entretenir avec » soin leurs rivalités.

» Approcher le plus possible de Constantinople et » des Indes. Celui qui y régnera sera le vrai souve- » rain du monde. En conséquence, susciter des » guerres continuelles, tantôt aux Turcs tantôt à la » Perse ; établir des chantiers sur la mer Noire, » s'emparer peu à peu de cette mer ainsi que de la » Baltique, ce qui est un double point nécessaire à » la réussite du projet. Hâter la décadence de la » Perse, pénétrer jusqu'au golfe Persique ; rétablir, » si c'est possible, par la Syrie l'ancien commerce du » Levant, et avancer jusqu'aux Indes qui sont l'en- » trepôt du monde.

» Une fois là on pourra se passer de l'or de l'An- » gleterre.

» Rechercher et entretenir avec soin l'alliance de » l'Autriche ; appuyer en apparence ses idées de » royauté future sur l'Allemagne, et exciter contre » elle par-dessous main la jalousie des princes ; » tâcher de faire réclamer des secours de la Russie

» par les uns ou par les autres, et exercer sur le » pays une espèce de protection qui prépare la domi- » nation future.

» Intéresser la maison d'Autriche à chasser le » Turc de l'Europe et neutraliser ses jalousies lors » de la conquête de Constantinople, soit en lui sus- » citant une guerre avec les anciens États de l'Eu- » rope, soit en lui donnant une portion de la conquête » qu'on lui reprendra plus tard.

» S'attacher à réunir autour de soi tous les Grecs » réunis ou schismatiques qui sont répandus, soit » dans la Hongrie, soit dans le midi de la Pologne ; » se faire leur centre, leur appui, et établir d'avance » une prédominance universelle par une sorte de » royauté ou de suprématie sacerdotale : ce seront » autant d'amis qu'on aura chez chacun de ses » ennemis.

» La Suède démembrée, la Perse vaincue, la » Pologne subjuguée, la Turquie conquise, nos ar- » mées réunies, la mer Noire et la mer Baltique gar- » dées par nos vaisseaux, il faut alors proposer sépa- » rément et très secrètement, d'abord à la cour de » Versailles, puis à celle de Vienne, de partager » avec elles l'empire de l'univers.

» Si l'une des deux accepte, ce qui est imman- » quable en flattant leur ambition et leur amour- » propre, se servir d'elle pour écraser l'autre, puis » écraser à son tour celle qui demeurera en enga-

» geant avec elle une lutte qui ne saurait être dou-
» teuse, la Russie possédant déjà en propre tout
» l'Orient et une grande partie de l'Europe.

» Si, ce qui n'est pas probable, chacune d'elles
» refusait l'offre de la Russie, il faudrait savoir leur
» susciter des querelles et les faire s'épuiser l'une
» par l'autre. Alors, profitant d'un moment décisif,
» la Russie ferait fondre ses troupes rassemblées
» d'avance sur l'Allemagne, en même temps que
» deux flottes considérables partiraient, l'une de la
» mer d'Azof, l'autre du port d'Archangel, char-
» gées de hordes asiatiques sous le convoi des flottes
» armées de la mer Noire et de la mer Baltique.
» S'avançant par la Méditerranée et par l'Océan, elles
» inonderaient la France d'un côté, tandis que l'Alle-
» magne le serait de l'autre ; et, ces deux contrées
» vaincues, le reste de l'Europe passerait facilement
» et sans coup férir sous le joug.

» Ainsi peut et doit être subjuguée l'Europe. »

Il est très difficile aux personnes étrangères à l'étude des forces constitutives de l'entendement humain, d'analyser et de juger les faits et gestes de notre espèce.

L'homme rusé, surtout lorsqu'il est servi par une grande intelligence, échappe à leur appréciation. La raison en est simple : ces personnes s'en rapportent aux apparences ; elles croient que tout homme qui veut paraître honnête est honnête, et elles ne savent

pas que l'homme le plus fin est toujours celui qui paraît le moins l'être.

Quel que soit le bon ou le mauvais emploi qu'il en fasse, l'homme a donc en lui une faculté toute spéciale qui le porte à tourner les difficultés de son existence et à se dérober, à s'annihiler momentanément, au moins devant des pouvoirs supérieurs aux siens, devant des surprises, des embûches, les violences dont par sa réaction soudaine et personnelle il ne pourrait sortir victorieux ; et, en effet, en présence des dangers de toute sorte auxquels il est incessamment exposé dans le milieu qu'il habite, son intelligence, son courage, ses mouvements irascibles et destructeurs n'auraient pas suffi pour protéger sa vie. Il lui fallait un instinct plus sûr et plus prompt que l'intelligence ; plus secret dans son action que ses autres penchants ; plus subtil que ses autres sentiments, et qui, avant toute réflexion et avant toute attaque, le portât, qu'on veuille bien me permettre ces expressions, à pressentir les événements, à éviter les piéges et à flairer les guépiers. C'est ce que la nature a fait en lui donnant la faculté que nous désignons aujourd'hui dans la science sous le nom de secrétivité.

Quand elle entre en action, elle porte l'homme à s'effacer, à se mettre de côté pour observer et se conduire ensuite suivant les circonstances. La secrétivité est personnelle dans sa nature ; elle inspire les

moyens obliques de vaincre les obstacles ; elle s'oppose à la manifestation naïve de ce que l'on pense, et tend surtout à dissimuler le but que l'on se propose d'atteindre ; elle fait éviter la lutte ouverte et chercher des détours. Spurzheim disait qu'elle rendait l'homme clandestin en projets, en pensées et en actions.

On ne peut nier qu'en raison de sa spontanéité et bien souvent de la violence de nos penchants et de la vivacité de nos sentiments, il ne fût très important, pour l'ensemble et l'harmonie de nos rapports, que nous pussions avoir assez d'influence sur nous-mêmes pour imprimer une retenue salutaire à nos manifestations.

Dans notre esprit naissent involontairement, en effet, beaucoup de pensées, de désirs et d'émotions dont l'expression extérieure exciterait le fou-rire ou soulèverait l'indignation de nos semblables. Sans l'assistance secrète et réservée de cette faculté les relations sociales seraient impossibles. L'homme ne saurait vivre avec l'homme.

On se repent bien souvent de ce que l'on a trop tôt dit et fait. Les dictons populaires de toutes les nations ont consacré la justesse de cette observation. La secrétivité a été regardée comme l'âme des affaires ; en même temps qu'elle sert de frein à l'impulsion de nos autres pouvoirs, elle nous protége aussi contre une indiscrète curiosité.

Comme tous les autres attributs inférieurs de notre espèce, cette faculté doit donc être respectée dans son but et ses applications bien ordonnées. Notre devoir seulement est de la maintenir dans le juste degré d'énergie nécessaire à notre propre défense, et de ne l'employer que sous le contrôle de l'intelligence et l'inspiration des sentiments les plus élevés de l'âme humaine.

A ce sujet, je crois devoir revenir sur une observation que j'ai déjà faite et qui est aussi intéressante pour la science qu'elle est consolante pour l'honneur et la dignité de notre espèce; elle porte d'ailleurs sur presque toutes nos virtualités de conservation. Cette observation, la voici : c'est que les abus inimaginables et nombreux de ces pouvoirs inférieurs appartiennent à l'enfance de l'humanité, et que l'homme, proprement dit, n'en est pas responsable.

On le conçoit, on l'admet sans conteste, l'homme fait seul est comptable de ses actions. Dans le règne végétal comme dans le règne animal, il faut du temps et de plus des milieux favorables pour l'accroissement total et complet de chaque individu ; et ce n'est point dès les premiers instants de leur vie, ni sous des influences délétères, que vous voyez apparaître en chacun d'eux les caractères propres de leur espèce. Eh bien, l'homme n'échappe point à cette loi, il ressemble en cela aux végétaux et aux animaux, et même son évolution se fait avec plus de lenteur

encore que celle de tous ces êtres. Si le milieu dans lequel il se développe est défavorable, il reste au-dessous de lui-même ; il ne donne jour ni à son âme ni à son esprit, et au physique comme au moral, il ne présente à l'observateur qu'un être faible misérable, difforme, avorté, sans intelligence et sans moralité. Je l'ai dit et le redirai toujours, l'homme, en général, est le disciple de tout ce qui l'entoure. Voilà l'espèce de fatalité qui pèse sur lui et à laquelle rien ne peut le soustraire.

N'accusons donc pas la nature quand tout s'explique par notre ignorance, notre incurie, le vice de nos institutions ou notre mauvais vouloir vis-à-vis de nos semblables. L'homme est fait pour le bien, pour l'honnête et le vrai ; il est fait pour le progrès en toutes choses, et, ce qui le prouve, c'est que depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, en dépit de mille et mille obstacles, il n'a cessé en valeurs de tout ordre de surpasser ses aïeux et de prendre des positions supérieures. S'il n'avait pas en lui des aptitudes positives, des dispositions naturelles, des sentiments qui le mettent en dehors et au-dessus de toutes les autres espèces vivantes, et qui ne sont et qui n'existent que pour lui assurer une noble et grande existence; s'il n'était pas perfectible, s'il était créé pour une éternelle animalité, notre organisation sociale n'aurait pas de signification; notre sollicitude pour nos enfants serait ridicule; les soins que nous pre-

nons de leur éducation seraient pris en pure perte ; les préceptes des philosophes et des sages n'auraient point donné de résultats; la punition des crimes et les récompenses de la vertu témoigneraient de notre insanité; le sang du Christ aurait coulé pour des brutes, et ses exemples sublimes n'auraient point servi d'exemple à l'univers.

Certes nous avons immensément à faire encore pour arriver au terme de notre évolution intellectuelle et surtout de notre évolution morale. Néanmoins, si nous comparons les mœurs des temps anciens aux mœurs des temps modernes, la comparaison est toute à l'avantage de notre époque. Vouloir mettre sur la responsabilité de l'*homme*, *homme*, les actes instinctifs et sauvages de l'homme animal, et placer ces deux êtres si dissemblables sur le même plan, c'est vouloir tout confondre à plaisir, dans l'esprit humain et ne rien comprendre au mouvement de la civilisation ; c'est nier les énormes transformations subies par l'humanité et la livrer pour toujours au mépris ; c'est la condamner à tout jamais à l'ignorance, au malheur et au crime ; c'est douter des vues de la Providence sur elle et déclarer qu'en lui donnant un si vaste cerveau, elle s'est tout simplement mise en faux frais pour elle ; c'est enfin donner raison à tous ceux qui ont voulu la maintenir dans l'abrutissement et l'esclavage et qui, la jugeant incapable de pouvoir se déterminer par des motifs élevés,

n'ont cessé pour la gouverner de s'opposer à son instruction, de la traiter en bête et de suspendre incessamment sur elle le cimeterre et le bâton.

Si cette doctrine sacrilége et impie prévalait sur la nôtre, si elle était légitime et fondée, elle renverserait toutes les notions que nous avons du bien et du mal et toutes celles du bon sens. Les bienfaiteurs du monde n'auraient été que des idiots, et les oppresseurs des peuples, par une connaissance mieux approfondie du cœur humain, auraient eu seuls de l'amour et du génie. Ils auraient eu raison d'abaisser nos prétentions, de nous marcher sur la tête et de nous empêcher d'aspirer à un rôle de noblesse, de grandeur et de vertu qui n'atteste que notre orgueil et qui ne convient point à nos misères.

Voici à l'occasion des reproches que l'on faisait aux esclaves de l'antiquité sur leurs dispositions au mensonge, à la ruse, à la duplicité, ce que vient d'écrire dernièrement un des membres les plus distingués de l'Institut. J'aime à reprendre mon bien partout où je le trouve, et à utiliser au service de la science des observations de détail auxquelles on ne peut reprocher d'avoir été faites dans des idées préconçues. Ma citation va faire voir quelle forte assise je donne à mes travaux.

« Mais à quoi faut-il attribuer ces vices de l'esclave, si ce n'est à l'esclavage même ? La dissimulation et la ruse ne sont-elles pas les seules armes des

faibles et des opprimés contre la force brutale et le despotisme sans frein? Oui, le mensonge était le vice des esclaves, comme on le disait avec raison pour en inspirer l'aversion aux hommes libres. Mais qui forçait l'esclave à mentir, si ce n'est le maître? à quoi la franchise eût-elle conduit l'esclave, si ce n'est à se faire rouer de coups et peut-être pis encore? Il ne faut pas oublier que Pollion, le plus élégant des Romains, fit jeter à ses murènes un esclave pour lui avoir cassé un vase de cristal par maladresse; que le clément Auguste fit mettre en croix un intendant coupable d'avoir tué une caille de combat pour la manger. La franchise! elle n'eût pas même éclairé le maître sur ses erreurs ou sur ses défauts, tant ils se croyaient supérieurs non seulement par position, mais encore par nature; car tous, dans l'infatuation de leur orgueil, étaient persuadés de la meilleure foi du monde que les esclaves étaient d'une espèce inférieure, et cette incroyable prétention était admise par les plus graves philosophes, entre autres par Aristote.

» On observe partout les mêmes différences entre le vainqueur et le vaincu. Dans le Levant, les populations grecques, arméniennes, syriennes, etc., qui n'ont pas toujours été protégées comme aujourd'hui, ne passaient-elles pas pour avoir moins de loyauté que les Turcs? De quelle réputation jouissent les Juifs en Pologne, en Russie, partout où l'oppres-

sion la plus brutale pèse encore sur eux? Ne semblent-ils pas justifier par leur conduite les préjugés qui les poursuivent? Cependant qu'on observe les Juifs chez nous, et qu'on se rappelle ce qu'ils étaient au moyen âge et même avant notre glorieuse révolution ; alors on comprendra ce que peut une longue oppression sur le caractère et la dignité des opprimés, ce que peut la liberté pour les relever de leur abjection. » (F. Lallemand.)

Un des hommes qui font le plus d'honneur à la France, Montaigne, qui n'était pas médecin, et voyez où la science de la nature de l'homme a été trouver son interprète, avait apprécié l'importance et le rôle de la faculté dont il est ici spécialement question; mes lecteurs ne me sauront pas mauvais gré de leur faire connaître dans quelle mesure il en prescrivait l'emploi; ils verront comment, sous la direction d'une belle intelligence et d'un beau caractère, une faculté de bas étage peut revêtir de distinction et de moralité.

« Celui qui va en la presse, dit-il, il faut qu'il gauchisse, qu'il serre ses coudes, qu'il recule ou qu'il avance, qu'il quitte le droit chemin selon ce qu'il rencontre, qu'il vive non tant selon soi que selon autrui, non selon ce qu'il se propose mais selon le temps, selon les hommes, selon les affaires; car le sage ne marche pas toujours d'un même pas, encore qu'il suive le même chemin, il ne change

point, il s'accommode comme le bon marinier fait des voiles selon le temps et le vent. Il convient souvent tourner, et obliquement arriver où on ne peut en droit fil, c'est habileté. »

Je ne sais, messieurs, si la femme avait besoin pour suppléer à sa faiblesse, pour remplacer les forces qui lui manquent, pour se conserver heureuse et libre, de trouver une espèce de compensation dans l'énergie de cette faculté. Je ne sais si la nature a voulu la faire échapper par là aux abus de la puissance d'une foule d'hommes qui n'ont jamais su l'aimer ni la respecter; mais ce que je puis affirmer en toute vérité, et sans avoir l'intention de me livrer à la satire, c'est que l'instinct à être clandestin en toutes choses et en toutes circonstances forme un des traits dominants de son caractère. Observez-les, messieurs, dans l'intérieur du foyer domestique, et vous les verrez incessamment disposées, surtout aux yeux du public, à satisfaire les fantaisies frivoles, les ordres de détail du chef de la communauté, à user son autorité sur une foule de minuties pour ressaisir la liberté dans les occasions qui les intéressent, et acquérir par ce mélange habile de la complaisance et de la ruse une indépendance très effective; il semble en outre qu'il y ait entre elles toutes un complot tacite de domination, elles en connaissent les articles sans se les être communiqués; je n'irai pas jusqu'à dire avec Diderot, que

plus civilisées que nous en dehors, elles sont restées de vrais sauvages en dedans, qu'elles sont toutes machiavéliques du plus au moins, et qu'elles deviennent presque toujours, par cela même, implacables ennemies de celui qui les a devinées, mais j'adopterais assez volontiers pour elles le symbole de l'Apocalypse sur le front de laquelle il est écrit *mystère*.

Il est certain qu'elles s'en imposent mieux que nous sur ce qui leur plaît, qu'elles simulent mieux que nous les mouvements des passions, qu'elles ne s'oublient jamais, même en en éprouvant l'ivresse, et que le moment où elles sont toutes à leur projet est quelquefois celui même de leur abandon le plus complet.

Voici d'autres faits qui serviront peut-être encore à faire admettre la secrétivité au nombre des forces vives de notre organisation. Veuillez bien, messieurs, continuer à m'honorer de votre attention.

Quelque indigne qu'il soit d'un homme d'employer la ruse et la dissimulation pour le succès de ses entreprises, il est assez difficile quelquefois de se prononcer avec équité sur le caractère et la moralité de certains individus qui se sont acquis de la célébrité dans cet ordre de manifestations.

Comme vous le pressentez probablement, je vais m'occuper de suivre le jeu de la secrétivité chez les hommes, qui, dans la constitution telle quelle des

sociétés, exercent la plus grande influence sur le sort des États. Je vais la mettre à découvert chez nos plénipotentiaires, nos ministres, nos diplomates, nos généraux et nos ambassadeurs. Il n'est guère possible, vous le voyez, de l'étudier sur un plus brillant théâtre, et de trouver par conséquent une occasion plus favorable pour en apprécier le bon ou le mauvais emploi. Il y a peu d'hommes aussi mal jugés que le sont ordinairement tous ceux dont je vais vous entretenir un instant.

La force d'âme qu'il faut avoir pour jouer un pareil rôle, cette tranquillité imperturbable qu'il faut montrer au milieu des mécomptes et des obstacles, et quelquefois même au milieu des outrages et des douleurs, ont pu être et ont été effectivement admirés par des hommes dont le jugement n'est pas à dédaigner. Ainsi, le profond Davila célébra souvent la dissimulation de Catherine de Médicis; le sévère Clarendon celle de Digby, comte de Bristol; le judicieux Loke celle de Ashley, comte de Schaftesbury; Cicéron lui-même considérait le caractère dissimulé non seulement comme un caractère supérieur, mais comme s'accordant avec une certaine flexibilité de manières qui lui paraît agréable et respectable, et dont il trouve l'exemple dans l'Ulysse d'Homère, dans Thémistocles, dans Lysandre et dans Marcus Crassus.

En France, messieurs, un homme qui appartient à

l'histoire de nos soixante dernières années, Charles-Maurice de Talleyrand-Périgord, prince de Bénévent, s'est largement dessiné comme type de l'esprit politique : personne mieux que lui ne connaissait la science des affaires, et n'a mieux manœuvré dans le silence et dans l'ombre ; personne n'a montré plus de secrétivité, n'a moins fait soupçonner ce qui se passait dans son âme, n'est arrivé plus tranquillement à ses fins, n'a déjoué avec plus de grâces et d'esprit, comme aussi avec moins d'emportement les complots de ses adversaires : au milieu des plus importants débats et des passions les plus vives, personne n'a mieux que lui réprimé l'expression extérieure de ses émotions, n'a mieux dissimulé sa colère et sa joie. Toujours maître de lui-même, devinant ses interlocuteurs tout en restant impénétrable pour eux ; personne n'a certainement porté plus loin le tact, l'esprit et le savoir-faire ; n'a mieux mis à la longue la fortune de son côté, et personne à la longue aussi, par suite de ses prodigieux succès, n'a soulevé chez les autres plus de mouvements divers et n'a été exposé à plus de jugements contradictoires.

Permettez-moi de vous le dire, messieurs, quand bien même je devrais blesser en cela l'opinion de plusieurs de mes confrères et trahir en même temps chez moi-même un sentiment d'orgueil, il n'est point donné à tout le monde de juger de pareils hommes.

Des têtes de cet ordre sont exceptionnelles, et des têtes médiocres, comme le sont les têtes des trois quarts et demi du genre humain, des têtes médiocres qui, d'ailleurs, s'engourdissent et végètent dans les positions inférieures ou moyennes de la société, n'ont rien en elles de ce qu'il faut avoir pour oser se permettre un jugement sur des hommes de cette trempe. Ces hommes, indépendamment de leur forte secrétivité, l'emportent encore sur les autres par une intelligence nette et précise qui les fait arriver à connaître du premier coup d'œil ce qui est. Chez eux, tout est le résultat de l'observation; tout est positif, tout est réel et tout se réduit à la plus simple expression. Les paroles ne sont rien, les faits sont tout. Point d'utopie dans leur esprit, point de poésie nébuleuse, point de merveilleux surabondant. En un instant ils ont tout analysé, tout vu, tout comparé; leur thème est fait, et la tendance instinctive qu'ils ont d'ailleurs à s'effacer, à se mettre de côté pour bien voir, à suspendre les manifestations de leurs pensées et de leurs sentiments, se trouve incessamment renforcée et encouragée dans son activité, par le succès, par l'habitude, et leur grande expérience des hommes et des choses de ce monde.

D'après l'autorité des hommes que nous avons cités et qui ont ouvertement montré leur considération pour les grands diplomates de l'antiquité, on comprendra sans peine la réserve que des esprits

sévères doivent apporter à asseoir une opinion sur les hommes qui leur succèdent et les remplacent aujourd'hui dans le maniement des affaires. Nos mœurs publiques et particulières ne sont point encore tellement avancées, tellement respectables que nous puissions nous poser en *grands juges* de leurs actions et déverser sur eux, sans examen et de prime abord, la critique, le blâme et l'injure. Devant eux, abandonnons les termes ordinaires de comparaison, tenons compte du milieu dans lequel ils se trouvent et des intérêts majeurs qu'ils tiennent dans la main, ne les abaissons pas au niveau de notre intelligence commune, remarquons plutôt avec quelle supériorité de vue ils se mettent en rapport exact, harmonique et complet avec la civilisation de leur époque et les réalités du monde, et cessons, une fois pour toutes, de les examiner avec la simplicité d'âme et d'esprit d'un bourgeois du Marais, ou d'un docteur en médecine, en Sorbonne, ou en droit.

Il n'y a point à s'élever contre l'évidence des faits. Malheureusement, presque jusqu'à l'époque actuelle, le respect pour les droits des nations, comme l'a fort bien fait observer Adam Smith, n'a été qu'un mot et une vaine prétention. Certes, la chose est humiliante à dire, mais on n'a presque jamais vu les représentants des États consulter et observer dans les guerres et les négociations les principes de la justice. La vérité et la loyauté y sont généralement méprisées;

les traités sont violés, et, si leur violation peut avoir la moindre utilité, le pays qui en retire avantage place fort haut dans son estime et son affection le personnage politique qui n'a point été arrêté dans ses déterminations par les maximes d'une morale qu'on regarde comme déplacée.

Dans ces différentes circonstances, les ambassadeurs qui ont trompé les ministres des nations ennemies; les généraux qui, par leurs stratagèmes, ont déjoué tous les calculs et tous les piéges de leurs adversaires, ont toujours été admirés et applaudis de leurs compatriotes. Le général honnête homme, le diplomate scrupuleux qui mépriserait dans ces positions bien déterminées les avantages que la ruse peut leur donner, ou qui aimeraient encore mieux en laisser prendre sur eux que d'en acquérir par un tel moyen; les hommes enfin qu'on aimerait et qu'on estimerait le plus dans les transactions particulières seraient regardés comme des enfants ou comme des niais, si sur les champs de bataille ou dans les négociations politiques ils négligeaient une seule des puissances et des ressources de leur constitution. L'enjeu de part et d'autre est trop fort, de trop grands intérêts sont en présence pour que les populations pleines d'anxiété puissent excuser le plénipotentiaire ou le chef d'armée qui, dans de pareilles extrémités, n'a point voulu se servir d'un de nos plus précieux instincts de conservation. La délica-

tesse est bonne, elle est belle, elle est honorable, mais elle est généralement préjudiciable en temps de guerre et d'extermination; elle est ridicule auprès de gens qui n'en écoutent en rien et n'en suivent en rien les inspirations. Le dévouement, l'amour du prochain, l'abnégation, la loyauté, la franchise, sont incontestablement des vertus méritoires; mais si nous sommes menacés, soit comme individus, soit comme corps de nation, dans notre existence et nos droits légitimes; s'il s'agit d'être ou de n'être pas, nous devons montrer des vertus d'un autre ordre et convoquer toutes les forces de l'organisme au salut de notre conservation. Ainsi l'a voulu la nature.

Que pensez-vous de toutes ces observations sur la secrétivité, médecins mes confrères, physiologistes de la rate et du foie, de l'estomac et des poumons? Qu'en dites-vous aussi, anatomistes, orthopédistes, qui connaissez si bien notre charpente osseuse et l'action des muscles qui s'y implantent et la font mouvoir? La faculté dont je traite en ce chapitre existe-t-elle, et si elle existe, si nous sommes de par la nature contraints et forcés de l'admettre au nombre des forces de l'organisme cérébral, que vais-je en faire? que puis-je en dire? Ne vous occupez-vous pas de choses réelles? Comprenez-vous enfin que tout en me livrant à des études moins grossières que celles qui font l'objet de vos importants travaux, je n'en

suis pas moins dans une direction scientifique qui a son mérite et son utilité.

Quoi ! les uns et les autres, vous donnerez des préceptes pour accomplir et favoriser des digestions laborieuses ; vous indiquerez par quels procédés on peut faciliter et agrandir les mouvements respiratoires, ou bien encore vous direz par quels moyens on peut faire acquérir au corps le plus faible, le plus lourd ou le plus mal contourné, de la vigueur, de la grâce et de la souplesse ; vous saisirez enfin sur une foule de points les détails et l'ensemble de notre organisation matérielle, et vous en réglerez par cela même les fonctions les plus simples ; et lorsqu'un autre médecin, se plaçant comme vous en face de la nature, viendra mettre en relief les facultés que nous partageons avec les animaux ; lorsqu'il viendra, pour ne citer qu'un exemple, vous parler des instincts de conservation qui forment avec eux notre commun apanage, et que pour aider à notre perfectionnement intellectuel et moral, il exposera de quelle manière nous devons les faire fonctionner sous nos qualités d'hommes, vous ne voudrez ni examiner, ni accepter, ni appliquer ses principes. La chose est inimaginable, car enfin, quelque misérables qu'aient été les cours de logique et de philosophie que l'on vous a fait faire, vous avez au moins quelquefois entendu dire un mot de l'association de nos facultés et des influences respectives qu'elles exercent les unes sur

les autres. Eh bien, lorsque ce confrère, pénétré de la valeur de son enseignement, bravera votre incrédulité et viendra vous indiquer par quelles ressources qui sont en nous et en même temps par quelles modificateurs extérieurs il est possible, comme je vous l'ai déjà dit tant de fois, d'éclairer, d'épurer, d'ennoblir l'expression de ces mêmes puissances inférieures, vous dédaignerez sa parole et hausserez sur lui les épaules de pitié. Allez, allez, vous vous donnez une importance que vous n'avez pas, l'autorité vous manque en pareille matière, et je ne crains point de vous abaisser à mon tour. Vous m'avez jugé sans la science, je vous juge avec elle, et, fort de sa sanction, je mets le pied sur votre tête et vous renvoie vos mépris.

Il y a cependant des siècles qu'on vous le dit : Au moral comme au physique on peut aider, corriger, modifier la nature.

Fortifier des constitutions délicates, ramener à leur état normal et régulier tels et tels appareils où prédominent momentanément la névrose et la surexcitation, redresser avec bonheur et facilité telles et telles difformités du corps ; enfin soulager, faire revivre et marcher des machines, voilà qui n'est pas mal, la médecine la plus vulgaire est en rapport avec les besoins les plus simples et les plus nombreux de l'humanité, et elle honore incontestablement le bon homme qui l'exerce, mais nous ne

pouvons pas ne pas l'articuler bien haut, l'art médical s'étend au delà de toutes ces épaisses modifications de la matière, et ce n'est pas là que se trouvent les confins de sa puissance.

Un horizon tout différent se déroule sous les yeux du médecin qui a étudié l'anatomie et la physiologie du cerveau et du système nerveux, il connaît l'homme proprement dit : il connaît sa nature instinctive, intellectuelle et morale, il sait tout ce qui l'ébranle du dedans comme du dehors; non seulement, comme je me plais toujours à le répéter, il a fait l'analyse de toutes les forces inhérentes à son organisation cérébrale; il sait par conséquent le nom et le nombre de ses penchants inférieurs, le nom et le nombre de ses sentiments moraux, le nom et le nombre de ses pouvoirs intellectuels, industriels et artistiques, mais il sait aussi quelle est l'inégalité de leur puissance dans la tête humaine, quel est leur ordre d'hiérarchie, et par quels moyens extérieurs il peut frapper sur chacune de ces virtualités et en augmenter ou en ralentir à son gré les activités acquises ou innées.

Comme de raison alors, pour l'homme en général, il expose les principes à l'aide desquels on peut exciter ou refréner l'énergie de ses instincts, stimuler ou modérer l'activité de ses sentiments, développer ou régulariser les pouvoirs de son intelligence, et si on vient le consulter pour des sujets hors ligne, pour

des têtes mal nées ou viciées par une mauvaise éducation première; si l'on vient à lui pour des âmes boiteuses, des intelligences étroites, des caractères pervertis, des esprits excentriques, ou bizarres, ou frappés d'aliénation, il répond à l'appel qu'on lui fait pour tous ces infirmes. Il fait au moral ce que font ses confrères au physique, et il le fait d'autant mieux, qu'ayant surpris le mécanisme admirable des opérations de l'entendement humain, il n'a besoin pour le succès de son œuvre que de disposer entièrement du sujet qu'on amène à sa consultation et du milieu qu'il veut faire peser sur lui.

Pour que ces idées ne fussent pas fondées, pour que ces prétentions ne fussent pas légitimes, il faudrait faire abstraction des plus grandes œuvres des législateurs anciens et modernes. Il faudrait méconnaître également tout ce qu'ont fait sous ce rapport les moralistes, les philosophes, les prêtres, les médecins et les hautes têtes politiques de toutes les époques, qui malgré l'état peu avancé de la science de la nature de l'homme, ont fait fléchir sous leurs puissants systèmes les différentes forces virtuelles de l'humanité.

Je le redis encore une fois, s'élever contre des principes aussi invariables et aussi positifs, c'est nier l'influence de l'hygiène, des mœurs, de l'instruction, des institutions de tout ordre sur le sort des nations, c'est s'inscrire en faux contre le témoi-

gnage *du malléable genre humain.* C'est protester contre toutes les dispositions de notre esprit, contre les miracles de l'éducation, l'amendement des criminels, la guérison des aliénés, la conversion des méchants et l'agrandissement intellectuel et moral des têtes inférieures. C'est perdre son nom d'homme et mourir à l'observation, à la comparaison, à l'induction, à toutes les forces capitales de notre magnifique organisation.

Voyons maintenant si, pour l'exercice intelligent et moral de la secrétivité, j'ai bien saisi les indications de la nature, voyons si ma loi de promulgation ressort de l'esprit de sagesse qui a présidé à la formation de la tête humaine et si j'ai été assez heureux pour l'avoir révélée tout entière.

RUSE, FINESSE,

SAVOIR-FAIRE, PENCHANT A ÊTRE CLANDESTIN, SÉCRÉTIVITÉ.

Ne marchez pas en des voies tortueuses, et que votre parole soit toujours vraie.

Combien de fois serai-je obligé d'expliquer ma création, et quand cesserez-vous de confondre l'abus que vous faites incessamment de vos facultés avec l'emploi intelligent et moral que vous devez en faire?

Quel rapport, par exemple, y a-t-il entre cette pénétration fine et déliée que j'ai faite inhérente à votre caractère, entre cet esprit d'habileté, ce tact, ce savoir-faire, cette discrétion clairvoyante dont j'ai voulu protéger tous les calculs de votre tête et tous les mou-

vements de votre âme, et ces subterfuges misérables, ces arguties sans croyance et sans dignité, ces ruses grossières et ces hypocrisies profondes dont vous vous servez tour à tour pour couvrir, ou la stérilité de votre esprit, ou la bassesse de votre âme? Ne saurez-vous donc jamais utiliser en hommes vos pouvoirs inférieurs? Tantôt vous restez en deçà de leur activité propre, tantôt vous allez au delà de leur application légitime, et le plus ordinairement vous ne les employez qu'à mal faire. Pourquoi ne pas éclairer vos différentes facultés les unes par les autres? Pourquoi ne leur faites-vous pas se prêter un mutuel appui, et ne les vois-je pas conspirer ensemble au but moral que vous devez toujours vous proposer d'atteindre? Vous les scindez, vous les divisez, vous les morcelez, vous brisez l'harmonie de leurs rapports. Les inférieures ne sont point soumises au contrôle des supérieures, et tous les dons que vous tenez de ma bonté se trouvent viciés par le fait même de votre indifférence à connaître les plus simples lois de votre constitution cérébrale. Grands philosophes, vraiment, qui possèdent toutes les sciences, excepté celle de leur propre vie.

Si vous n'étiez pas les premiers des êtres, si je n'avais ajouté à vos instincts de conservation une belle intelligence et de nobles sentiments, je m'expliquerais et vous pardonnerais cette ignorance et ces désordres : vous ne seriez que des brutes ; et que voudriez-vous que je demandasse à des brutes ? Mais puisque, indépendamment de tous les pouvoirs que j'ai inégalement répartis sur la tête des animaux et que j'ai rassemblés sur la vôtre, vous brillez encore par des facultés qui vous sont propres et qui vous donnent le gouvernement de vous-mêmes et du monde extérieur, soyez au moins par vos actes ce que vous êtes en réalité ; rendez ce que vous avez reçu, ayez la conscience de vos attributs et de vos priviléges, et, dans le sentiment de vos forces et de votre grandeur, ne laissez pas s'effacer davantage en vous le caractère de l'humanité.

Pénétrez-vous bien de cette idée : les sentiments moraux et les hautes facultés de l'intelligence embrassent toute la race humaine dans leur activité et dans les résultats de leur application, tandis que les penchants ne s'exercent que pour la conservation de l'individu et de sa famille, et comme le premier

de ces deux mobiles est d'un ordre plus élevé que l'autre, c'est son autorité qui est suprême. Telle est l'indication qui ressort en toute évidence de l'arrangement admirable qui a présidé à la formation de la tête humaine, et tel est mon commandement.

Ouvrez les livres des philosophes et des moralistes, et vous n'y trouverez rien qui approche de cette révélation scientifique, et qui vous donne mieux les motifs supérieurs de vos déterminations. Ne violez donc plus la loi de hiérarchie qui doit régner entre vos différents pouvoirs, et agissez dans la direction de la suprématie qui appartient à vos qualités d'hommes. Tout est là, voilà le code invariable de la morale et de la religion établi par moi-même et inscrit en gros caractères dans votre constitution. Voilà ce qui doit en faire un jour l'universalité et ce qui doit en constituer l'éternelle durée. Vous concevez maintenant comment tous les législateurs qui n'ont point eu cette connaissance n'ont entrevu qu'une partie des vérités positives, quand ils ne se sont pas égarés et perdus dans les imperfections de leur propre esprit.

Non, vous ne savez, ni dans l'ensemble, ni

dans les détails, ordonner votre vie conformément à votre nature supérieure. Que vous sert-il d'être hommes, si vous ne marchez que sous l'impulsion de vos penchants et ne vous vous agitez que dans l'intérêt de votre égoïsme? On dirait que le discernement vous manque, et que les sentiments élevés vous font défaut. Pour ne vous parler que de la faculté dont je veux bien ici vous formuler la loi d'application, là où vous devriez apporter le plus de sécrétivité possible, on vous voit incessamment occupés à fixer sur vous les regards du public; vous affichez jusqu'à vos désordres, et lors même que vous suivez l'impulsion de vos plus hautes facultés, vous ne savez non plus ni vous gouverner ni vous taire.

Vous ouvrez quelquefois votre âme à la pitié, et vous soulagez l'infortune. Mais en obéissant à ce sentiment si naturel et si délicieux, suivez-vous mes recommandations? Votre main droite ignore-t-elle ce que donne votre main gauche, et ne vous voit-on pas cherchant la satisfaction ailleurs que dans le bien même, étaler à tous les yeux la plus misérable vanité, etmendier pour cet acte d'obligation naturelle

l'approbation de vos semblables? Ignorants qui voulez le bonheur et qui ne courez qu'après les faux biens, ne devriez-vous pas savoir que dès ce monde même, je récompense par les plus douces voluptés l'exercice modeste et désintéressé des sentiments moraux.

Et lorsque vous me rendez le culte qui m'est dû, vous ai-je dit aussi d'y mettre de l'affectation et d'en faire en quelque sorte métier et marchandise? Loin de là, je vous ai recommandé de fuir le bruit et l'ostentation, de fermer votre porte et de prier en secret. J'ai fait plus pour votre dignité. Je vous ai suivis jusque dans les détails de votre vie privée, et lorsque je vous ai imposé des abstinences, soit pour vous accoutumer à l'obéissance, soit pour vous aider à affaiblir et à combattre la violence de vos passions, je vous ai expressément enjoint de dérober au public la sainteté de vos occupations, et dans ce but, de vous parfumer les jours de vos jeûnes. Oh! que vous êtes loin encore du terme de votre perfectionnement! et quand goûterez-vous enfin, dégagés de tout motif inférieur, les plaisirs ineffables et secrets de mon adoration!

Dans le commerce ordinaire de la vie, main-

tenez dans une juste mesure votre esprit de réserve et de discrétion; conservez, sous ses pressentiments nombreux, l'acuité de vos sens; ayez l'œil et l'oreille à tout. Montrez du tact, de l'habileté, du savoir-faire; évitez les embûches; défendez vos personnes et vos biens, et jouissez en silence des faveurs de votre instinct. Mais que cette faculté précieuse de conservation soit plutôt dans vos mains un moyen de défense qu'un moyen d'attaque, et restez toujours hommes en vous en servant. La dissimulation, l'hypocrisie, le mensonge, révèlent la faiblesse de l'intelligence et la pauvreté du caractère : sous ces vices de l'esprit et du cœur se cachent, bien fréquemment d'ailleurs, des intentions criminelles. Riches comme vous l'êtes de tant de qualités supérieures, qu'avez-vous besoin de recourir aux subterfuges, à l'astuce, aux traîtrises, à mille infamies, pour accomplir vos desseins? L'intelligence, la droiture et la noblesse de l'âme, secondées par l'activité modérée de la sécrétivité suffisent pour déjouer les calculs des méchants. Ne renversez pas les institutions de ma sagesse. N'oubliez jamais que votre supériorité ne relève que de vos facultés supérieures. Vos in-

stincts protégent et défendent votre existence. C'est une force énergique que j'ai mise à votre disposition, mais vos instincts dépouillés de lumières et de moralité ne peuvent que vous conduire à l'asservissement, à la honte, au ridicule, au crime et à tous les malheurs : c'est ainsi que jusqu'à présent vous avez presque toujours manqué le but élevé de votre existence.

A ce point de vue donc, défiez-vous de vous-mêmes : ces instincts de conservation sont puissants et nombreux ; ils ne recherchent en général que des satisfactions personnelles et grossières. Au sein de vos occupations journalières ou au milieu des distractions du monde, ils pèsent incessamment sur vous et forment en secret le fond de vos pensées. Défiez-vous de leurs sollicitations, car l'attention que vous y portez entretient et renforce leur énergie native, et vous expose à tout moment à subir leur empire. Les causes premières de vos mauvaises actions se trouvent là tout entières. Défiez-vous, faites violence à leur égoïsme, commandez à la bête. Soyez hommes, ne rompez point le faisceau des forces diverses que je vous ai départies, et sous le contrôle de votre

belle intelligence, n'écoutez en secret que la voix de vos sentiments supérieurs : c'est là que toutes les vertus ont leur origine, et c'est là que repose aussi l'avenir de l'humanité.

Vous demandez maintenant si, dans l'état encore si imparfait de votre civilisation et au milieu des mouvements égoïstes et cachés d'un grand nombre de vos semblables, il vous est permis de réagir à l'aide de cette faculté contre les abus de cette faculté même. O intelligences sans les plus simples concepts! ô têtes créées pour la vérité, et cependant presque toujours abîmées dans l'erreur! comment me faites-vous cette question? Ne vous ai-je pas fait hommes? Pourquoi ne pas engager la bataille? C'est à l'être intellectuel et moral, c'est à celui que j'ai enrichi de magnifiques pouvoirs que l'empire appartient. Je vous ai déjà promulgué cette loi. L'homme homme a tous les droits sur l'homme animal. J'ai arrangé de cette manière les choses de votre monde. Que l'*homme homme* abuse de sa position, qu'il s'enivre de ses succès et de sa grandeur, qu'il ne se maintienne pas dans les conditions de sa propre nature, qu'il retombe dans l'animalité, à

l'instant même il voit s'évanouir son prestige et son influence, et perd ce qui faisait sa force et son droit. Toutes ces choses sont fatales. Ne demandez donc pas si vous devez faire servir à votre propre défense la sécrétivité que je vous ai donnée, et dont à votre égard on dépasse la mesure et l'emploi. On peut ennoblir ses facultés les plus inférieures par l'usage qu'on en fait. Tous vos instincts de conservation doivent se soulever contre les méchants. Conservez-vous, car j'ai voulu que vous fussiez; conservez-vous pour révéler l'homme à la terre; conservez-vous pour l'ordre, pour faire le bien, pour rendre justice à qui de droit, pour pratiquer mon culte et vénérer en même temps tout ce qui est vénérable, la vieillesse, le talent, la vertu; conservez-vous pour briller par l'intelligence et le génie. Et s'il arrive que des passions inférieures s'agitent secrètement contre vous; si l'astuce, le mensonge, l'hypocrisie, vous dressent des embûches, et que vous vous trouviez menacés dans votre vie, dans votre liberté, dans l'exécution de vos nobles desseins ou la satisfaction légitime de vos plus chers intérêts, oh ! alors ne négligez pour vous défendre aucune des puissances

qui sont en vous. Utilisez-les toutes à votre plus grand avantage comme à celui du bien public. Les têtes d'élite, les cœurs généreux, doivent commander et régner parmi vous. Ne mourez pas d'infamie ; c'est le cas de paralyser l'action d'une faculté inférieure mal employée par l'action de la même faculté moralement employée. Voilà ce qui est de devoir, d'intérêt, de politique, d'intelligence et de conscience bien éclairée. Voilà ce qui est de l'homme, et comment, pour l'ordre social et le bonheur de votre espèce, doivent s'associer et marcher vos différentes facultés.

On ne protége ni soi, ni sa famille, ni la société, avec des utopies. Du particulier au général, c'est toujours la même chose : à moins d'être un niais sentimental, il faut être de son temps, savoir à qui l'on a affaire, et agir en toutes circonstances suivant la nature des animaux ou des gens qui vous enveloppent et vous enserrent. L'homme vraiment homme se meut par l'intelligence, la morale et la loi ; l'homme animal ne connaît que la ruse et la force : il est renard, il est tigre, il est lion. C'est à vous de juger vos adversaires et de choisir en con-

naissance de cause et dans vos bonnes intentions les armes du combat.

Et maintenant vous avez réponse à la question : si des trames odieuses sont ourdies contre vous, si vous avez épuisé devant les fauteurs de ces lâchetés toutes les ressources que donnent une belle intelligence et de grands sentiments, servez-vous à votre tour et par nécessité de la sécrétivité. Ce n'est pas pour la laisser inactive que je l'ai mise au nombre des forces de votre constitution. Laissez là vos habitudes et votre caractère, descendez des hauteurs de votre tête et de votre âme ; attirez à vous la bête, jouez le rôle qui convient à son imperfection, prenez-la dans ses propres filets, muselez-la, mettez-la dans l'impossibilité de mal faire, et montrez-lui que c'était volontairement et par grandeur que vous aviez jusqu'alors dédaigné de recourir à la puissance de l'instinct inférieur que vous avez comme elle reçu pour vous défendre.

En dehors de ces situations exceptionnelles où la raison, la nécessité et la morale même, puisque vous n'agissez que pour bien faire, vous imposent l'obligation de vous défendre, la sécrétivité ne vous est point donnée pour

fausser votre esprit et votre caractère, et vous faire vivre dans la dissimulation. Vous avez reçu cette faculté de conservation, comme toutes celles du même ordre, dans une moyenne de développement de force et d'activité ; c'est vous dire que vous ne devez pas forcer sa nature, et qu'elle a seulement pour but de vous faire apporter de la réserve et de la mesure dans vos actes, de vous tenir en éveil au milieu de vos semblables, et de vous aider à deviner, pressentir et déjouer les mouvements obliques qui se font contre vous. En un mot, ce n'est point une force majeure, ni une force d'homme dans l'économie. Il ne lui est point donné d'imposer silence à toutes les autres facultés, d'en détruire les spontanéités, d'en fausser les applications, pas plus qu'elle ne peut se substituer à leur place, et faire de votre vie tout entière une vie de bassesse, de mensonge et de perfidie.

Les duplicités épouvantables dont on trouve le récit dans la vieille histoire de l'humanité, et qui se sont particulièrement passées dans les degrés élevés de la hiérarchie intellectuelle (1), démontrent avec quelle lenteur

(1) L'homme est d'autant plus dangereux, qu'il est plus

s'opère votre évolution morale. Elles font voir avec quelle indocilité on a reçu la parole de paix, d'amour, de vérité, de conciliation et de vie, que je suis déjà venu apporter parmi vous; mais elles ne prouvent rien contre les dispositions générales de votre espèce, et par conséquent contre la masse des nations; et elles ne peuvent ni ne doivent servir, comme on l'a fait, à imprimer sur elles le cachet du mensonge et de l'ignominie. Le mot vous est connu : *Omnis homo mendax.*

éclairé, lorsque les sentiments élevés de sa nature ne font pas contre-poids à ses incitations égoïstes et ne l'emportent pas sur elles. A moins de quelques exceptions qui confirment la règle générale, tout homme instruit, dont on n'a pas cultivé les sentiments moraux, n'est pas fait pour l'ordre et la vertu. Il n'a pas en lui de principe humanitaire d'action, et il prostitue presque toujours son intelligence quand il n'est pas prêt à devenir l'agent ou le serviteur des passions les plus basses et les plus criminelles.

Au point de vue social, qui est celui de la création, le caractère auguste de l'humanité tient autant à son âme qu'à son génie. Voulez-vous des hommes dont la tenue, la conduite, l'honneur et la dignité, la morale et la religion, soient à la hauteur de l'intelligence, soignez leur éducation comme vous soignez leur instruction; mais une fois pour toutes, n'oubliez pas que les moyens propres à développer l'intelligence n'ont aucune espèce de rapport avec les moyens propres à donner une âme au corps. Les lettres, les sciences et les beaux-arts, à quelque degré de perfectionnement qu'ils soient parvenus, ne font toujours voir qu'un des côtés brillants de l'homme, et il faut bien le dire, puisque au-

Vous avez été mal observés. On a pris pour des manifestations caractéristiques, habituelles de votre espèce, des réactions suprêmes qui vous étaient imposées par des nécessités impérieuses et exceptionnelles, et dont l'indignité ne retombe point sur vous. Non, aux époques même les plus tristes de votre existence comme nations, vous n'avez jamais échappé ni aux spontanéités de votre organisation, ni aux vues de ma providence : les hommes forts, qui à tour de

jourd'hui même on ne s'entend pas sur le sens du mot *civilisation*, la civilisation ne sera complète que du jour où la partie supérieure du cerveau entrera en exercice; que du jour où la bienveillance, la vénération, la conscience, l'estime de soi, la persévérance et l'idéalité parleront dans notre tête, en seront un des besoins et déverseront leur activité dans le monde extérieur. Voilà comment nous dépouillerons le vieil homme et ferons apparaître le nouveau; jusque-là, notre transformation n'est point opérée, notre civilisation n'existe pas, ou du moins elle n'est que partielle, et nous n'avons ni titres ni droits pour réclamer et obtenir l'indépendance et la liberté. L'*homme homme* peut régler et ennoblir sa vie, et ne relever que de lui-même. L'*homme animal*, quelque intelligence qu'il montre, qu'il soit artiste, philosophe, jurisconsulte, prêtre, médecin, banquier, diplomate ou commerçant, n'est toujours qu'un être incomplet et méchant; il a besoin de conducteurs énergiques, ou d'institutions fortement établies qui le tiennent en échec, le surveillent et le châtient au besoin, car il est très puissant pour mal faire et très habile à mal faire.

rôle ont dominé les événements des siècles, ont toujours calculé, et cela avec une précision presque mathématique, sur les dispositions générales, nettes, positives, chaleureuses, des grands troupeaux humains. Suivant les idées ou les intérêts du moment, ils en ont touché les fibres les plus sensibles ; et ces troupeaux vibratiles, passionnés et sincères, loin de dissimuler leurs émotions, n'ont cessé de répondre aux prévisions et aux espérances de leurs agitateurs.

L'homme, pris et considéré en masse et dans l'ensemble de son espèce, n'est point menteur, et chacune de vos facultés, ou par elle-même, ou par l'excitation multipliée des choses du dehors, donne lieu à des manifestations particulières, et qui ne sont pas mensongères; manifestations qui ne sont autre chose que le jeu naturel de vos passions, et qui constituent et qui forment ce tableau si positif, si dramatique et si vrai, que vous présentez sur tous les points de l'univers.

Je n'ai point à justifier mes œuvres.

L'homme ne ment pas, lorsque sur le théâtre où je l'ai placé, il tient ferme contre l'adversité, et témoigne à chaque instant de la force,

de l'instinct qui l'attache à la vie; il ne ment pas, lorsque je l'appelle à la reproduction de son espèce et qu'il fait ses serments d'amour; il ne ment pas, quand il caresse ses enfants et qu'il témoigne de l'affection à leur mère. Il est dans l'ordre vrai de son espèce, quand il cultive les douceurs de l'attachement et qu'il sauve à ses risques et périls la fortune ou la vie de son ami; il ne ment pas, lorsque par son courage il aplanit les difficultés de sa propre position, ou qu'au prix de son sang, il défend sa patrie; il ne ment pas, lorsque pour assurer l'ordre social, il tient de ses deux mains contre les méchants le glaive de la justice ou l'épée de la guerre et de l'extermination. Dans le cercle que je lui ai tracé, l'homme ne se meut pas pour donner à ses semblables un faux simulacre de ses puissances d'action. Il détruit ouvertement tout ce qui dans le règne animal ou végétal peut s'opposer ou nuire à son établissement et à sa prospérité sur ce globe. Il travaille pour son bonheur et son plaisir, pour acquérir de l'aisance, pour assurer son existence et celle de sa famille, pour dérouler ses activités de tout ordre, relever de lui-même et sentir noblement sa vie. Sa

circonspection donne ostensiblement à ses actes le cachet de la prudence. Sa sécrétivité même, quelque forte qu'elle soit, le fait remarquer de ses semblables, et suivant l'emploi qu'il en fait, elle le fait inscrire parmi les politiques à haute vue ou les misérables aigrefins de son époque. Il construit pour se donner un abri et montre à tous les yeux le goût fini de son architecture ; enfin, il mange pour se nourrir, et il trouve la bonne alimentation d'autant plus excellente qu'il en apprécie les saveurs et les avantages au milieu de ses semblables.

Au point de vue de vos facultés supérieures, de vos sentiments moraux, mêmes faits éclatants, même existence mise au grand jour de la publicité.

L'homme ne ment pas, lorsque foulant à ses pieds les suggestions de l'animal, il montre par sa dignité l'estime qu'il a pour lui-même et pour ses semblables. Son ambition et son désir de plaire trahissent sa candeur et sa simplicité ; il ne ment pas, lorsque pour l'accomplissement de ses desseins, il dévoile la teneur et la persévérance de son caractère ; il ne ment pas, lorsqu'il pardonne à des ingrats, et qu'il

fait voir, par ses bienfaits, l'inépuisable bienveillance de son âme. A quels regards dérobe-t-il son esprit prodigieux d'imitation? il ne ment pas, lorsque par sentiment de reconnaissance et d'admiration il honore la mémoire des grands hommes, et qu'il leur élève des statues. Combien de fois le cri de sa conscience n'a-t-il pas divulgué les secrets de sa vie? Quelle que soit la diversité des cultes, des rites, des formes de l'adoration, l'homme ne ment pas non plus, lorsqu'il m'implore dans sa détresse, ou qu'il me bénit dans ses joies. La terre entière est sincèrement à genoux devant moi, son Seigneur et son Dieu; sous ce rapport je n'y vois point d'hétérodoxes. Son idéalité le porte à ennoblir l'expression de chacune de ses forces virtuelles, et elle prouve par ses délicatesses et ses grâces qu'il n'est pas fait pour s'absorber dans la matière et la boue. L'espérance le berce de ses rêves et ranime incessamment ses forces abattues. La gaieté contagieuse de son caractère éclaircit les visages les plus sombres et leur arrache un sourire, et sa merveillosité, non moins excentrique, en lui faisant entrevoir et soupçonner des mondes et des espaces sans limite et sans

nombre, le signale comme le seul être qui s'agite ouvertement dans votre monde pour sonder la profondeur et les mystères de mon immensité.

Eu égard à vos facultés perceptives et intellectuelles, ce n'est point également par dissimulation qu'on le voit s'appliquer à connaître ce qui est, ce qui le circonscrit dans le monde extérieur, à apprécier par conséquent la forme et l'étendue des objets, leur pesanteur, leur résistance, leur coloris, leur arrangement admirable, et à en opérer le dénombrement immense. Ce n'est point non plus pour jouer un autre rôle que le sien, qu'on le voit prendre possession de son domaine, parcourir des terres lointaines, sillonner les mers d'un bout d'un hémisphère à l'autre, et se poser en habitant de l'univers ; c'est avec le plus vif intérêt, et sans vouloir détourner l'attention de personne, qu'il observe ce qui se passe dans les faits, qu'il assiste aux événements qui ont marqué la vie des ses aïeux et qui donnent un caractère à la sienne, et c'est enfin, pour exprimer ses sentiments et ses idées, pour échanger le plus rapidement possible ses rapports avec ses semblables, qu'il étudie les

signes artificiels du langage et qu'il les met en dépôt dans sa mémoire.

Tous ces modes d'action, tous ces faits, s'accomplissent sans effort, sans calcul, sans finesse, sans hypocrisie. L'homme les manifeste par nécessité de nature, par obéissance instinctive à des lois dont personne jusqu'alors ne lui avait donné la haute révélation.

C'est ce groupe de facultés perceptives qui le fixe et l'arrête devant le spectacle imposant que lui présentent la terre et les cieux ; et c'est par suite des grandes émotions qu'il en éprouve, que les hautes facultés de son intelligence s'éveillent à la vie et qu'on le voit occupé à rechercher les causes des choses et à pénétrer les secrets de ma puissance ; et s'il s'élève en outre au premier rang des êtres par ses chefs-d'œuvre dans les sciences, les lettres et les beaux-arts ; si, sous ce nouvel ensemble de pouvoirs, il se déploie avec tant de vigueur et d'éclat sur le théâtre où je l'ai placé, c'est qu'il est, comme la création tout entière, l'instrument de ma volonté, et qu'en se dessinant largement et en plein soleil pendant tous les siècles devant lui-même et devant ses semblables, il ne fait tout simplement qu'accomplir les destinées

que je lui ai réservées. Enfants encore aujourd'hui, tout enveloppés de ténèbres, vous brillez de tous mes dons, et vous reflétez une ombre de ma grandeur; je ne vous ai point faits pour le mensonge, je vous ai faits pour la vérité.

SENTIMENT DE PROPRIÉTÉ.

TENDANCE A POSSÉDER, APPROPRIATION, DÉSIR D'AMASSER, D'ACQUÉRIR, NOTIONS DU TIEN ET DU MIEN, ACQUISIVITÉ.

En présence des prodiges accomplis par l'intelligence de l'homme, une des plus graves erreurs qu'aient pu commettre les philosophes a été de s'imaginer que nous pouvions nous dérober aux lois qui la régissent, nous dépasser nous-mêmes, nous placer par conséquent en dehors et au-dessus de notre propre constitution, et faire conventionnellement, et en quelque sorte par caprice, des choses qui ne tiennent pas à l'essence même de notre organisation.

Le sentiment de propriété, qui remue si profondément l'entendement humain, qui en assujettit si fréquemment les plus hauts pouvoirs, et qui en sert aussi quelquefois si bien les grandes inspirations, n'a point échappé à cette fausse appréciation : on l'a regardé comme le produit artificiel des institutions sociales, et de cette hypothèse toute gratuite,

acceptée comme un fait irrécusable, sont sortis des systèmes qui ont d'autant plus violemment jeté la perturbation dans l'ordre social, que, par l'application qu'on en voulait faire, ils allaient en toucher la racine et la base.

En démontrant, comme nous allons nous efforcer de le faire, que la propriété a bien réellement son principe dans l'essence même de la nature, nous mettrons un terme aux divagations des anciens métaphysiciens et des utopistes du jour, qui, au mépris de toute observation positive, en ont spécialement cherché l'origine et la théorie. Ainsi, par ce seul fait, dont rien ne peut affaiblir l'imposante autorité, se trouvent condamnées ces doctrines subversives qui voulaient abolir la propriété et établir la communauté des biens. Toutes ces idées s'évanouissent devant la simple constatation d'une faculté qui nous porte invinciblement à acquérir et à conserver pour nous et les nôtres les choses nécessaires au soutien de la vie.

Du moment que la nature a mis en nous cette disposition, ce désir, cette force, cet instinct, nous ne pouvons pas ne pas admettre sa légitimité. L'homme ne se donne rien, il reçoit tout de la divine Providence. Il ne peut augmenter ni diminuer le nombre de ses facultés, il est ce qu'il est, et ne peut être que ce qu'il est. Néanmoins, si, dans une tête humaine, la présence d'une faculté en comporte

l'exercice et l'emploi, et révèle les intentions formelles du Créateur, l'obligation où nous sommes de la maintenir en activité, n'en entraîne ni n'en excuse le désordre et l'abus. Nous sommes comptables de nos actions, nous ne sommes pas soumis aux nécessités des brutes. Les forces qu'elles possèdent sont, relativement aux nôtres, peu nombreuses et sans contrepoids. Le cercle dans lequel elles roulent est inévitable et fatal.

La liberté morale ressort de la multiplicité et de l'excellence de nos facultés : plus nous avons d'intelligence et de sentiments moraux, plus on développe en nous ces belles facultés, et plus nous avons de puissance pour éclairer, modifier l'activité de nos penchants inférieurs et prendre de nobles déterminations. Nous sommes donc dans l'ordre voulu par Dieu lui-même lorsque nous écoutons la voix de nos facultés de conservation, et que nous obéissons à leurs suggestions naturelles ; mais il nous appartient, comme hommes, c'est-à-dire comme êtres intellectuels et moraux, et c'est notre devoir et notre intérêt, il nous appartient d'en régulariser constamment l'essor et les fonctions.

Il était d'autant plus important que l'homme eût en lui un instinct qui le portât à recueillir et à conserver les choses nécessaires à sa vie, que ses besoins sont réguliers et continus, et que les choses qui lui sont indispensables sont bien loin d'être inces-

samment à sa portée. Sans cet instinct tutélaire, l'homme eût été à tout moment obligé de veiller aux soins de son existence matérielle, et de s'astreindre dans ce but exclusif aux plus pénibles labeurs; jamais il n'aurait eu le temps ni le pouvoir de vivre de sa vie propre, de sa vie morale et intellectuelle. Il aurait vécu dans une éternelle animalité. En conservant le superflu de sa chasse, de ses récoltes, de ses produits industriels, il se donne du loisir et du temps, il est et se maintient dans les voies providentielles et sauve sa débile vieillesse du dénûment, en même temps qu'il vient en aide à l'incapacité de ses faibles enfants. Ainsi, par la présence de cette force dans l'organisme humain, par le travail qui en est le résultat, par l'intelligence qui en connaît l'utilité et qui en subit l'esprit de conservation, se trouve consacrée, légitime, inviolable, la propriété de toutes les œuvres de l'homme, de tous les produits des arts, de l'agriculture, du commerce et de l'industrie, et ainsi se trouvent en même temps expliquées ces notions du tien et du mien répandues sans exception chez tous les peuples de la terre, et en dehors de l'application desquelles nulle société ne peut se fonder et établir pour longtemps les conditions de sa puissance.

Je n'ai pas encore tout dit sur ce point : c'est à l'incessante énergie de cette faculté que viennent se retremper presque tous les autres pouvoirs de l'âme humaine ; c'est le désir d'avoir, c'est l'amour

de la propriété, c'est le besoin de s'affranchir des premières nécessités de l'existence qui mettent l'homme en activité perpétuelle sur ce globe. Nous ne relevons que de notre travail et de notre industrie. Examinons notre situation, et sachons tirer de l'observation des inductions sévères. Nous naissons faibles et dépourvus de tout, les conditions de notre première enfance sont inférieures à celles des animaux. Ceux-ci, par exemple, trouvent dans leurs fourrures ou leurs écailles une enveloppe qui les protége et les garantit des influences extérieures, tandis qu'on est obligé de fabriquer pour nous des vêtements pour jouir du même avantage; faut-il dire que nous ne pouvons nous percher sur des branches d'arbres et nous blottir dans des trous, et qu'il nous faut par conséquent construire des habitations pour nous mettre à l'abri des intempéries des saisons. Avons-nous également besoin de faire remarquer que nous ne trouvons point, comme les oiseaux du ciel, la pâture sous nos pas, et qu'il faut, de toute nécessité, nous ingénier pour trouver dans la chasse, la pêche ou la culture, les ressources indispensables à notre alimentation. A cet effet, nous avons reçu de la nature un organisme admirablement ordonné pour le travail et l'activité, en même temps que nous avons été placés dans un monde extérieur merveilleusement bien adapté à nous-mêmes. Rien ne nous manque pour nous dé-

battre dans ce vaste champ clos, pour faire face à ces besoins et remplir ces devoirs. Voyez la construction de la charpente humaine : pourquoi ces os, ces muscles, ces nerfs, ces appareils sensoriaux; pourquoi ces instincts énergiques, ces sentiments moraux, ces facultés intellectuelles, industrielles et artistiques? dans quel but toutes ces puissances d'action, si ce n'est pour l'exercice, l'application, le mouvement, le bonheur et la vie.

Ces idées ne s'accordent pas, je le sais, avec celles que nous ont inculquées dès la plus tendre enfance nos instructeurs religieux. A les en croire, le travail est une malédiction, et il fut imposé à l'homme par le créateur comme punition d'une offense. Que le péché soit ou ne soit pas la cause qui engagea le Tout-Puissant à constituer l'homme tel que nous le voyons aujourd'hui, toujours est-il que, si nous admettons la vengeance, elle porte le cachet d'une miséricorde infinie, et qu'il était impossible de mieux harmoniser le coupable avec le milieu dans lequel il devait vivre, et de lui procurer, par le simple jeu de ses appareils de tout ordre, plus d'avantages et de plaisirs. En prenant donc le monde tel qu'il est, et en nous prenant nous-mêmes tels que nous sommes, il me paraît humblement, à moi, que le travail n'est point une calamité ; qu'il est, si je puis dire ainsi, une conséquence de toutes les dispositions prises dans l'arran-

gement et la formation de notre être, et qu'il doit par cela même être considéré comme une loi positive du Dieu sage et bienveillant qui nous a mis sur la terre. Et la sanction de cette loi existe : elle se trouve dans la langueur et le malaise de l'organisme, l'affaiblissement ou la perte de la santé, sans compter la misère et le malheur qui suivent infailliblement sa désobéissance. Toute infraction aux lois organiques est punie comme toute infraction aux lois physiques, comme toute infraction aux lois intellectuelles et morales. Dans l'ordre et le travail seuls se trouvent le bien-être, la force et la gratification de nos différentes facultés. Je le répète, constitués comme nous le sommes, ce n'est point le travail, mais l'inactivité qui est un mal que Dieu punit par la souffrance et la maladie ; plus nos facultés sont actives, en les subordonnant néanmoins au contrôle de l'intelligence et des sentiments moraux, plus nos pouvoirs s'étendent, plus notre santé s'affermit, plus nous sentons la plénitude de l'existence. Mieux nous répondons aux faveurs que nous avons reçues, mieux nous pouvons apprécier ce que nous devons de reconnaissance et d'amour à celui qui a ainsi ordonné les conditions de notre vie.

Le fouriérisme, comme l'a fort bien dit un des hommes les plus éloquents de notre époque, méconnaît, dans son organisation du travail, deux principes qui sont les deux bases primordiales et

données par Dieu même de toute combinaison sociale, industrielle où politique : ces deux bases sont l'instinct de la famille et l'instinct de la propriété. Absorber la famille personnelle dans la grande famille générale, absorber la propriété personnelle dans la communauté de la propriété collective, ce n'est ni perfectionner la famille, ni perfectionner la propriété, c'est les anéantir. Or, la nature proteste, depuis qu'elle existe, contre cet anéantissement de deux instincts qui perpétuent et qui sanctifient l'humanité.

Si Dieu avait voulu que l'homme, une fois né, s'absorbât dans l'association générale sans transition par la famille, comme la goutte d'eau dans l'Océan, ou comme l'animal dans le troupeau, il n'aurait donné ni à la mère, ni au père, ni à l'enfant ces admirables attachements personnels exclusifs, d'autant plus forts qu'ils sont plus étroits. Cet esprit de famille n'est pas l'opposé de l'esprit social, il en est la racine ; c'est de ces groupes de familles que se forme le groupe social. La société n'est qu'une famille élargie ; mais pour élargir cette famille, il ne faut pas la détruire à son germe. Que devient la famille dans votre association universelle? Que devient-elle dans vos monastères industriels? Elle s'absorbe, s'oublie, se dénature, et se perd inévitablement dans la masse où la mère n'est qu'une femme enceinte, où le père n'est qu'un

homme qui engendre, où l'enfant n'est qu'un produit des deux sexes et ne connaît ses parents que quand on les lui nomme. La promiscuité n'est pas plus la fraternité que l'instinct de la génération n'est l'amour. Une telle association enlève tous ces sentiments à la famille. Même en conservant les noms et les formes du mariage, elle matérialiserait ce qu'une société bien faite a dû le plus spiritualiser dans l'humanité : la génération de l'homme.

Mais le système sociétaire ne méconnaît pas moins le caractère de l'instinct de la propriété chez les hommes, en faisant de cette propriété une simple action en commandite dans une association générale de travailleurs. L'amour de la propriété, ce stimulant que Dieu a donné à l'homme pour le passionner au travail, est-il donc simplement le sentiment de la possession d'une part abstraite d'un dividende idéal dans la richesse générale de la société? Évidemment non. Ceux qui raisonnent ainsi n'ont jamais possédé un pouce de terre, cultivé un pot de fleur sur leur fenêtre, arrosé une herbe, planté ni aimé un arbre; il y a tout autre chose qu'un avoir dans l'appropriation à l'homme et à la famille d'une part de la terre, d'une maison ou d'un champ, il y a un sentiment. L'homme n'est pas seulement composé d'intelligence, il a, de plus, un cœur, des sens, une âme, par lesquels il s'attache à ce qui lui appartient, et il attache ce qui

lui appartient à lui et aux siens : c'est la meilleure part de sa nature, et vous retranchez ce cœur, ces sens, cette âme de vos calculs abstraits sur la propriété. La nature ne se prête point à ces mutilations. L'homme s'approprie et s'identifie en quelque sorte, par la propriété, certaines parties de la terre qu'il semble assimiler à sa propre substance, et auxquelles il infuse avec sa sueur une partie de sa sensibilité et de son individualité. C'est cet amour, c'est cette consubstantialité de la terre et de l'homme qui ennoblit, qui sanctifie la propriété en élevant jusqu'à la puissance d'un sentiment ce que vous rabaissez par votre système au niveau d'un simple et froid calcul de valeur dans le dividende d'une action. Ah ! toute la partie morale et sensible de la propriété vous échappe ; vous l'effacez d'un trait de plume, et vous croyez connaître le cœur humain? Non ; vous ne connaissez que l'arithmétique.

Les réflexions suivantes, dont on remarquera sans doute la justesse et la profondeur, sont également empruntées par l'honorable M. Guizot à l'école à laquelle j'appartiens. Elles trouveront ici leur véritable place, et mes lecteurs, qui ont quelque érudition, se convaincront qu'à force de courage, de patience et de temps, les idées saines et fondées sur l'observation finissent par faire justice des préjugés des savants et prendre dans

l'opinion publique l'autorité scientifique qui leur appartient.

« C'est la gloire de la civilisation moderne, a dit cet homme d'État, d'avoir compris et mis en lumière la valeur morale et l'importance sociale du travail, de lui avoir restitué l'estime et le rang qui lui appartiennent. Si j'avais à rechercher quel a été le mal le plus profond, le vice le plus funeste de cette ancienne société qui a dominé en France jusqu'au XVIe siècle, je dirais sans hésiter que c'est le mépris du travail. Le mépris du travail, l'orgueil de l'oisiveté sont des signes certains, ou que la société est sous l'empire de la force brutale, ou qu'elle marche à la décadence. Le travail est la loi que Dieu a imposée à l'homme. C'est par le travail qu'il développe et perfectionne toutes choses autour de lui, qu'il se développe et se perfectionne lui-même. C'est le travail qui est devenu, entre les nations, le gage le plus assuré de la paix; c'est le respect et la liberté du travail qui, malgré tant de raisons de sollicitude, peuvent nous faire beaucoup espérer des sociétés humaines.

» Par quelle fatalité le mot *travail*, si glorieux pour la civilisation moderne, est-il aujourd'hui, parmi nous, un cri de guerre, une source de désastres?

» C'est que ce mot couvre un grand, un déplorable mensonge. Ce n'est point du travail, de ses inté-

rêts et de ses droits qu'il s'agit dans l'agitation suscitée en son nom ; ce n'est point en faveur du travail que se fait et que tournerait cette guerre qui le prend pour drapeau. Elle est dirigée au contraire, elle tournerait infailliblement contre le travail lui-même ; elle ne peut que le ruiner et l'avilir.

» Comme la famille, comme la propriété, comme toutes choses en ce monde, le travail a ses lois naturelles et générales. La diversité et l'inégalité entre les travaux, entre les travailleurs, entre les résultats du travail, sont au nombre de ces lois. Le travail intellectuel est supérieur au travail manuel. Descartes en éclairant la France, Colbert en fondant sa prospérité, font un travail supérieur à celui des ouvriers qui impriment les œuvres de Descartes ou qui vivent dans les manufactures protégées par Colbert ; et, parmi ces ouvriers, ceux qui sont intelligents, moraux, laborieux, acquièrent légitimement par leur travail une situation supérieure à celle où languissent ceux qui sont peu intelligents, paresseux, licencieux. La variété des tâches et des missions humaines est infinie. Le travail est partout dans ce monde, dans la maison du père de famille qui élève ses enfants et administre ses affaires, dans le cabinet de l'homme d'État qui prend part au gouvernement de son pays, du magistrat qui lui rend la justice, du savant qui l'instruit, du poëte

qui le charme; dans les champs, sur les mers, sur les routes, dans les ateliers. Et partout, entre tous les genres de travail, dans toutes les classes de travailleurs, la diversité et l'inégalité naissent et se perpétuent : l'inégalité de grandeur intellectuelle, de mérite moral, d'importance sociale, de valeur matérielle. Ce sont là les lois naturelles, primitives, universelles, du travail, telles qu'elles découlent de la nature et de la condition de l'homme, c'est-à-dire telles que les a instituées la sagesse de Dieu.

» C'est contre ces lois que se fait la guerre dont nous sommes les témoins. C'est cette hiérarchie féconde établie dans la sphère du travail par les décrets de la volonté divine et par les actes de la liberté humaine, qu'il s'agit d'abolir pour y substituer... Quoi?... l'abaissement et la ruine du travail par le nivellement des travaux et des travailleurs. Regardez de près au sens que porte habituellement le mot travail dans le langage de cette guerre antisociale. On ne dit pas que le travail matériel et manuel soit le travail véritable. On rend même de temps en temps au travail purement intellectuel de pompeux hommages. Mais on oublie, on laisse dans l'ombre la plupart des travaux variés qui s'accomplissent à tous les degrés de l'échelle sociale. C'est du seul travail matériel qu'on se préoccupe ; c'est celui-là qu'on présente incessamment comme le

travail par excellence, celui devant lequel s'effacent tous les autres. On parle enfin de manière à faire naître et à entretenir dans l'esprit des ouvriers, à donner au travail matériel le sentiment que c'est leur travail seul qui mérite ce nom et en possède les droits. Ainsi, d'une part, on abaisse le niveau des choses, de l'autre on enfle l'orgueil des hommes ; et quand il s'agit des hommes eux-mêmes, quand on parle non plus du travail, mais des travailleurs, on procède de la même façon, toujours par voie d'abaissement. C'est à la qualité abstraite d'ouvrier, indépendamment du mérite individuel, qu'on attache tous les droits du travail. C'est ainsi le travail le plus commun, le dernier dans l'échelle, qu'on prend pour base et pour règle, lui subordonnant, c'est-à-dire lui sacrifiant tous les degrés supérieurs, et abolissant partout la diversité et l'inégalité au profit de ce qu'il y a de moindre et de plus bas.

» Est-ce là servir, est-ce là seulement comprendre la cause du travail? est-ce là avancer ou seulement persévérer dans cette voie glorieuse de notre civilisation, où le travail a grandi et reconquis son rang? N'est-ce pas, au contraire, mutiler, avilir, compromettre le travail, et lui enlever ses beaux titres et ses vrais droits pour y substituer des prétentions absurdes et basses malgré leur insolence? N'est-ce pas enfin méconnaître grossièrement et torturer violemment, dans la sphère du travail, les

faits naturels, les éléments réels et essentiels de notre société civile, qui, en se fondant sur l'unité des lois et l'égalité des droits, n'a certes pas prétendu abolir la variété des mérites et des destinées, loi mystérieuse de Dieu dans ce monde, et résultat indomptable de la liberté de l'homme? »

Si les savants dont nous combattons l'opinion avaient eu moins de confiance dans leurs idées préconçues, il leur aurait suffi des plus simples observations pour se convaincre de la fausseté de leur système; car ce n'est pas seulement chez l'homme que l'on constate l'existence et l'innéité du sentiment de propriété, on l'observe également chez plusieurs espèces inférieures. « Les animaux, a fort bien remarqué un de mes illustres maîtres, le docteur Gall, n'ont ni ces lois ni ces conventions sociales dont on dit que résulte la propriété chez les hommes, et cependant la propriété existe chez eux, et ils en ont un sentiment très vif. Ils ont leur demeure fixe, et l'ardeur qu'ils mettent à la défendre contre toute usurpation prouve bien qu'ils la regardent comme leur propriété.

« Le chien et le chat, qui cachent des provisions auxquelles ils ne recourent que lorsque la faim les presse; l'écureuil, le hamster, le geai, qui s'approvisionnent pour l'hiver, n'auraient-ils pas le sentiment que leur grenier d'abondance est leur propriété? Sans ce sentiment, pourquoi cette ardeur

d'amasser des provisions, cette sollicitude de les cacher? Où voyons-nous, dans la nature, une contradiction semblable entre les instincts des animaux et le but de ces instincts?

» En arrivant à l'homme, nous faisons des observations toutes semblables : l'enfant en bas âge veut avoir déjà une propriété, il veut avoir des joujoux; le petit garçon veut avoir ses soldats, la petite fille sa batterie de cuisine. Quels cris forcenés lorsque d'autres petits garçons voulaient m'enlever mes coquillages, mes papillons, mes nids d'oiseaux; nous avions chacun nos livres, nos plumes, notre petit jardin. Si l'on voulait que les poules, les lièvres, les pigeons fussent bien soignés, il ne fallait pas qu'ils fussent en commun, l'un était à lui, l'autre à toi, le troisième à moi. Qui aurait voulu s'inquiéter de la propriété d'autrui?

» Lorsque l'homme, parvenu à l'âge adulte, devient époux, chef de famille, citoyen, homme industrieux, comment voulez-vous que, sans le sentiment d'un droit de propriété, il déploie la moindre activité? comment pourrait-il désirer la possession de certaines choses, s'il ne supposait pas dans les autres le respect de la propriété? Comment, en général, si ce sentiment n'existait pas, pourrait-on concevoir un état de société?

» L'homme qui amasse des provisions, comme celui qui les ravit, prouve le penchant à la pro-

priété. Il en est de ce sentiment comme de toutes les autres qualités : si la nature ne l'eût donné à l'homme, il n'en eût jamais eu la moindre idée, et jamais il ne lui fût entré dans l'esprit de faire des lois pour réprimer son activité démesurée. »

Au plus bas degré de l'échelle intellectuelle de l'humanité, chez les idiots, le sentiment de propriété se manifeste aussi très clairement à tous les yeux ; même observation chez le sourd-muet, chez l'aliéné et chez l'homme en démence ; et cependant les uns n'ont pas fait de codes, et les autres agissent indépendamment et en dehors des obligations qu'ils ont contractées lorsqu'ils jouissaient du libre exercice de leurs facultés. Voyez-les dans nos hospices, là où le malheur les a réunis en grand nombre ; dans la faiblesse ou le trouble de leur esprit, ils agissent sous l'aveugle impulsion de l'instinct. Sans faire de choix et de distinction, sans but, sans utilité, sans intention, sans prévoyance, sans besoin, sans aucun de ces mobiles auxquels les idéologues ont voulu rapporter l'existence de ce sentiment, on les voit s'emparer de tout ce qui peut leur tomber sous la main : de la paille, des cailloux, des chiffons, des chandelles, des mouchettes, des cuillères, des sébiles, des bouchons, de petits morceaux de bois, etc., tout sert indistinctement à satisfaire l'activité de leur faculté innée et sans contre-poids. Voilà les faits positifs, invariables,

universels, en vertu desquels la propriété s'est établie sur la terre ; elle ne tient à rien de conventionnel et de factice. Elle est le résultat d'un penchant inhérent à la nature.

Lorsqu'un des écrivains les plus célèbres des époques d'agitation que nous avons traversées a dit : « La propriété, c'est le vol », il s'est tout simplement inscrit contre l'ordre inévitable des choses, contre la création, contre un fait de la nature humaine et contre les institutions sociales, qui en sont les effets nécessaires, et il a pris tout simplement le désordre d'une faculté pour son emploi légitime et moral. Son système, j'aime mieux dire son paradoxe émouvant, est la négation de l'une des facultés les plus vivaces de notre organisation, de celle qui est, en quelque sorte, le pivot de tout notre être, et sans laquelle nous ne pouvons, pour ainsi dire, nous concevoir. L'homme cesserait d'exister et de vivre, de penser et d'agir, s'il n'avait pas en lui cette puissance d'action, s'il ne s'appropriait et ne conservait pas les fruits de son travail et de sa peine, et s'il ne les défendait pas contre ceux qui voudraient les lui enlever. Tout mobile d'action cesserait immédiatement pour l'humanité, si l'on parvenait à étouffer chez elle cette tendance irrésistible et innée. C'est cependant par là qu'il faudrait commencer, si l'on voulait établir le communisme comme système de gouvernement.

Œuvre impossible dont on ne peut même admettre la supposition, et contre laquelle s'élèveraient incessamment l'inégalité des dons de la nature et l'activité incessante et fatale du sentiment de propriété. A ce point de vue, la société restera ce qu'elle est; on n'a point encore trouvé, et l'on ne trouvera jamais le secret ou le moyen de concilier la liberté et l'activité individuelle avec l'absence de la propriété.

Ah! si l'on nous disait que l'homme a fait de ce penchant inférieur ce qu'il a fait des autres, qu'il en a extraordinairement dépassé la mesure et l'emploi; si l'on nous disait que, sous les prétextes politiques les plus élevés, que sous les prétextes religieux les plus nobles, il a commis des spoliations indignes et des extorsions infâmes, et qu'en fait, dans l'enfance des sociétés, surtout, il s'est placé comme déprédateur en dehors des lois de sa propre constitution, nous pourrions peut-être ne pas protester contre une semblable formule, et déplorer le malheur des circonstances et la lenteur avec laquelle se fait l'évolution intellectuelle et morale de notre espèce. Mais, encore une fois, ne confondons pas l'abus de nos facultés avec l'usage légitime et raisonnable que nous pouvons en faire. Sous ce rapport, aucune faculté de conservation ne serait bonne en elle-même et dans sa destination. Autant vaudrait-il, généralisant sur elles toutes des

observations particulières qui s'expliquent par une aberration exceptionnelle de la nature ou par le silence que nous imposons encore trop souvent à nos facultés intellectuelles et morales; autant, dis-je, vaudrait-il soutenir que naturellement elles nous incitent toutes au mal; que l'amour physique, par exemple, ne porte qu'à la luxure et à tous les désordres des sens; que l'amour des enfants conduit à leur sotte idolâtrie et au malheur de leur existence; que l'attachement au pays natal produit la nostalgie et quelquefois même le suicide; que les affections de famille nous font tomber dans un déplorable égoïsme; que l'attachement et l'amitié, par leurs préférences exclusives, nous font incessamment commettre des dénis de justice; que le courage nous donne un caractère querelleur, difficile, hargneux; que l'esprit d'ordre et d'économie se tourne en avarice; que le tact et le savoir-faire sont de la ruse et de la dissimulation; que l'énergie de l'âme décèle un instinct féroce et destructeur; que le penchant qui nous porte à construire excite à démolir pour démolir encore; que les nécessités de l'alimentation font de nous tous des gourmands et des goinfres, et, qu'en un mot, les traits propres à représenter l'humanité doivent se prendre exclusivement et entièrement dans le tableau de ses aveuglements, de ses faiblesses, de ses misères, de ses excès, de ses crimes et de ses folies.

Dans le sens que nous venons d'indiquer, c'est-à-dire au point de vue de l'activité désordonnée de l'acquisivité, Voltaire, longtemps avant l'écrivain distingué dont nous avons cité les paroles, avait dit, dans son *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*, que l'histoire n'est autre chose que la liste de ceux qui se sont accommodés du bien d'autrui.

Dans les temps anciens, en effet, et même à des époques qui ne sont pas extrêmement éloignées de nous, la conquête a été presque partout et bien souvent l'origine de la propriété. On le sait, la conquête est presque toujours le résultat de l'abus de la force qui s'approprie ce qui appartient à d'autres. Dans ce cas, tout le monde est d'accord pour reconnaître que la propriété ainsi acquise est un vol, au point de vue des principes, alors même qu'au bout d'un certain temps la loi déclare qu'il y a prescription, et ne cherche plus la manière illégitime et violente dont la propriété a été acquise, à cause des difficultés insurmontables qu'on rencontrerait pour la rendre à son premier possesseur ou à ses ayants cause. Dans ce cas, aux yeux de la loi, possession vaut titre, quoique, au point de vue des principes, comme je viens de le dire, il y ait eu violation du droit d'autrui, et par conséquent usurpation et vol, de l'avis de tous.

Quoi qu'il en soit, les nations ne doivent pas être jugées sur des faits qui sont comme des hasards ou

des accidents dans leur vie. Les passions, les intérêts, les faits et gestes des chefs qui les dominent et les entraînent, n'engagent pas d'ailleurs leur responsabilité. D'autre part, elles ne sont pas toujours en guerre et en révolution ni placées vis-à-vis les unes des autres dans un état violent d'hostilité. Elles finissent par prendre leur assise, et, en général, chez elles toute la propriété n'est point le produit du vol, elle est le produit du travail, du talent, de la conduite, de l'ordre et de la persévérance; elle est le fruit d'une faculté innée respectable dans sa nature et son essence, et qui, pour son emploi légitime, a seulement besoin, comme toutes les autres du même ordre inférieur, de s'éclairer aux lumières de l'intelligence et de s'épurer sous l'impression des nobles sentiments.

En partant de ces observations positives de cette puissance innée du sentiment de propriété, des séductions qu'il présente journellement à l'esprit, et des désordres qu'il occasionne lorsqu'il est abandonné à sa force instinctive, on conçoit le sens des paroles de Philippe, roi de Macédoine, qui ne demandait que trois choses pour réussir dans ses guerres : de l'argent, de l'argent, et encore de l'argent.

Charron n'ignorait pas non plus cette disposition bien marquée de notre nature. « Les finances dans un gouvernement, a-t-il dit, sont les nerfs, les pieds

et les mains de l'État. Il n'y a glaive si tranchant et si pénétrant que celui d'argent, ni maître si impérieux, ni orateur si gagnant les cœurs et les volontés, ni conquérant tant preneur de places que les richesses. »

C'est d'après cette faiblesse de la nature que l'on s'explique comment les hommes les plus abominables, les Caligula, les Tibère, les Néron, les Henri VIII, les Borgia, ne manquent jamais de lâches qui les servent, de courtisans qui les flattent, et de vils sophistes qui les justifient : l'intérêt les leur donne, ou plutôt les leur vend. Soif insatiable de l'or, à quoi ne réduis-tu pas les mortels.

L'admiration que nous manifestons pour tous les actes de désintéressement vient encore par un beau côté trahir notre convoitise et notre âpreté pour le gain ; ce noble mouvement de notre âme prouve que nous sentons profondément tout ce que demande de sacrifices, d'efforts, une pareille abnégation du sentiment de propriété.

Contradictoirement à l'opinion généralement accréditée, il est donc bien certain que le sentiment de propriété est donné par la nature, qu'il doit être mis au nombre des forces vives et innées de l'économie, et qu'il n'est pas le produit artificiel des institutions sociales. En y regardant de plus près, les législateurs et les moralistes l'auraient trouvé, comme nous, tout établi dans la tête humaine, et, sans

se perdre dans des discussions métaphysiques interminables, ils auraient pu nous devancer, et chercher, comme nous allons le faire, à donner des règlements et des principes propres à contre-balancer son empire exclusif et à nous ramener à des manifestations moins aveugles, moins instinctives, moins désordonnées et mieux en rapport avec les droits respectifs de tous les membres de la société.

Quelque nombreux et incontestables que soient les faits que je viens tout à l'heure de presser les uns sur les autres, et dont la plus grande part fait si bien ressortir l'innéité en même temps que les écarts et les abus de l'acquisivité, je ne crains pas, néanmoins, messieurs, de vous voir en tirer les conséquences défavorables à la dignité de votre espèce, et frapper par cela même de votre réprobation l'origine et la source de la propriété.

Nous avons déjà depuis longtemps pris ensemble l'habitude de ne point rendre l'homme comptable des choses qui ne sont pas de sa constitution propre. Des sauvages et des cannibales, des nations incultes et barbares qui se ruent sur des peuples plus avancés qu'elles en civilisation, et qui les dépossèdent de leurs biens, ne représentent pas l'espèce humaine ; je dis plus, des hommes dont on a développé l'intelligence, mais qui n'ont pas reçu d'éducation morale ou qui n'en ont pas profité, et qui, en conséquence, ne possèdent qu'en germe les grandes

qualités d'âme inhérentes à notre nature, ne peuvent pas davantage être donnés comme ses types et ses représentants. En général, ils n'en représentent et n'en peuvent représenter que les plus bas instincts. En ce sens, l'homme qui pense est un animal dangereux.

Quel renversement de la logique, quelles exigences ridicules, quelle ignorance des premiers principes de la science ! Quoi ! vous voulez qu'un animal, même intelligent, soit un homme, qu'il se manifeste comme un homme *homme*, c'est-à-dire comme un être qui sait subordonner l'énergie de ses instincts au contrôle et à la suprématie de ses facultés caractéristiques, de ses facultés supérieures ! Vous ne voyez donc pas que ce sont deux êtres tout à fait dissemblables ; que l'un est homme et que l'autre ne l'est pas, et que vous ne pouvez attendre de ces deux individus les mêmes manifestations.

Quoi qu'il en soit, j'aime à le répéter, l'espèce humaine a progressé ; elle n'a point roulé et ne roule point dans le même cercle que ses pères, comme on se plaît encore à le dire de nos jours : les hommes qui l'ont aimé, qui ont voulu la servir, qui ont souffert ou qui sont morts pour elle, ont fini par l'éclairer, la modifier, l'ennoblir. Malgré tout ce que nous avons à désirer encore touchant son perfectionnement, l'homme des sociétés modernes,

pris en masse et considéré au point de vue de la moralité des actions, l'emporte certainement sur l'homme des sociétés antiques : rien n'a été perdu, tout a porté fruit ; s'il y a des comparaisons à établir, elles sont toutes à son avantage. L'augmentation successive du bien-être général, le progrès des sciences, les enseignements de la morale et de la philosophie, la promulgation des grands principes du christianisme, tout a contribué à transformer le vieil homme ; la lumière a lui dans les ténèbres, et les ténèbres se sont évanouies devant elle. L'intelligence s'est développée, les sentiments moraux se sont éveillés à la vie, et les rudes instincts de la conservation eux-mêmes, qui faisaient autrefois presque exclusivement de la vie de l'homme une vie épouvantable de déprédations, de violences et d'infamies, tout en conservant quelque chose de leur énergie native, finissent par adoucir la force de leur expression, par se soumettre aux activités élevées de l'âme, et par amener graduellement l'homme à rentrer dans l'ordre et les destinées de sa constitution. Les promesses faites il y a déjà bien longtemps au faible roi de la création auraient-elles donc un jour leur entier accomplissement?

Ne faisons pas d'anachronismes, et défions-nous de toute exagération. A ne considérer que la matérialité des faits ci-dessus rapportés, on serait certainement tenté de regarder l'espèce humaine

comme invinciblement portée au vol, à la rapine, au brigandage; mais que les bons esprits ne s'arrêtent point aux faits particuliers à telle ou telle époque; qu'ils multiplient leurs observations, et ils verront qu'à mesure que, par un concours favorable de circonstances, l'homme arrive à pouvoir vivre de la vie de l'homme, à pouvoir cesser de disputer sa vie au monde extérieur et même à ses semblables, à mesure aussi on le voit développer son intelligence, manifester ses sentiments moraux, commander à ses penchants inférieurs, et non-seulement respecter la propriété d'autrui, mais dans une multitude de choses et d'occasions montrer encore dans sa conduite le plus parfait désintéressement.

Ce fait est positif, et il est invariable. Observez tous les peuples actifs et industrieux qui se sont affranchis des nécessités les plus impérieuses de l'existence matérielle, partout vous les voyez sortir de l'animalité, entrer dans la vie de l'esprit et du cœur et représenter l'homme sous son vrai caractère.

Voilà l'homme, messieurs, voilà ce que nous sommes et ce que nous pouvons être, lorsque rien ne s'est opposé au développement et au perfectionnement de notre constitution individuelle et morale; et tant que chez un peuple vous n'apercevez pas le mouvement et l'application des facultés élevées de sa nature propre, il est ridicule et absurde de soutenir que l'homme, créature spéciale, ordonné

pour briller par l'intelligence et par l'âme, ait apparu dans ce monde. Des nations barbares, je le redis encore, ne représentent pas l'humanité, non que les précieux attributs de notre espèce fassent défaut à leur constitution, ils y sont en germe ; mais n'ayant été développés ni par l'instruction ni par l'éducation , ils sont restés dans la torpeur et l'inertie. Voilà comment ces nations, réduites qu'elles sont à l'activité des penchants des brutes, s'organisent en bandes de brigands et vont porter partout la guerre et la dévastation.

C'est seulement dans ce sens que l'on peut dire que le vol est un phénomène naturel tant chez l'homme que chez les animaux ; tout alors est au plus fort et au plus adroit : et, suivant cette jurisprudence, les côtes de la mer Égée sont dévastées par les héros d'Homère sans autre raison, si ce n'est que ces héros aimaient à s'emparer de ce qu'ils trouvaient d'airain, de fer, de bestiaux, d'esclaves et de femmes chez les peuples d'alentour.

En France, jusqu'aux xv[e] et xvi[e] siècles, nos grands seigneurs, nos ducs, nos comtes et nos barons, ressemblaient en tout point aux héros d'Homère. Leurs châteaux n'étaient que des repaires de pirates et de voleurs ; ils passaient leur temps dans la satisfaction des plus grossiers instincts, et n'en sortaient que pour détrousser les passants et pour se livrer entre eux des guerres de dévastation dont

les pauvres paysans faisaient bien souvent tous les frais.

Ces abus, ces désordres, ont disparu devant les progrès de la morale et de la civilisation ; et relativement aux atteintes portées à la propriété, ce n'est plus aujourd'hui que dans les dernières classes de la société, dernières classes qui n'ont point suffisamment reçu les bienfaits de l'instruction et de l'éducation, et qui ne sont point encore partout complétement à l'abri des terribles suggestions de la misère, que l'on continue d'observer plus particulièrement ce genre d'infractions légales.

Dans un assez grand nombre de circonstances, en effet, pour donner aux actes incriminés leur véritable signification, l'homme ne vole pas pour voler, il n'agit pas sous l'empire ou la tyrannie d'une convoitise ardente et déréglée. Ne sait-on pas, par suite des discussions et des débats qui s'établissent devant nos tribunaux, que le vol, comme je le faisais entendre tout à l'heure, reconnaît souvent pour cause les nécessités du besoin, et qu'en preuve de la vérité de cette observation, on le voit se multiplier en raison directe de la rigueur des saisons, de la cherté des vivres, de la cessation des travaux, de la disette ou de l'insuffisance des récoltes et de toutes les autres causes qui privent le peuple de ses moyens d'existence ?

Dans toutes ces circonstances, chez les individus

rapaces, comme chez ceux qui ne le sont pas, les instincts de conservation, surexcités, parlent plus haut que les sentiments élevés de la justice, de la vénération et de la bienveillance, parlent plus haut que la morale et les lois : il n'y a pas de distinction à faire entre des gens affamés; la souffrance les réduit tous à un sentiment de besoin qui absorbe tous les autres. Que le désir de la propriété soit plus prononcé chez les uns ou chez les autres, la chose est tout à fait indifférente : il faut de toute nécessité qu'ils vivent tous, ainsi le veut la nature impérieuse et maîtresse; et si les moyens légitimes et honnêtes de sauver leur vie ne se présentent bien vite à eux, on les voit se porter alors aux plus grands excès, et ne respecter dans leur inévitable exaltation ni les personnes ni les choses.

Qui ne connaît l'histoire de certaines villes longtemps assiégées, et dont un blocus rigoureux a réduit les habitants à la famine ?

Qui n'a pas lu les récits de quelques navigateurs surpris en pleine mer par un calme plat, et qui ont épuisé les dernières ressources de leur alimentation? Qui peut ignorer aussi les extrémités terribles auxquelles se portent les marins naufragés sur des plages désertes, et qui n'ont pu retirer de leurs bâtiments mis en pièces qu'une faible quantité d'aliments? Dans ces situations critiques et désespérées, personne ne veut mourir; on se vole, on

se pille, on s'arrache violemment la moindre portion alimentaire. On se bat comme des tigres, on s'égorge; et si la situation ne change pas, si toutes les provisions sont consommées, on descend jusqu'à l'anthropophagie. Voilà tout ce que le monde sait, ce que tout le monde déplore, ce que tout le monde explique, et ce qui ne peut servir à personne pour déprécier la nature humaine. Tous ces faits anciens et nouveaux ne sont point de l'homme proprement dit, et ils ne peuvent pas eux-mêmes entacher de fraude, de spoliation, de brigandage et d'infamie l'origine et la source de la propriété.

Le sentiment de propriété agissant assez fréquemment en dehors de son activité propre, cédant souvent à l'impulsion des autres facultés prédominantes ou surexcitées, présente en quelque sorte autant d'applications diverses que nous avons de facultés différentes dans la tête. Sous ce rapport, il est sage de se défier de toutes les têtes à manies et à fortes passions. Tout amateur est dangereux : tel individu incapable de dérober à qui que ce soit une maille, une obole, un denier, volera sans répugnance et sans scrupule, dans vos collections, une lettre autographe, un livre rare, un coquillage précieux, une médaille d'un grand prix, etc.

Admis dans votre intimité et suivant la nature des amours qu'il renferme en lui-même, il peut à tout moment trahir votre confiance, vous enlever

vos amis, s'emparer de vos places, et ne pas même respecter les objets les plus chers de votre affection. Le législateur des Hébreux reconnaissait toutes ces tendances de la nature. Ouvrez son Décalogue : « Tu ne désireras pas la femme de ton prochain ; tu ne désireras pas sa maison, ni son serviteur, ni sa servante, ni son bœuf, ni son âne, ni aucune chose qui lui appartienne. »

Dans l'esprit humain, la convoitise s'applique à tous ces objets.

Avant de terminer mes considérations sur l'exercice et les applications du sentiment de propriété, qu'il me soit permis de vous citer un passage de mon livre sur l'homme animal (1), dans lequel je m'élève contre les inductions trop absolues qui ont été tirées de mes observations, relativement à quelques grands personnages historiques dont on a cherché à flétrir le caractère et à déshonorer la mémoire en les représentant comme exclusivement incités à l'action par un amour désordonné des richesses.

Les temps passés sont si loin de nous, et le temps présent nous appartient si peu, que, malgré l'activité de mon sentiment consciencieux, je ne reviendrais point sur l'iniquité de ces jugements, si, en étudiant l'histoire mémorable des cinquante dernières années de mon propre pays, je ne m'étais

(1) *De l'homme animal*, 1 vol. in-8, Paris, 1839, J.-B. Baillière.

aperçu que l'on avait considéré de la même manière les principaux acteurs des événements de cette grande époque, et qu'on les avait représentés comme obéissant en toutes choses, aussi au penchant de l'acquisivité.

Certes, les grands hommes ne sont point à l'abri des misères et des faiblesses de l'humanité, je sais qu'ils ne sont point grands sous toutes les faces et sous tous les rapports; je sais plus, je sais qu'en raison même de leur riche organisation et de ses grands pouvoirs, ils ont plus de besoins et de passions que les hommes vulgaires; j'ajouterai que les faits journaliers dont ils sont partout les témoins ne sont guère capables, par la réflexion, et l'imitation, de les porter à bien faire. J'admets, et cela doit être, qu'ils ne sont point insensibles aux plaisirs de la propriété; mais lorsque j'entends dire à des savants, à des professeurs de l'université, à des hommes politiques, que les gens les plus dangereux dans les temps de crise et de révolution sont des hommes pauvres qui n'ont rien à perdre, et qui ont tout à gagner; quand j'entends dire et soutenir que leurs plus hautes et leurs puissantes facultés relèvent de leur indigence, et que sans le désir extrême qu'ils ont de s'enrichir, ils n'auraient point pris ou ne prendraient point un rang élevé parmi leurs contemporains, je ne puis ne pas signaler une pareille erreur ou un pareil mensonge, et ne pas faire servir

les principes de la science à la réhabilitation de leur grandeur et de leur renommée.

A entendre de pareilles choses, ne dirait-on pas qu'il suffit d'être misérable pour avoir des talents supérieurs et pour montrer un caractère énergique. Ne dirait-on pas que c'est là la condition sans laquelle on ne peut s'élever à la hauteur des circonstances et prendre sa place et son rang dans la société? Comment se fait-il alors que dans des temps semblables, les hommes les plus nécessiteux ne soient pas toujours les plus remarquables. Quel rapport y a-t-il donc entre une faculté tout animale, et par conséquent tout inférieure, et les puissances toutes d'homme, les puissances toutes supérieures du cerveau? Comment la convoitivité, si la nature n'a fait primitivement tous les autres frais, et si les circonstances extérieures, par l'instruction du malheur même, n'ont pas été favorables au développement et au perfectionnement de l'individu; comment la convoitivité, dis-je, peut-elle donner par elle-même de l'esprit, de l'intelligence ou du génie? comment peut-elle donner du courage, de la grandeur, de la fermeté, de la noblesse d'âme, de l'espérance et un ascendant en quelque sorte magique sur les hommes et les choses de l'époque? Quelles sont donc les grandes vertus et les grandes qualités des personnes chez lesquelles prédomine le sentiment de propriété? La misère, messieurs, n'exclut

point les grandes puissances intellectuelles et morales, mais elle ne les fait point naître; et la cupidité, à laquelle on voudrait faire honneur de tant de grandes choses, retrécit en général le cercle des idées, dégrade le caractère, et paralyse tous les mouvements généreux du cœur humain.

Lors donc qu'aux époques critiques de l'histoire de l'humanité, on voit apparaître des individus qui saisissent d'un coup d'œil tout ce qui se passe autour d'eux, quand on les voit diriger le mouvement social, soutenir par leurs actes et leurs paroles les principes généraux, résumer en leur personne les intérêts des masses, marcher intrépidement en avant, et tout entraîner avec eux, soyez convaincus qu'il y a chez ces hommes autre chose que les calculs de l'avarice, et les pressantes sollicitations des premiers besoins. Messieurs, on n'usurpe point les lauriers et les couronnes en ce monde, et à moins d'avoir en soi l'incontestable supériorité d'une tête d'homme, il n'est point donné au premier individu cupide ou obéré d'un pays de venir bouleverser la société et d'y faire sentir puissamment son influence.

Il n'est donc point exact de dire que dans des temps de crise et de révolution, les hommes qui s'imposent à la foule et qui arrivent à la direction des affaires puisent leurs forces et leurs inspirations dans l'activité du sentiment de propriété, et surtout

que les qualités supérieures qu'ils déploient sur la scène soient enfantées par lui. On ne saurait trop le redire, nos facultés sont indépendantes les unes des autres : une faculté bien développée ne comporte point, n'entraîne point un développement analogue au sien dans les autres facultés. Ainsi donc, quelque prononcé, quelque impérieux que puisse être le désir d'amasser des richesses, il ne peut jamais changer la nature déterminée d'un individu, transformer, par conséquent, un homme en un autre homme, et faire d'un imbécile une médiocrité, ni d'une médiocrité un talent supérieur. Pour être un Scylla, un Marius, un Cromwell, un Napoléon, il faut avoir autre chose que des dettes et de la cupidité. Que vous soyez pauvre ou riche au moment où s'opèrent de grands événements dans la vie des peuples, vous ne parviendrez jamais à servir puissamment ces événements ou à les gouverner, si la nature, avant tout, ne vous a point donné une grande intelligence et un grand caractère.

D'ailleurs, messieurs, il nous suffit de la moindre réflexion pour être convaincus que dans le premier mouvement d'une révolution générale, les intérêts égoïstes d'un simple particulier n'ont pas de signification, à côté des intérêts immenses de la nation qui se soulève; et que, d'autre part, le révolutionnaire le plus passionné et le plus éclairé n'a de puissance qu'autant qu'il est le représentant des idées,

des besoins, des vœux et des droits de ses concitoyens.

Si, dans ces circonstances solennelles et terribles où un peuple se lève en masse pour soutenir ses droits et proclamer sa liberté, quelques individus sont à redouter pour la société tout entière, si quelques hommes sont dangereux, évidemment ce sont ceux qui non contents de voir respecter leur personne et leurs biens, gorgés de richesses et d'honneurs, se servent de leur influence pour éterniser le *statu quo* des choses, et retarder autant que possible la marche de la civilisation et le bien-être général. Pour en revenir à l'histoire particulière de notre pays, on peut le dire en toute vérité, c'est sur la plupart de ces hommes que doivent retomber les malheurs de notre révolution de 89. La noblesse et le clergé, en s'opposant aux réformes que demandaient la morale, la religion, le progrès des lumières, les intérêts nouveaux ; la noblesse et le clergé, en ne voulant pas faire la moindre concession, en refusant au roi les sacrifices qu'il leur demandait, en invoquant l'appui de l'étranger, en inquiétant la nation, amenèrent seuls les violentes réactions dont nos pères ont été les témoins. Sans leur égoïsme et leur cupidité, sans le désir qu'ils avaient de conserver pour eux seuls les jouissances de ce monde, la tête de Louis XVI n'eût pas roulé sur l'échafaud, et les

excès auxquels s'est laissé entraîner la Convention dans ses moments de colère et de crainte ne serviraient point encore aujourd'hui de prétexte aux déclamations des despotes.

En résumé, l'amour de la propriété est réellement un fait de la nature humaine; nous ne le devons ni à la société, ni à l'éducation, il n'est point factice; il s'accommode et se façonne aux lois de chaque pays, mais il est naturel dans son fond : c'est lui particulièrement qui porte l'homme à se débattre en ce monde afin de pourvoir à ses besoins et à ceux de sa famille, et c'est lui qui, à l'aide de l'ordre et de l'économie, lui procure le repos et la tranquillité nécessaire pour cultiver son intelligence, développer son moral, et revêtir le caractère propre de son espèce. Voici telle que je la trouve encore révélée dans notre constitution, la loi d'activité de ce pouvoir conservateur.

SENTIMENT DE PROPRIÉTÉ.

Je vous ai donné le monde et rendu sensibles aux avantages et aux plaisirs de la propriété. L'amour de la propriété est inhérent à votre être. Il n'est point le produit artificiel des conventions sociales : vos législateurs sont seulement intervenus pour en régler la mesure et l'emploi ; il n'est ni un vice, ni une imperfection, ni un principe, ni une abstraction. C'est un des instincts les plus sûrs de votre conservation, et, par sa force et par son activité, je l'ai mis en rapport avec le nombre et les besoins de vos autres facultés, qui vont presque toutes lui demander assistance.

Le travail, sur lequel reposent votre existence matérielle et votre grandeur intellectuelle et morale, manquerait du stimulant le plus essentiel, si je ne vous avais pourvus de cet instinct tutélaire. Il donne aux sociétés du monde leur assise et leur mouvement général.

L'agriculture, le commerce, les découvertes

scientifiques, les relations des peuples entre eux, les échanges des produits de leur sol ou de leur industrie, les chefs-d'œuvre des arts, les inventions de la mécanique, toutes les spontanéités qui mettent l'homme en travail sur la surface de ce globe dont je l'ai fait gérant, reposent plus ou moins sur l'énergie de cette faculté, et viennent incessamment y ranimer leur force et leur vie.

Quel enveloppement est le vôtre! Que de temps il vous faut pour apprécier la sagesse de ma création et l'étendue de mes bienfaits! Sans les ressources que l'amour instinctif de la propriété a mises dans vos mains, que fussiez-vous devenus? Jamais vous n'eussiez pu vous révéler comme hommes; votre état d'hommes tient à l'activité de cette faculté et au bien-être général et particulier qui en est la conséquence.

Comment n'avez-vous pas compris depuis longtemps des choses aussi simples? Ne faut-il pas que vous soyez complétement rassurés sur votre existence et sur celle de vos enfants, pour trouver le temps et la tranquillité d'esprit nécessaires à l'étude des belles-lettres, à la culture des sciences et des beaux-arts, à

tout ce qui peut, en un mot, agrandir le cercle de votre intelligence? et ne faut-il pas également que vous soyez affranchis de la misère, pour vivre de la vie morale, pour ouvrir votre âme à la nature et à vos semblables, fortifier votre indépendance, et revêtir dans son ensemble et sa force le caractère de l'humanité?

La bienveillance, la vénération, l'idéalité, le désir de plaire, l'estime de soi-même, la justice, tous ces sentiments qui vous posent en créatures supérieures, se taisent et s'atrophient dans vos cerveaux et ne déversent leurs libéralités sur personne, si l'économie tout entière fléchit sous la douleur et le poids de l'infortune.

On vous a trompés, et l'on s'est trompé soi-même, lorsqu'on vous a dit que le travail était une malédiction : le travail est la condition de tous vos succès; c'est le déploiement de toutes les forces de votre être; c'est le premier de vos devoirs, et votre plus grand intérêt; c'est une de mes gloires à moi, et c'est une de nos bénédictions sur vous. Comprenez bien ces paroles nouvelles, repétez-les en tous lieux, et agissez en conséquence.

On a faussé votre esprit sur ce point : le tra-

vail, loin d'être une tâche, une peine, un châtiment, une chaîne d'esclave, est l'expansion naturelle de chaque individu, le signe de sa présence, et en quelque sorte, comme on vous l'a dit, son incarnation dans le monde. La vie, si limitée qu'elle soit, est la vie ; c'est l'action, c'est l'application incessante de votre être à tous les objets du dehors. L'homme n'est point né pour l'inertie ; la paresse n'est point le premier instinct de la nature : s'épandre et rayonner dans le monde extérieur, voilà son obligation, sa loi, son bonheur et sa santé ; il donne, mais c'est en donnant, et parce qu'il donne, qu'il reçoit, et qu'il lui est donné. Le phénomène intime de la vie n'est pas autre chose que cela : donner et recevoir, assimiler et exhaler, aspirer, s'agiter et recueillir, tel est le lien que vous n'avez point aperçu, qui forme la solidarité du genre humain, et qui en établit la durée.

Entrez donc dans l'esprit de mes institutions ; travaillez, non pour satisfaire aveuglément et exclusivement votre sentiment de propriété, non pour entasser inutilement l'une sur l'autre des pièces de métal, mais pour accomplir ma loi, pour maintenir en activité

toutes les forces de votre constitution, et parvenir, en vous affranchissant des besoins du corps, à donner carrière et satisfaction aux facultés de votre esprit et de votre âme.

Sous tous ces rapports, mon commandement est explicite et formel ; je vous le dis en vérité : Quiconque négligera cette force instinctive de son être, et ne l'emploiera pas conformément à mes volontés ; quiconque, pour ne rien laisser à la faiblesse de vos interprétations, n'essayera pas d'améliorer sa condition par de nobles efforts, et ne s'appliquera pas à se procurer au moins une heureuse médiocrité, sera puni dès ce bas monde de sa désobéissance. Il restera dans l'enveloppement de sa nature supérieure, il ne parviendra pas à se connaître comme homme, et ne s'affranchira jamais de sa propre servitude ni de celle de ses semblables.

Vos malheurs et vos mécomptes ne viennent que de vous-mêmes et de votre ignorance. Il y a entre vous et la nature extérieure une harmonie calculée, quoique cette harmonie ne soit pas parfaite : et c'est même en raison de cette situation mixte et bien déterminée, et à tout jamais arrêtée dans mes plans, que vos

différentes facultés trouvent et trouveront toujours un stimulant nécessaire, une cause d'action, une occasion de s'appliquer, d'engager la lutte et le combat, et de vous procurer par ces agitations mêmes les plaisirs et les avantages qui s'attachent à la longue, par loi de ma Providence, à l'exercice normal et régulier de chacun de vos devoirs.

Le travail n'est pas simplement une obligation, c'est une nécessité, et vous la partagez avec la foule innombrable des êtres qui habitent ce globe avec vous. Le travail, c'est la fonction, l'activité, le jeu, la vie, le plaisir et la joie de tous vos appareils : tout organe qui s'y soustrait est mort ou comme mort; il rompt le faisceau de vos harmonies intérieures et extérieures, et porte atteinte à l'ordre établi dans ma création. Il n'est pas une fibre dans l'organisme, il n'est pas un muscle, il n'est pas un sens, pas un instinct, pas un sentiment, pas un pouvoir intellectuel, industriel ou artistique, pas une faculté de perception qui n'ait son rôle et son but, son importance et son utilité. Je vous ai faits pour être, et non pour ne pas être. Sur tous ces points vous avez les idées les plus

étroites et les plus fausses, et vous paraissez n'avoir rien compris aux choses instituées par ma sagesse.

Le mécanisme admirable de votre organisation, la multiplicité de ses rouages, les pouvoirs qu'elle possède pour dominer la matière, le nombre et l'acuité de ses sens, l'énergie de ses instincts, la noblesse et la vivacité de ses sentiments, l'étendue et la variété de ses facultés intellectuelles, industrielles et artistiques, la richesse de ses perceptions, rien ne vous a fait soupçonner l'existence multiforme et animée pour laquelle je vous ai si largement constitués. Rien n'a su vous donner l'idée du travail immense et délicieux auquel j'ai voulu vous appeler. Vous en restez toujours aux facettes; et cependant, en vous posant au sein de la nature, non-seulement je vous ai donné les moyens de la connaître et de vous harmoniser avec elle, mais j'ai voulu que vous lui donnassiez votre empreinte, qu'elle vous fût en tout point assujettie, qu'elle devînt le théâtre et l'instrument de vos activités, et que vous arrivassiez à lui arracher ses secrets et à lui dérober sa puissance. Telle est la tâche que vous avez à remplir; telle est la

grande existence à laquelle je vous ai conviés dès les premiers âges de la terre.

Du moment qu'un individu, du moment qu'un peuple, ne mettent point sous vos yeux la somme entière de leurs forces fondamentales; du moment qu'ils ne font point usage de toutes les parties de l'organisme qui peuvent leur donner l'idée ou le sentiment de la vie, que tous leurs appareils de sensation ne sont point en contact avec leurs objets respectifs, qu'ils passent tout leur temps sur cette terre dans une seule série d'idées, dans l'expression machinale de quelques aptitudes industrielles, dans la satisfaction de quelques sentiments ou penchants, dans la pratique de quelques vertus; du moment enfin qu'ils ne réalisent point tout ce qu'ils ont en eux-mêmes, quelques succès qu'ils aient d'ailleurs obtenus dans leurs différentes carrières, ils ne peuvent se féliciter de la place qu'ils occupent et du rôle qu'ils remplissent dans cet univers. On peut dire, en ce sens, qu'ils sont restés au-dessous des libéralités de la nature, qu'ils n'ont point répondu aux espérances que faisaient naître l'importance et la pluralité de leurs organes encéphaliques, et l'on

regrette de les voir ainsi arriver au tombeau sans avoir eu conscience ni de ce qu'ils étaient ni de ce qu'ils pouvaient être, et sans avoir par conséquent complétement vécu dans l'espace qui leur était ouvert et dans le temps qui leur était déterminé.

Entre cette manière de considérer l'existence de l'humanité et les idées qui règlent encore aujourd'hui le mode du développement physique, instinctif, intellectuel et moral de vos enfants, la différence est marquée ; et cependant, que me voit-on demander qui soit, je ne dirai pas au-dessus des forces de l'humanité, mais qui ne soit dans son essence et dans ses attributions? Quoi ! je n'aurais point fini ma création dans l'homme : ce prétendu chef-d'œuvre ne serait qu'une ébauche imparfaite et grossière. Les insectes ! les poissons, les oiseaux, les quadrupèdes, tous les animaux qui peuplent la terre se dessineraient, aux yeux de l'observateur, sous toutes les formes et sous tous les caractères de leur condition ; ils manifesteraient en toute plénitude leurs instincts, leurs penchants, leurs aptitudes industrielles ; aucune faculté, chez eux, ne porterait préjudice dans ses exercices

à une autre faculté; chaque individu s'agitant librement dans sa sphère suffirait pour donner une idée nette de son espèce; et par une contradiction inexplicable, l'homme seul, au milieu de l'existence heureuse et pleine de tous les êtres, resterait au-dessous des pouvoirs de son admirable organisation! Une pareille idée est inadmissible, je ne me joue point ainsi de mes œuvres. Si l'homme réunit à la surface extérieure de son corps tous les appareils connus de la sensation; si, en fait de qualités et de facultés, il rassemble sur sa tête tout ce qui est épars dans l'animalité; si à tous ces avantages il joint encore des formes distinctives, des sentiments et des talents qui n'ont point d'analogues dans aucune espèce vivante, c'est qu'il est appelé à la première des existences. A l'aspect de tant de prérogatives, on ne peut ne pas croire que ce but élevé ne soit marqué dans toute sa personne; il faut, de toute nécessité, reconnaître qu'il est réellement placé en tête de la création, et, en même temps, que dans ce monde extérieur qui le circonscrit de toutes parts, rien ne manque à sa vie. Des rapports immédiats ont été établis, tout a été préparé pour que cha-

cun de ses sens, chacun de ses organes, y rencontrât l'objet de sa fonction; pour que ses désirs, ses besoins, ses penchants, ses passions, son intelligence, pussent simultanément, et sans aucune exclusion, y trouver aisément leur emploi.

L'organisation du cerveau, réduite à un terme moyen de développement chez les masses, n'entraîne point, il est vrai, une grande énergie dans l'exercice des facultés; mais cette médiocrité dans les forces morales et intellectuelles, n'enlève aucun attribut, n'entrave aucune manifestation, n'exclut ni les qualités du cœur, ni les dons de l'intelligence : loin de là, elle favorise le cerveau dans l'ensemble de ses opérations, elle sert à l'harmonie de ses différents pouvoirs, l'affranchit du joug de tout organe prédominant, et le maintient dans la condition la plus avantageuse à l'impression variée de tous les objets du dehors.

Avec un pareil fonds, avec de tels avantages, l'homme doit infailliblement arriver à prendre un jour le rang qui lui appartient. L'histoire que l'on cite peut-être dans des desseins coupables, ne prouve rien contre lui;

son ignorance, son fanatisme, ses extravagances, ses fureurs, son animalité grossière, ne doivent point lui être imputés ; ce sont là les effets de l'enveloppement de sa nature morale et intellectuelle sur tous les points du globe ; ce sont là les effets de la domination successive ou simultanée des castes militaires, sacerdotales ou nobiliaires, dont pendant si longtemps il a été la victime et la propriété. Au lieu d'obscurcir les lumières de son entendement, de fausser les inspirations de sa conscience, d'entretenir l'activité de ses penchants inférieurs, éclairez son intelligence, ennoblissez son âme, donnez-lui des institutions qui répondent à la noblesse de son origine, à la valeur de ses titres, et vous verrez si je me fais illusion sur son compte, si c'est à tort que je le considère et que je veux le faire reconnaître comme le premier, le plus fort, le meilleur et le plus intéressant des êtres.

Entendez-le donc bien, chacune de vos facultés, sous l'œil de la morale et de Dieu, a droit à l'application, au mouvement, au travail, à la vie.

Mais pour vivre de toutes les vies que je vous ai données, pour répondre à mes libéra-

lités, et vous dessiner comme hommes, il faut commencer par donner satisfaction aux besoins impérieux de la vie matérielle. Point de vie supérieure pour vous, si vous ne vous affranchissez de ces nécessités premières.

Déclamateurs sans bonne foi, scribes et pharisiens nouveaux, ne le savez-vous pas, il faut à l'homme des circonstances extérieures, favorables pour le développement de ses facultés intellectuelles et morales, et ce n'est que le travail et l'aisance qui peuvent les faire naître et les établir.

Vous tous, que je veux appeler à la vie propre de votre espèce, maintenez-vous donc avec intelligence et moralité dans l'ordre des attributs inférieurs. Suivez les indications de la nature. Si vous restez sourds à la voix de votre instinct, si, par une activité soutenue, vous ne favorisez le sentiment de propriété, si vous n'acquérez quelque peu de fortune, en un mot, tout est fini pour vous. Sans les avoir employées, vous remporterez dans la terre les facultés éminentes que je vous ai départies, je vous aurai vainement faits hommes.

Oui, pour que l'homme devienne homme,

il faut que l'acquisivité s'exerce, il faut qu'il acquière ou que les siens aient acquis pour lui de l'aisance; il faut qu'il commence par briser tous les liens qui l'oppressent, il faut qu'il travaille, qu'il économise, qu'il améliore sa position, qu'il respire à son aise, qu'il n'ait pas d'épines enfoncées dans la tête ou dans l'âme; que l'inquiétude, la douleur et les mécomptes ne marquent pas toutes les heures de sa vie, et qu'à force de courage et de persévérance, il parvienne à se former un pécule.

Entendez-vous ce mot, vous qui ne pouvez sortir des lieux communs de la morale la plus vulgaire, et qui, dans la simplicité et la quiétude de votre âme, vous bornez tout uniment à prêcher à l'homme asservi ou à l'homme malheureux l'obéissance et la résignation. Qui a racheté l'esclave antique? Qui en a fait un affranchi? Qui en a fait un homme libre : n'est-ce pas le pécule?

Qui rachète encore aujourd'hui l'esclave des sociétés chrétiennes, car les chrétiens ont encore aujourd'hui des esclaves? N'est-ce pas la faculté sur l'exercice de laquelle je viens dissiper vos préjugés et éclairer votre esprit? N'est-ce pas le travail, l'ordre, la conduite,

l'économie? n'est-ce pas le pécule enfin qui en est le produit?

Quel besoin incessant vous avez de mes conseils, hommes frivoles et légers, qui oubliez si vite l'histoire de vos aïeux. Par suite de l'invasion des barbares, n'étaient-ils pas tombés dans le servage le plus affreux? N'étaient-ils pas attachés à la glèbe? n'étaient-ils pas comme la terre et les bestiaux, la propriété du sauvage conquérant? n'étaient-ils pas soumis aux corvées, aux redevances de toute espèce, aux obligations les plus arbitraires et quelquefois les plus odieuses? N'exerçait-on pas sur leurs femmes et leurs filles les droits les plus infâmes. Eh bien! comment ont-ils brisé le joug que leur avaient imposé ces hordes animales? Où ont-ils trouvé le rachat de toutes les horreurs qu'elles leur faisaient subir? N'est-ce pas par le fait et l'action de l'acquisivité? n'est-ce pas par le pécule?

Voilà le fait glorieux de l'histoire de vos pères; ils n'ont dû qu'à eux-mêmes leur salut, leur liberté, leur honneur et leur existence d'hommes. En respectant l'œuvre de ma création, en suivant les impulsions de l'acquisivité, en faisant chaque jour des épargnes, ils

ont à la longue aplani les obstacles qui s'opposaient à leur évolution intellectuelle et morale et pris possession d'eux-mêmes. On les a trahis bien des fois; bien des fois ces despotes sans frein, auxquels ils s'efforçaient d'échapper, retiraient les concessions déjà payées, pour les revendre de nouveau et les abolir encore plus tard. Mais vos aïeux, entrés dans les voies de ma Providence, sentaient et les droits et les forces de l'humanité; ils obéissaient en toute règle et droiture au penchant naturel de l'acquisivité, se montraient infatigables, se remettaient à l'œuvre, refaisaient leur pécule, rachetaient leur liberté, reprenaient leur rang d'hommes, et vous préparaient l'existence heureuse et indépendante dont vous jouissez aujourd'hui.

Ne vous renfermez donc pas dans la lettre de mes premiers enseignements. Saisissez-en l'esprit. Certes, en vous disant, d'autre part : N'ayez point de souci du lendemain, demain aura soin de lui-même : à chaque jour suffit sa peine. Ce n'est pas l'insouciance et l'indolence que je suis venu vous recommander ; j'ai voulu seulement apprendre aux hommes à s'affranchir des appréhensions exagérées qui ont leur

source dans une préoccupation trop exclusive des choses matérielles, des besoins du corps; j'ai voulu leur apprendre à vivre d'une vie plus haute que celle qui leur est commune avec les animaux. Mais, pour arriver à ce grand résultat, il ne suffit pas, par un travail opiniâtre, de couvrir vos besoins journaliers, de gagner votre pain quotidien, il faut encore acquérir quelque aisance. Tout est là, connaissez donc enfin les causes des choses. Sachez quel est le plus grand obstacle qui se soit opposé à votre développement comme hommes, et que l'arbre de la science devienne aujourd'hui pour vous tous l'arbre de vie. Recueillez bien mes paroles.

Je ne vous parle pas de l'homme animal, il est le produit de la nature. Ses facultés sont précoces, vivaces, puissantes; elles se développent presque toutes seules et veillent assidûment à la conservation et à la reproduction de l'espèce; j'ai fait asseoir sur lui les pouvoirs propres de l'humanité, j'ai donné une base large, énergique et forte à mon grand édifice humain.

L'homme *homme*, c'est-à-dire l'être intellectuel et moral, au contraire, doit tout à

l'instruction et à l'éducation. Quoique ayant en lui tous les germes de sa grandeur, il a en quelque sorte besoin d'une seconde création. En masse, il est le produit de la culture, et en masse il est à tout jamais perdu sous le rapport du développement et de ses facultés spéciales, s'il est obligé d'employer chaque jour toutes ses forces et tout son temps à chercher sa pâture et son gîte. Comprenez-vous maintenant pourquoi je vous dis de vous agiter sur la terre, de répondre à tous les dons que je vous ai faits, et de vous conformer aux lois écrites en si gros caractères dans votre organisation? comprenez-vous pourquoi je veux que vous ne négligiez aucune force fondamentale de votre être; pourquoi je vous fais une obligation du travail et pourquoi je l'assimile à la prière?

L'acquisivité !... c'est avec elle et par elle que vous payez vos rançons; elle est la faculté de la délivrance; elle seule peut vous sauver de l'opprobre, de la misère et de la honte; elle seule peut faire disparaître les inquiétudes de la vie domestique, vous donner du temps pour cultiver vos facultés intellectuelles et morales, vous donner de l'indé-

pendance, vous faire vivre de la vie élevée, de la véritable vie des créatures intelligentes et libres.

Remplissez ces devoirs, écoutez l'instinct de la nature, répondez aux spontanéités de votre être; travaillez, amassez des provisions, amassez-les par un noble emploi de votre temps et de vos facultés; ayez de l'ordre et de l'économie, faites aussi votre pécule. C'est ainsi que tout vous sera donné de surcroît, que vous vous dégagerez des besoins impérieux du corps, que vous pourrez entrer dans les conditions propres de votre espèce, cesser d'être les tributaires avilis de vous-mêmes et des autres, développer votre intelligence, vous former un grand caractère, et montrer, puisqu'on ose vous le dire, mon image à la terre.

Quant à l'obligation où vous êtes de vous livrer au travail, et que vous voulez ériger en droit imprescriptible et sacré, avant de le faire inscrire dans le texte des lois, il est bon que vous ayez sur ce point important et délicat des idées nettes et positives pour ne pas vous exposer à mettre dans la main d'une fraction nationale, malheureuse, ignorante, désespérée et facile à séduire, une arme ter-

rible et dangereuse pour elle comme pour le reste de la société.

« La société, vous a dit un des hommes les mieux inspirés quelquefois par ma sagesse, au point de perfection morale et de perfection matérielle, de spiritualisme et d'administration où elle tend, ne peut pas se borner sans déshonneur et sans crime au rôle passif du *laisser faire* et du *laisser passer*, toutes les fois du moins que le *laisser faire* et le *laisser passer* veut dire *laisser souffrir* et *laisser mourir*. Cet axiome est faux en tant qu'il prétendrait surveiller de l'œil la situation des travailleurs et leur tendre une main secourable avec un salaire et du pain, quand ils manquent, par une calamité de leur condition, de pain et de salaire. Cet axiome, entendu dans ce sens, enlèverait à l'État le plus essentiel et le plus beau de ses titres, le titre de Providence du peuple, que toutes les civilisations antiques ou modernes lui ont affecté. L'État, dans certains cas, doit donc agir avec sa tutelle active et bienfaisante en ce qui touche le travail et le salaire des masses. Ces cas sont rares, mais peuvent çà et là se produire, et quelquefois même, quoique momentanément, se produire

sur une large échelle. Laissez de côté, puisqu'il faut, avec la plupart d'entre vous, entrer dans tous les détails, le travail agricole, qui n'est point sujet par la nature aux instabilités du travail manufacturier, qui donne avec un salaire modéré, mais égal, un travail constant qui nourrit l'homme avec le produit direct du travail, et qui emploierait plus de bras qu'il ne peut s'en procurer.

» Laissez de côté encore le travail purement local et élémentaire, qui ne produit jamais plus qu'on ne lui commande, qui vit sur place, qui vit sous son toit, qui vit de peu, qui associe souvent une petite propriété à une petite industrie, comme le cordonnier, le tailleur, le maréchal, le charron, le tonnelier, le serrurier, le maçon, le charpentier, le menuisier, tous ces ouvriers qui exercent ce qu'on peut appeler les industries domestiques de la société. Le sort de tous ceux-là est hors de cause; leur travail est aussi régulier et leur salaire aussi fixe que les demandes de la petite consommation qu'ils desservent. Leur nombre se mesure sur le nombre de la population. Mais les besoins de la production à grandes forces, de la spéculation à grandes

chances, de la rivalité à grandes masses et à bas prix pour les marchés du monde, ont recruté et recrutent tous les jours dans les villes de fabrique, dans les grandes usines, dans les provinces, des armées d'ouvriers, dont le travail immense comme les capitaux qu'il emploie, chanceux comme la spéculation qui le commande, mobile comme la mode qui le consomme, n'a pas ces conditions de régularité et de fixité des industries domestiques. Les grandes usines de l'Europe appellent et enrégimentent, au nombre de quelques millions, ces familles d'ouvriers, instruments des grandes industries de la soie, des cotons, des draps, des fers, peuple sorti du peuple, nation dans la nation, race dépaysée qui a pour unique capital ses bras, pour terre un métier, pour foyer un toit emprunté, pour patrie un atelier, pour vie un salaire. Ces masses toujours croissantes et destinées à s'accroître bien davantage par l'accélération du mouvement industriel, résultats des chemins de fer, de la durée de la paix, du développement des marines marchandes, et enfin du contact nouveau de l'Europe avec cinq cents millions de consommateurs de plus aux Indes et en Chine,

sont hors de la loi commune du peuple, et ne peuvent y entrer soudainement et y retrouver leur place, une fois qu'elles en sont sorties. C'est une classe flottante dont les cadres sont brisés, qui ne sait faire qu'une seule chose, et qui, lorsque son métier tout spécial et son salaire viennent à manquer, se répand, s'extravase sur la nation, sous la forme de coalition, d'émeute, de vagabondage, de vices, de lèpre, de misère : c'est là ce qu'on appelle proprement les prolétaires, race destinée à peupler le sol, espèce d'esclaves de l'industrie, qui ne servent pas sous un maître, mais qui servent sous le plus rude des maîtres, la faim. Ces hommes se marient, ont des femmes et des enfants, que l'industrie saisit au berceau et emploie selon leurs forces ; tout ce peuple vit, multiplie, consomme, prospère pendant que le salaire les rétribue. Que le salaire s'arrête ou décroisse, tout ce peuple chôme, souffre, maigrit, mendie, s'exténue et tombe en haillons et en pourriture humaine. Peuple du salaire, né du salaire, ne vivant que par le salaire, il périt avec le salaire, et s'insurge dans son cœur contre une société qui le condamne par sa condition au travail, et qui lui

refuse le travail. Or, le travail pour lui, c'est la vie. La société, impassible et égoïste, peut-elle voir tout cela et détourner les yeux en renvoyant ce peuple à la concurrence pour toute réponse et pour tout secours? Non! le dernier mot d'une société bien faite, à un peuple qui périt, ne peut pas être la *mort;* le dernier mot d'une société bien faite doit être du *travail et du pain.*

» Les anciennes sociétés n'avaient pas ce problème à examiner, nul ne pouvait y mourir de faim légalement : le maître y nourrissait l'esclave, le seigneur y nourrissait le serf, le gouvernement y nourrissait le peuple, l'Église y nourrissait le mendiant. Mais l'industrie, elle qui liquide sa fortune et qui ferme ses ateliers, ne nourrit personne. La vie du peuple, des ouvriers, est remise au hasard.

» Une société qui se mure dans son égoïsme, qui s'en rapporte de tout à son égoïsme; qui se désintéresse de la vie des derniers citoyens, qui glorifie l'axiome : *Chacun chez soi, chacun pour soi;* qui dit : Mourez là, où la nature dit : Je dois vivre; une société sans entrailles, sans âme et sans vertus, qui appelle ainsi sur ses gouvernements, sur ses chefs, sur ses législa-

teurs, sur ses riches, le ressentiment, le blasphème et le désordre, cette vengeance des masses; une société à qui on tend les bras sans travail et qui se refuse à s'en occuper; à qui on demande du pain et qui laisse affamer ses enfants; une telle société n'est ni de la religion, ni de l'esprit, ni de la date de ce siècle : son devoir, son intérêt, sa politique, tout impose à une société devenue industrielle l'obligation de faire face par des mesures de prévoyance à des malheurs souvent aussi inattendus qu'ils sont immérités, et qui, en définitive, ne peuvent que retomber sur elle-même et quelquefois la conduire à sa perte. »

Oui, telle est la manière invariable dont j'ai constitué vos rapports respectifs; dans de pareilles conjonctures, ma Providence se montre dans toute sa force et dans tout son jour. Jamais vous ne violerez impunément les lois saintes de l'amour que vous devez à vos frères. En aucun temps je n'en ai pardonné l'infraction, et tôt ou tard, mesurant ma vengeance sur votre égoïsme et votre odieux abandon, je suis venu vous apprendre par les mouvements terribles du peuple même, qui me sert alors d'instrument, qu'il existe entre

tous les membres de la grande famille humaine une solidarité que rien ne peut détruire. Ne savez-vous donc pas ce que l'indifférence et l'incurie amènent constamment à leur suite? Devant des multitudes affamées et réduites au désespoir, que pouvez-vous faire et qu'allez-vous devenir? Croyez-vous qu'elles n'aient pas droit de vivre, quoique vous n'en voyiez pas la nécessité? Pensez-vous que tous les instincts énergiques de conservation dont je les ai dotées vont s'anéantir, et qu'ils ne vont pas violemment se soulever pour les arracher à la mort? Ici l'homme *homme*, c'est-à dire l'être intellectuel et moral, disparaît. Il est hors de lui-même; il ne reste plus qu'un animal, un barbare, un sauvage, un cannibale qui ne veut pas mourir, et à qui tous les moyens sont bons pour satisfaire et sa rage et sa faim. Il accuse le sort, les hommes et ma divinité même. Il a le fer et le feu dans sa main; il incendie vos propriétés, il massacre vos femmes et vos enfants, et il vous réduit vous-mêmes à l'extrémité épouvantable de tirer sur lui comme sur une bête fauve, si vous ne voulez inévitablement devenir sa victime et sa proie.

Voilà ce qui résulte de l'oubli de mes préceptes et du renversement de toutes les lois morales et intellectuelles inscrites dans votre constitution. Concevez-vous maintenant l'énormité de vos fautes et la profondeur de votre ineptie? Quoi! absorbés dans votre individualité, rompant toute espèce de pacte social, vous vivez sans manifester aucun de vos pouvoirs naturels, sans manifester aucun des dons que vous tenez de ma bonté; vous vivez sans intelligence, sans calcul, sans esprit, sans réflexion, sans prudence; vous vivez sans bienveillance, sans vénération, sans noblesse, sans justice et sans pitié; en un mot, sans aucun des caractères supérieurs de votre espèce. Il ne vous reste rien de l'homme : à votre tour, vous êtes devenus brutes; et lorsque le châtiment survient, lorsque vous avez perdu jusqu'au sentiment de votre conservation personnelle, vous me demandez à moi la cause de vos malheurs!..... Je devrais..... car je n'ai point quitté le gouvernement des mondes.

Mais en dehors de ces circonstances, assez rares et tout à fait exceptionnelles, et en dehors aussi de quelques imperfections que l'on remarque encore aujourd'hui dans vos

institutions, c'est plutôt vous, enfants du travail et de l'industrie, qui manquez aux travaux, que les travaux à vous-mêmes. Le droit au travail tel que quelques-uns d'entre vous le comprennent, vous frapperait dans la racine même de vos libertés, et vous mettrait incessamment en guerre les uns avec les autres. Vous n'avez aucun droit sur l'indépendance de vos semblables. A quel titre, lorsqu'ils se débattent comme vous sur la terre, venez-vous insolemment leur demander des travaux que vous ne voulez pas faire, et qui ne servent que de prétexte à vos convoitises? Je lis mieux que vous dans vos cœurs, et aucun de vos sophismes ne peut m'abuser. Le droit au travail que plusieurs d'entre vous réclament avec tant d'emphase est tout simplement le droit au désordre, à la paresse et au renversement de toute société bien ordonnée.

Comment à de pareilles maximes ne reconnaissez-vous pas l'esprit de ces docteurs de la loi qui ont fait tant de mal à vos pères? Ne sont-ce pas eux aussi qui demandent que les biens de la terre soient partagés également entre tous, comme si cette égalité matérielle et brutale, en admettant que vous puissiez la

faire, ne disparaîtrait pas incessamment sous l'influence de l'inégale répartition de l'intelligence et de la moralité? Ne cessera-t-on jamais d'abuser de votre simplicité et de faire appel, pour tout bouleverser, à l'égoïsme et à la violence de vos passions inférieures?

N'est-ce pas encore sous les fâcheuses inspirations de ces réformateurs que vous voudriez établir parmi vous l'égalité des salaires, têtes médiocres et sans portée! Ne voyez-vous pas que la cupidité vous égare, que vous tombez dans la négation de toute hiérarchie, et par conséquent de tout ordre social. L'égalité des salaires est impossible, elle soulève la conscience du genre humain, elle est un déni de justice, et une intelligence droite ne peut la consentir. Je maintiens et maintiendrai toujours parmi vous les lois morales que j'ai faites pour vous guider dans la vie, et chacun de vous sera récompensé suivant ses œuvres, suivant son travail et son activité, suivant sa conduite et suivant son génie; les incapables et les infirmes, ceux-là même qui, par l'emportement de leurs passions, ont manqué le but élevé de leur existence, ont droit à ma pitié, et par conséquent à la vôtre.

C'est pour eux que je vous ai donné la bienveillance, et quels que soient souvent leur ingratitude et leur orgueil, vous devez les aimer, les servir, les protéger et les affranchir de la misère. Voilà vis-à-vis d'eux le devoir d'une société humaine *humainement* constituée; mais tous les prétendus droits qu'ils croient pouvoir invoquer sont des droits mensongers, sont des droits de violence et de spoliation : étendez ferme la main sur eux, ils n'ont et ne peuvent avoir, à vos yeux comme aux miens, que les droits du malheur.

Vous apercevez maintenant le but et l'utilité du sentiment de propriété; vous l'avez reçu pour assurer par vos activités votre existence matérielle, pour vous élever au-dessus des conditions de l'animal, vous ouvrir les sphères de l'humanité, conquérir votre indépendance, et vous faire prendre, en un mot, votre rang d'hommes en ce monde.

Mais si, par son efficace, j'ai voulu vous tirer de l'ignorance et de la barbarie; si j'ai voulu que vous prissiez la vraie position de l'homme, la position d'un être noble, d'un être libre, d'un être intellectuel et moral, vous ai-je enjoint de dépasser encore ici le

but de mes institutions? vous ai-je dit de rompre l'harmonie de vos pouvoirs et d'abandonner cet instinct de conservation à sa force exclusive, à sa force absorbante? Bandes d'usuriers, d'avares, de corsaires, de simoniaques et de voleurs, réformez en vous la cupidité. Vous savez par la bouche de Moïse que je l'ai défendue. Tous les instincts de conservation ne doivent être que des subalternes dans l'économie ; ils sont nécessaires, ils sont indispensables, ce sont les colonnes d'assise et d'appui de tout votre être, mais vous devez incessamment en régler le mouvement, en éclairer l'emploi : la supériorité ne leur appartient pas, elle appartient de droit à l'intelligence et aux sentiments supérieurs. Telle est la loi de la morale, la loi de la raison, la loi de ma Providence, et par conséquent la loi de vie dont on vous a déjà tant parlé et en dehors de laquelle vous manquez incessamment votre vocation d'homme. Le corps, la matière, les penchants bruts sont parties secondaires et sujettes. Utilisez-les, qu'ils soient vos instruments ; mais dominez leurs convoitises déréglées, abattez leurs révoltes, restez maîtres de vos serviteurs, ne

renversez pas l'ordre suivant lequel j'ai constitué vos différents pouvoirs.

Et vous qui avez suivi ma loi, et qui venez dans les temples me remercier d'avoir béni vos travaux, ne vous ai-je invités à vous procurer de l'aisance que pour vous voir absorbés dans la jouissance exclusive et démesurée des penchants de la brute, ou passer vos jours dans l'indolence de l'esprit et du cœur? Hommes encore engourdis par l'effet de vos occupations serviles, du moment que vous avez acquis l'indépendance de la fortune, votre véritable existence, votre existence d'hommes, doit commencer, et vos obligations sociales se multiplient en raison même de l'étendue de vos ressources. Il ne s'agit plus de la vie des instincts, de la vie de la conservation personnelle. Vous vous êtes sagement maintenus sous ce rapport dans l'ordre de mes institutions, car les principes conservateurs sont aussi essentiels à l'individu, à l'espèce, à l'ordre social, au système du monde, que ceux qui commandent ou inspirent le sacrifice. Mais le précepte de s'aimer soi-même ne renferme qu'une partie de la loi que je vous ai donnée; vous avez à vivre d'une vie où se reflètent

tous les dons supérieurs que vous tenez de ma bonté : il s'agit de la vie de l'intelligence, et surtout de la vie de l'âme ; la fortune ne doit vous servir qu'à bien faire. Pesez cette recommandation dernière, car il sera invariablement demandé à chacun de vous suivant l'emploi qu'il aura fait de son tenps, de ses facultés, de ses biens, aux jours de sa prospérité. Je vous l'ai déjà fait dire : les hommes de matière et d'argent sont des espèces d'idolâtres qui ne recueilleront pas l'héritage du Seigneur.

CIRCONSPECTION, PRUDENCE.

La circonspection est la première des vertus cardinales. Vous avez déjà entendu ces paroles; mais c'est à peine si vous en avez saisi le sens et la portée. Elle est le point sur lequel doivent se reposer ou se mouvoir toutes les autres virtualités de votre constitution.

Je n'ai pas voulu qu'elle fût le produit de l'expérience, pour me servir de vos expressions familières : elle eût été trop cruellement acquise, et vous eussiez pu périr en l'acquérant. Je vous ai fait sortir tout armés du sein de ma création. Ni l'observation, ni l'expérience, ne créent vos facultés; les impressions extérieures se bornent à leur imprimer des modifications : c'est vous dire que, suivant leur nature, elles en augmentent ou en ralentissent les activités; elles en retardent ou en favorisent le développement. La circonspection est innée; elle est instinctive et antérieure à tout événement. Elle n'est pas le titre obligé du vieillard; j'en ai fait l'apa-

nage de tous les âges, et j'ai souvent confondu l'orgueil de l'homme fait par le langage sage et prudent que j'ai mis à l'aide de cette faculté dans la bouche des enfants.

L'antiquité qui, malgré ses erreurs, a resplendi, sous tant de rapports, des attributs supérieurs de l'esprit humain, et dont, par conséquent, les plus hautes manifestations m'appartiennent comme les vôtres mêmes, car tout le bien vient de moi, avait compris l'importance et le rôle de cette faculté, et pressenti, au moins à ce point de vue, ce que plus tard je suis venu vous faire entendre. L'homme prudent, disait-elle dans sa brillante imagination, est le parent des dieux.

En ajoutant la circonspection aux forces instinctives dont je vous ai déjà promulgué les lois d'activité, j'ai couronné et parachevé mon œuvre de protection. Est-ce à dire que je me serais mis en contradiction avec moi-même, que je me serais proposé de soustraire vos facultés à leurs stimulants naturels, de vous aplanir toutes sortes de difficultés, et de vous laisser vivre dans l'indolence et l'apathie? Non. Tout en vous armant par elle contre les éventualités de ce monde, je vous ai donné un

rôle actif et personnel. C'est par les obstacles, d'ailleurs, que j'entretiens l'activité de vos pouvoirs. Mais je n'ai point dépassé vos forces, j'ai mesuré le vent à la laine de l'agneau.

Ce sentiment, dont je vous fais ressentir les émotions involontaires, est admirablement adapté à la nature du monde extérieur; je l'ai mis en vous comme une sentinelle vigilante prête à vous donner l'éveil au moindre changement qui s'opère hors de vous ou dans vous. L'inclémence des saisons, la différence des climats, les chaleurs excessives, les froids rigoureux, les variations brusques de la température, la violence des vents, les orages, les incendies, les tempêtes de la mer, les débordements des rivières et des fleuves, les éruptions volcaniques, tous ces mouvements souvent inattendus de la nature auraient incessamment, et de mille manières, porté le trouble en vos sens, ébranlé votre organisme, produit la ruine et la dévastation autour de vous, et compromis jusqu'à votre existence même, si cette faculté tutélaire n'eût soulevé, par son cri d'alarme, toutes les forces de votre intelligence et de votre âme contre ces causes de destruction ou de maladie, et ne vous eût

mis à même d'en prévenir ou d'en braver les effets.

Que vos facultés d'observation et de réflexion s'animent donc au souffle de la circonspection. Sachez sous quel ciel et sur quel terrain vous vivez; soyez prêts à tout événement. Ayez l'œil à tout. Soyez, d'autre part, attentifs et circonspects dans l'emploi des forces prodigieuses que la science et l'industrie viennent de mettre en vos mains.

Le gaz hydrogène, la vapeur, ses explosions subites, les énormes leviers qu'elle met en mouvement, le feu du ciel que vous m'avez dérobé et dont tout à l'heure vous allez faire les plus belles applications, multiplient tout à la fois aujourd'hui votre puissance et vos périls. Apprenez à vous en servir. Presque tous les accidents qui vous arrivent proviennent de négligence et d'étourderie; vous en êtes les fauteurs.

Dans le commerce ordinaire de la vie et au milieu des passions rivales et des intérêts si égoïstes et si mal entendus de vos semblables, vous n'avez pas moins d'obstacles et de mouvements imprévus à redouter que dans la sphère matérielle dont je viens de vous

signaler les dangers. Sous tous les points de vue, au physique comme au moral, et à chaque instant vous manquez de prudence, vous négligez ses appréhensions secrètes et ses voix intérieures, et ne tenez aucun compte de ses avertissements. Quel que soit le bonheur dont vous jouissiez, prenez garde, ce qui arrive à autrui peut arriver à vous-mêmes; l'adversité qui frappe à la porte de vos semblables peut aussi frapper à la vôtre, et comme elle y frappe alors à l'improviste, elle vous trouve sans défense : vous n'êtes point armés. Je n'y pensais pas, dites-vous dans votre ineptie. On vous l'a pourtant articulé de manière à être compris des plus faibles intelligences. Un homme surpris est à demi battu, et, au contraire, un homme averti en vaut deux. A tout ce à quoi vous êtes préparés vous faites convenablement face, les difficultés disparaissent; et dans le même sens, il n'y a chose si aisée qui ne vous trouble et ne vous empêche, si vous y êtes nouveaux. Faites donc que les événements ne vous surprennent point, tenez-vous en garde contre eux, regardez-les venir.

N'oubliez pas, non plus, à l'occasion de vos progrès dans toutes les branches des con-

naissances humaines et de l'augmentation de bien-être qui en est la conséquence, que le génie n'est qu'une délégation de ma providence, et que plus vous faites de découvertes utiles, plus vous devez en déverser les avantages sur la foule de vos semblables. Vous connaissez vos droits, mais vous ne connaissez ni vos plus grands devoirs, ni vos premiers intérêts, ni vos plus doux plaisirs. Regardez donc sans cesse autour de vous, devant vous, derrière vous et sous vous.

De quelque côté que vous tourniez les yeux, vous apercevrez une foule d'hommes aigris par le malheur, qui suivent tous vos mouvements et qui croient avec raison avoir titre à votre intérêt affectueux. Ménagez leur susceptibilité, ne blessez pas la dignité que j'ai mise en eux comme en vous; servez-les avec cette délicatesse de sentiment qui honore à la fois le bienfaiteur et l'obligé.

Vous avez à faire partager à l'universalité des hommes ce qui n'était jusqu'ici que le partage du petit nombre. Les voici en votre pouvoir, ces puissances qui font marcher toutes seules la navette, le ciseau, le navire: qu'elles servent à affranchir la multitude de

vos semblables de ces travaux pénibles qui absorbent toutes leurs forces et tout leur temps, et qui les ont jusqu'à présent condamnés à une éternelle enfance. La solidarité du genre humain forme la loi nouvelle. Vous redoutez les révolutions, comme si elles se faisaient sans causes, comme si vous eussiez toujours vécu dans l'esprit de ma doctrine, et que les améliorations de ce monde n'eussent pas souvent été arrachées par violence ou mauvais vouloir. Il y a quelquefois des protestations légitimes, des expressions de douleur, de la justice et de la raison, dans les cris révolutionnaires.

Il ne vous est pas plus donné de changer les lois du monde intellectuel et moral que les lois physiques de l'univers. A quelque degré d'ignorance ou d'abrutissement que soit réduit un peuple, rien n'est renversé néanmoins, dans ce qui lui reste d'intelligence et de sensibilité ; vous ne pouvez l'empêcher de sentir ses misères, et, dans la mesure de ses faibles capacités, de chercher de meilleures conditions d'existence.

Ce n'est point assez d'exercer la bienfaisance, il faut aller au cœur des questions de

votre époque, et vous attacher, par une organisation sociale mieux entendue que celle de vos pères, à prévenir les révolutions purement instinctives, les révolutions de la souffrance et du malheur. C'est à n'en pas finir, si vous ne saisissez ce trait de lumière.

En un mot, comme je vous l'ai fait dire si vainement tant de fois. Vivez en homme, vivez dans vos semblables et pour vos semblables. Ces manifestations intelligentes et tout empreintes de religion inonderont votre âme des plus saintes voluptés, elles n'exciteront que les bons sentiments des hommes moins heureux que vous ne l'êtes, et n'en éveilleront ni la colère ni l'envie. Vous entrerez ainsi dans l'ordre moral que *j'ai créé pour qu'il fût*, et que vous ne pourrez jamais impunément enfreindre. Dans des moments déterminés et marqués par moi-même, le peuple délaissé se fait apercevoir à tous ceux qui le perdent de vue. Il se livre alors à ces violences épouvantables dont vous n'avez point jusqu'ici saisi la signification. Mais ce n'est point lui qu'il faut accuser, c'est vous-mêmes : il vous apprend à ne point faire d'abstractions et à compter avec vos semblables. Voilà

comment ma providence, à laquelle vous faites jouer si fréquemment des rôles si ridicules, veille incessamment sur vous et tend à vous ramener d'une manière ou d'une autre à l'observance de ses lois. Le mal porte en soi, ainsi que le bien, sa rétribution.

Maîtrisez donc la violence et l'égoïsme de vos ~~intérêts~~ instincts inférieurs, et, au milieu de vos prospérités, jetez un regard sur vos frères. Ces instincts, abandonnés sans contre-poids à leur force native, sont un mal. Ils portent à l'oubli de la bienveillance, de la justice et de toutes les autres vertus de l'homme, et ils soulèvent d'ailleurs par contre-coup, chez autrui, les plus dangereuses réactions. L'homme est un être harmonique et spontané : il rend tout ce qu'on lui donne. Si l'animal qui est en vous se donne satisfaction à son préjudice, l'animal qui est en lui se redresse, prend ses avantages et son temps, et vous frappe à son tour. Rien n'est perdu ; tout s'enchaîne et porte à conséquence. Dans l'arrangement tel quel de votre constitution, soyez donc circonspects, considérez les autres hommes ; faites tout ce que vous voudriez qui fût fait à vous-mêmes. Si c'est encore là de l'égoïsme, celui-

ci, du moins, est parfaitement entendu et ne tourne qu'aux avantages respectifs de tous les membres de la société. Vous vivez alors les uns pour les autres.

C'est pour vous venir en aide et renforcer votre disposition naturelle à la prudence que je vous ai fait dire autrefois : « La crainte du Seigneur est le commencement de la sagesse. » Mais dans l'affaiblissement de vos croyances, l'emportement de vos passions et le peu d'habitude que vous avez de l'observation et de la réflexion, vous n'avez point suffisamment gravé dans vos esprits ces paroles profondes et salutaires, et c'est à peine si vous avez compris ce qu'elles voulaient dire. Non, vous ne pouvez sortir impunément des voies que je vous ai tracées, je vous ai ordonnées pour le bien, pour l'ordre, le vrai, le beau, le juste et l'honnête. J'ai mis en vous des facultés qui vous placent au-dessus de la bête. Je vous ai faits hommes, et sous peine de tous les malheurs, vous avez obligation de l'être. Vos actes entraînent après eux une inévitable responsabilité ; et quelque éloignée, incertaine ou douteuse qu'elle vous paraisse, elle finit par tomber sur vous ou vos enfants. L'outrage

fait aux lois de ma création ne reste jamais impuni. Attachez-vous à les bien connaître et à les suivre, car vous ne pouvez rien changer à mes institutions. Sachez-le donc bien, la crainte de mon nom est le premier appui du bonheur et la sauvegarde de la vertu.

Je l'ai d'ailleurs placée au cœur de tous les hommes, cette crainte instinctive. J'en ai fait le contre-poids de la puissance, et bien souvent, par le renversement des trônes et la chute des dynasties, j'ai fait tomber le poids de ma colère sur tous ceux qui, au faîte du pouvoir et ne trouvant point de résistance devant eux, en ont négligé les secrètes appréhensions. Je n'épargne point la grandeur : je la fais servir d'exemple, et je mesure ses expiations à la hauteur de la mission qu'elle avait à remplir, au développement de son intelligence, à l'étendue de sa liberté morale, à la noblesse innée de ses sentiments supérieurs et au mépris qu'elle a fait de tous mes dons et de tous mes commandements. Le sage craint et se détourne du mal, l'insensé passe outre; mais c'est en vain qu'il se croit en sûreté ; en ce monde comme en l'autre, je suis toujours le Dieu rémunérateur et ven-

geur; la sanction de mon œuvre se trouve là tout entière.

A défaut de l'éducation morale qu'ils ne vous ont point suffisamment donnée, et pour laquelle, d'ailleurs, la science leur faisait défaut, les législateurs anciens et modernes ont apprécié tout le parti qu'ils pouvaient tirer de cette disposition naturelle à la crainte, pour refréner en vous tous l'entraînante activité des penchants, et à l'envi les uns des autres, ils vous ont fait entrevoir pour résultat infaillible de vos désordres ou de vos crimes, le mépris public, la prison, les bagnes ou l'échafaud. En ce sens, ils ont fait appel à votre circonspection, et ils ont marché dans l'esprit de mes préceptes. Lorsque, dans un ordre social quelconque, on ne comprend pas les choses qui sont de l'intelligence et des sentiments moraux, l'intimidation a son importance et doit avoir son rôle. Il faut à l'homme animal qui reste en dehors de sa propre nature le sentiment profond, permanent, d'un pouvoir supérieur, d'un pouvoir énergique capable d'atteindre et de punir; s'il ne fait pas le bien par devoir, par vertu, par plaisir, il faut qu'il le fasse par violence

et par crainte. Mais ces hommes, d'ailleurs éminents, ont consacré de leur autorité une de ces erreurs faites pour éterniser l'enfance de l'humanité : ils ont dit et affirmé que la crainte était la source de la moralité, de la vraie moralité. N'ayez pas foi dans ces paroles, la crainte rend l'homme timide, lâche et stupide; elle n'étouffe que des vices et ne produit point de vertus.

Sachez qu'indépendamment de ses instincts de conservation, l'homme renferme en lui-même des facultés morales; que ces facultés ne sont pas le produit artificiel des institutions, que la crainte ne les fait point naître, et qu'elles ne relèvent que d'elles-mêmes. La bonté, la justice, la vénération, la dignité du caractère, la fermeté dans les déterminations, le sentiment de l'espérance, l'amour de la gloire, le prisme de l'idéalité, sont des dons que j'ai faits à l'espèce humaine; ce sont des pouvoirs distincts, des forces spéciales, des facultés qui tiennent à son essence, et ce sont elles, et elles seules, qui constituent sa grandeur et sa moralité. Ce n'est pas connaître l'humanité, c'est se refuser à utiliser ses ressources, que de s'obs-

tiner à vouloir la conduire et la modifier exclusivement par les facultés de la bête. Vous frapperiez de crainte tous les esprits, que vous ne parviendriez jamais, par cette politique, à répandre la moralité chez un peuple. L'animal, en tant qu'il veut violenter l'organisme, ne peut être définitivement vaincu dans l'homme, ne peut être modéré, ennobli, éclairé que par l'intelligence et les sentiments moraux. L'homme ne peut être homme que par ses facultés d'homme.

Si l'abrutissement de l'esprit, la dégradation du caractère, la vie abjecte d'un esclave, la mutilation des plus augustes pouvoirs constitue la moralité, la vraie moralité d'un homme, vous n'êtes plus faits pour me comprendre. Mais si la moralité consiste dans l'exercice et l'application des facultés supérieures de votre être ; si elle n'est pas autre chose que la manifestation de votre grandeur innée ; si elle repose sur tous les sentiments que je viens de vous énumérer et sur toutes les vertus qui en découlent et en forment la magnifique expression ; si le talent, le génie et l'amour de la liberté se développent avec elle et ajoutent leur éclat à sa splendeur, je veux

que vous leviez la tête sous ses inspirations, et que vous montriez les véritables traits de l'homme à la terre. La crainte n'ennoblit pas l'âme et n'élève point la pensée, les peuples asservis en font foi ; et au lieu de vous dire qu'il n'y a point de moralité sans la crainte, je vous dis qu'il ne peut y avoir une ombre de moralité sous les influences de la terreur.

Voilà pour ce qui regarde vos instincts inférieurs.

Quant à l'emploi que vous devez faire des sentiments qui forment le caractère élevé de votre espèce, et sur lesquels repose exclusivement votre moralité, je ne vois pas non plus que vous sachiez en régler les précieuses activités. Je vous l'ai déjà dit bien des fois : ne disjoignez pas vos facultés, elles sont faites pour se prêter un mutuel appui ; l'intelligence et la circonspection doivent surtout exercer sur elles le plus sérieux contrôle.

Les inspirations des meilleurs sentiments ne suffisent pas pour bien faire et pour vous mettre à l'abri des méchants. On abuse des vertus d'un homme comme on profite de ses travers et de ses vices.

En obéissant à l'entraînement de ces fa-

cultés, vous enlevez à vos actes une partie de leur moralité. Vous diminuez leur valeur, vous paraissez prendre vos déterminations sans lumière, sans choix, sans distinction, sans volonté, et vous compromettez ainsi tout à la fois votre intelligence, votre caractère, vos intérêts et l'ordre même de la société. La circonspection eût aidé l'action de vos facultés intellectuelles; vous eussiez examiné ce que vous aviez à faire; elle eût produit bon effet sur l'esprit de vos semblables, elle vous eût donné une importance réelle et ajouté du prix à chacun de vos bienfaits.

On ne compte point avec les hommes trop bienveillants et trop généreux, ils ne signifient rien; on les exploite, et ils ne font que des ingrats.

Vos sentiments sont aussi aveugles, aussi instinctifs, aussi spontanés que vos penchants, et dans leur fausse application ils sont plus dangereux encore. Et savez-vous pourquoi, vous qui croyez tout savoir? C'est qu'ils font, en général, sortir l'homme de son égoïsme; c'est qu'ils embrassent l'espèce humaine dans leurs mouvements expansifs et généreux, et qu'ils compromettent sur de grandes propor-

tions, quand ils sont mal ordonnés, bien d'autres intérêts que ceux de la personne qui les met en action.

Quels que soient donc le désintéressement, l'élévation, l'excellence de vos sentiments, ils ne peuvent vous porter qu'aux plus grands désordres, s'ils échappent au frein salutaire que je leur ai donné, et s'ils brisent les harmonieux rapports établis par moi-même entre vos différentes facultés. Ceci est encore une loi de votre constitution.

Observez donc, et voyez ce que deviennent vos plus belles facultés lorsqu'elles ne se modifient pas l'une par l'autre, lorsqu'elles s'abandonnent sans contre-poids, et en dehors du faisceau que j'en ai formé, à leur activité particulière, lorsque surtout elles s'exercent sans prudence et sans discernement.

Combien de fois, dans de pareilles conditions, n'avez-vous pas vu la bienveillance, l'amour, la charité, perdre leur moralité supérieure, et s'appliquer en dépit du bon sens!

Combien de fois n'avez-vous pas vu la vénération s'égarer dans ses applications et s'incliner devant des sots ou des fripons, ou s'exalter pour son Dieu défiguré jusqu'à la

frénésie du zèle, jusqu'à l'oubli des premiers devoirs de l'humanité, jusqu'à commettre des assassinats !

Dans cet état d'isolement des facultés morales et intellectuelles les unes des autres, qui ne sait, qui ne peut se convaincre que le sentiment du juste et de l'injuste, livré à son seul désir d'être équitable, n'a fait bien souvent autre chose que de criantes injustices ?

La fermeté, qui donne tant de suite et de persévérance à l'action de vos autres facultés, réduite à sa propre activité, ne produit que l'entêtement de l'animal, l'obstination de la buse ou du mulet.

Il en est de même de l'estime de soi, lorsqu'elle n'est modifiée, ni éclairée, ni contrebalancée. L'esprit de critique et de domination, l'orgueil, la fierté, l'insolence, le mépris, le dédain, font place à la noblesse de ses manières, à la dignité de son langage et à la grandeur de ses actions.

Le sentiment du merveilleux rend crédule, imbécile et superstitieux.

L'imitation vous fait copier de mauvais modèles et vous abaisse au niveau des baladins et des singes.

Et l'amour de la gloire, à son tour, s'il ne prend conseil que de lui-même, s'il n'est point guidé, déterminé ou influencé par les autres qualités élevées de votre âme, ne peut que se tromper dans ses applications, dégénérer en sotte vanité, vous faire rechercher des distinctions futiles, et vous donner les allures de l'infatuation la plus grotesque et la plus ridicule.

Je ne vous dis rien de l'idéalité ; la boursouflure, l'emphase, l'affectation, le vide et le pathos se substituent à la grâce, à la richesse, à la force et au bonheur de ses expressions.

Le sentiment de gaieté lui-même a besoin de contrôle.

Quant à l'espérance toujours active et jamais éclairée, elle vous fait entreprendre mille et mille projets plus ou moins inexécutables, et remplit votre vie tout entière des plus grandes déceptions.

Dans les questions politiques et religieuses surtout, redoutez l'effervescence de vos sentiments. Votre intelligence, à vous tous, est si faible, que sur ce terrain qui brûle, vous devez, les uns les autres, vous défier de vos bonnes intentions. Dans quelque coin du globe que vous habitiez, on a d'ailleurs donné

dès l'enfance une direction presque toujours exlusive à vos idées, à vos penchants, à vos sentiments, et, par cela même, on a bien souvent rétréci votre esprit, si toutefois on ne l'a pas faussé par certaines exagérations. Tous nés originaux, on a fait de vous tous des copies; on a tellement et de telle manière martelé vos cerveaux, que partout les habitudes intellectuelles sont prises et les croyances incarnées, et vous y êtes hypothéqués et asservis à ce point que vous ne pouvez plus jamais vous en *despendre*. Car enfin, je veux bien toujours continuer à me mettre à la portée de votre esprit, si vous vivez sous tel et tel drapeau, sous telle et telle bannière, et si vous êtes imbus de telle opinion, en êtes-vous la cause? avez-vous choisi, avez-vous pu choisir votre forme politique ou votre forme religieuse? ne sont-ce pas vos pères qui vous ont fait prendre l'une ou l'autre? Vous naissez catholiques, juifs, luthériens, calvinistes, mahométans, etc., comme vous naissez Périgourdins, Manceaux, Parisiens, Anglais, Prussiens, Russes, Américains ou Hollandais. En masse, qui de vous a pu se soustraire à cette fatalité età tout ce qu'elle entraîne après elle? Vous êtes

donc inévitablement, suivant le lieu de votre naissance, plus ou moins favorisés par le sort, plus ou moins près de la lumière, plus ou moins avancés en morale, en science ou en philosophie, en politique, en religion; vous êtes dissemblables par la force des choses, et cependant, en fait, et en fait indéniable, entendez-vous, pauvres enfants? chacun de votre côté, pour ne vous parler en ce moment que de la religion, vous croyez avoir pour vous seuls la raison et la vérité.

Et maintenant, dans cette conviction profonde et sincère que vous ne pouvez pas ne pas avoir tous, que faites-vous, qu'avez-vous fait, et quelle ligne de conduite tiendriez-vous aujourd'hui même, si vous aviez toute liberté d'action contre ceux qui ne partagent point et auxquels il est impossible de faire partager en un instant vos croyances et votre foi? Prenez garde, car vous vous êtes tous ressemblé par l'exaltation frénétique et simultanée de vos sentiments et les manifestations atroces qui en ont été la conséquence. Ceux-là même qui peuvent à juste titre se donner comme les représentants de la doctrine supérieure, n'en ont saisi ni pratiqué la mansuétude et la dou-

ceur. A part quelques beaux caractères tout à fait exceptionnels que j'ai d'ailleurs trouvés dans toutes les sectes religieuses, mais qu'on n'a pas écoutés, personne n'a voulu attendre du temps, de la patience et de la persuasion les conversions si ardemment désirées de part et d'autre. Qu'en est-il résulté? Que chaque secte puissante a voulu, dans l'ardeur de son prosélytisme, imposer violemment ses articles de foi, et qu'elle a trouvé, dans son exaltation sentimentale et sa confiance aveugle en ses propres lumières, assez d'énergie pour ne reculer dans ce but devant aucune abomination.

Ouvrez vos annales historiques.

Aux uns comme aux autres, tout vous a paru juste et bon pour amener à vous les dissidents. Après avoir épuisé quelquefois la prière et les larmes, tant vous étiez sincères, votre tête s'est montée devant les difficultés, et à tout prix vous avez voulu inopinément dompter vos oppositions respectives et fatales. Ne vous en rapportant point suffisamment à moi pour le soin que je prends de tous les peuples que j'ai mis sur la terre, et dont la plupart, dans leur ignorance involontaire, ne continuent pas moins d'attirer sur eux les regards de ma

bonté, vous vous êtes substitués à moi-même, sans imiter ma tolérance et ma charité, et vous étant mis, d'autre part, dans l'esprit qu'il ne s'agissait de rien moins que de sauver des âmes, vous avez cherché par tous les moyens possibles, et même par les tourments les plus affreux et les supplices les plus horribles, à violenter la conscience et à tuer la liberté de la pensée.

Quand on a lu mes Évangiles, c'est à n'y rien comprendre.

Les païens, il est vrai, vous avaient donné l'exemple de ces horreurs, lorsque vous refusiez de sacrifier à leurs dieux. Eux aussi voulaient imposer leur autorité et vous contraindre par la terreur à changer de religion ; ils vous jetaient aux bêtes fauves, ils vous égorgeaient par centaines et par milliers, et en terminaient assez vivement avec vous : mais en fait de cruautés inouies et portées jusqu'aux raffinements les plus infernaux pour faire arriver à moi les infortunés qui n'avaient point entendu ma parole ou qui l'avaient mal comprise, c'est à vous, disciples du Christ, que ma justice, toujours juste, décerne avec affliction la palme des bourreaux.

Le zèle de ma maison vous dévorait à tel point, et les tortures auxquelles vous soumettiez tous ceux qui vous paraissaient hérétiques étaient tellement épouvantables, que de crainte qu'ils n'échappassent par la mort aux douleurs et à la conversion, vous placiez à côté d'eux un médecin chargé d'étudier leur degré de sensibilité et d'arrêter les supplices au moment où il s'apercevrait que la nature épuisée allait succomber sous l'excès des souffrances. Et en effet, vous vouliez leur faire du bien malgré eux; et pour le repos de vos consciences et par amour pour ces prétendus pécheurs, vous les livriez plusieurs fois aux exécuteurs impitoyables de vos ordres affreux. Quelle patience et quelle affection pour tous ceux qui ne pouvaient partager vos croyances, et qui cependant m'aimaient et m'adoraient, mais qui ne pouvaient m'aimer et m'adorer suivant vos rites! Que de peines vraiment pour leur ouvrir les cieux! Et lorsque, fidèles aux principes qu'on leur avait inculqués dès leur enfance, ils résistaient en hommes nobles à vos atrocités, et ne voulaient ni ne pouvaient se faire apostats, pour dernière grâce, et à la plus grande gloire de mon nom et à l'édification

de la chrétienté, vous les faisiez brûler tout vivants; vous puisiez dans vos convictions sentimentales exaltées la force nécessaire pour agir en démons.

Voilà l'histoire de tous vos fanatismes; ils troublent simultanément votre esprit et votre âme. La prudence, la sagesse et l'humanité vous abandonnent. Vous ne vouliez faire que du bien, vous ne faites que du mal; et tout ce qui devait servir à vous honorer sur la scène du monde, à vous dessiner comme créatures intelligentes et morales, marquées au coin de ma grandeur, ne sert le plus ordinairement qu'à mettre au grand jour la stupidité, l'horreur, l'orgueil et la folie de vos actions.

Les facultés intellectuelles, industrielles ou artistiques, ne réclament pas moins impérieusement que les penchants et les sentiments les secours et l'appui de la circonspection.

Les profondes combinaisons politiques, les fortes conceptions de tout autre ordre, les grandes compositions dans les lettres, les sciences et les beaux-arts, pèchent constamment dans leur exécution, si cette faculté de cohibition n'a retenu, comprimé la spontanéité des inspirations, si elle n'a contribué à rassembler

avec la lenteur et la maturité qui lui sont propres tous les matériaux indispensables à l'enfantement d'une œuvre supérieure.

D'autre part, les plus brillantes facultés intellectuelles, industrielles ou artistiques, isolées les unes des autres, n'ont qu'un cercle instinctif et borné; elles sont en faisceau dans la tête humaine et elles sont ordonnées les unes pour les autres. La fonction propre de la prudence est de ne vous faire négliger aucun des dons que vous tenez de ma sagesse; elle tend à mettre en jeu toutes les forces dont vous pouvez disposer; elle en favorise l'association, en règle les activités, vous amène à trouver dans la mesure de vos pouvoirs la perfection et la vérité, et vous assure par cela même la plénitude et le bonheur de l'existence.

N'abusez pas néanmoins de la circonspection : si vous la portez à l'extrême, vous nuirez à l'arrangement et à l'harmonie de vos facultés, vous serez toujours dans le trouble et l'irrésolution; vous deviendrez pusillanimes, ombrageux, inquiets; vous aurez peur de tout, et ne jouirez de rien. Une circonspection trop active suspend et glace tous les transports de l'âme humaine, elle en détruit le charme et

la spontanéité; elle isole sa victime, soulève à l'entour d'elle la méfiance, répand sur sa vie le malheur et l'ennui, et peut la conduire au suicide ou à la folie. Appliquez la circonspection à la circonspection.

Si votre circonspection est bien développée, si elle est secondée par une belle intelligence et de nobles sentiments, défiez-vous cependant encore de vous-mêmes relativement aux suggestions de l'orgueil. Le succès enivre quelquefois les plus fortes têtes. Quelles qu'aient été mes libéralités envers vous, vous n'êtes point infaillibles. Que l'exemple d'autrui vous serve à quelque chose, et rappelez-vous les humiliations que j'ai fait subir aux superbes. C'est dans ce sens qu'il a été dit : « Je perdrai la sagesse des sages, et je réprouverai la prudence des prudents. »

SENS DE LA MÉCANIQUE.

SENS DES ARTS, TALENT DE L'ARCHITECTURE, CONSTRUCTIVITÉ.

Je vous ai faits architectes, mécaniciens, industrieux et pleins de goût pour les beaux-arts. Que cette face brillante de vos pouvoirs se reflète dans vos œuvres.

Sculptez et façonnez la pierre, taillez le marbre en dentelle, inventez des arabesques; coulez le bronze en figures colossales, assouplissez l'acier et donnez à la matière la vie et la pensée.

La science franchit aujourd'hui le seuil des sanctuaires; les chemins de fer, les bateaux à vapeur, le fluide électrique, mettent en vos mains un pouvoir immense et vont hâter l'accomplissement des grandes destinées que je vous ai promises.

Si tous les hommes ne possèdent pas le génie de la mécanique et le sens des arts à un degré supérieur, je l'ai donné néanmoins comme tous les autres pouvoirs de l'économie, dans

une moyenne de force et d'activité qui le rend applicable aux besoins journaliers de votre existence. Cette faculté donne à tous vos mouvements de l'adresse et de la précision : elle fait le bon horloger, elle constitue le talent du serrurier, elle dirige le tailleur dans la coupe et la contexture des vêtements, elle sert à la modiste pour inventer de nouvelles formes et de nouveaux atours, et elle inspire jusqu'à l'artiste qui dresse l'élégant édifice de la chevelure de vos femmes.

Têtes étroites et difficiles à ébranler, qui ne saisissez jamais que les grands traits de mes tableaux, vous ne savez donc pas que la richesse de ma création est aussi manifeste dans la plus simple expression d'une faculté que dans sa plus magnifique expansion. Chez les animaux mêmes, qui ne présentent que l'état rudimentaire de quelques-unes de vos facultés, tout décèle également à la fois l'étendue de mes ressources et la simplicité de mes moyens.

Les terriers du renard, la cabane du castor, le cocon de la chenille, la toile de l'araignée, les cellules hexagones de l'abeille, le nid de l'hirondelle, les galeries souterraines des

fourmis, tout décèle ma puissance et ma gloire.

Sollicitez donc, autant qu'il est en vous, l'action de cette faculté ; développez-la par l'exercice, et prêtez-lui le concours de votre intelligence : c'est l'intelligence qui applique à de hautes conceptions les aptitudes instinctives de votre organisation. Passionnez-vous pour bien faire et pour répondre à mes libéralités. Inventez, fabriquez des machines ingénieuses, centuplez vos ressources; administrez la terre, exploitez-en la surface, fouillez-en les entrailles; dirigez le cours des fleuves, dominez l'Océan; conjurez la foudre; soulevez les montagnes, et qu'elles s'effacent devant vous; et, en toutes choses et en tous lieux, laissez l'empreinte de vos puissantes facultés.

Bâtissez en même temps pour mon culte, pour les sciences, pour les hommes de génie, pour les bienfaiteurs de l'humanité, pour le haut commerce et les grandes industries, des temples, des palais magnifiques, des caravansérails, des embarcadères et des bazars immenses. Les monuments font impression sur l'homme, le frappent dans son idéalité,

tendent à lui donner une haute idée de lui-même et de ses semblables, et font naître en son esprit les désirs de la perfection.

Bâtissez aussi pour mes enfants malheureux; donnez-leur, dans des constructions solides et élégantes, de l'espace, de l'air et du soleil. Quittez vous-mêmes vos maisons enfumées, vos huttes, vos cabanes humides et malpropres, dans lesquelles vous enfantez la vermine, les maladies et la mort. Faites-vous des demeures où les lois premières de l'hygiène reçoivent une rigoureuse application, et ne négligez point de les embellir. L'art du statuaire et du peintre se rattache au génie de la construction, et multiplie à cet effet pour vous ses admirables chefs-d'œuvre. On doit se plaire dans les lieux qu'on habite, et vous n'avez rien à me demander pour parvenir à donner du plaisir à vos yeux.

Dans mon second ouvrage que je vais mettre incessamment sous presse, et où je traiterai de l'exercice et de l'emploi des sentiments moraux, j'aurai à transcrire les commandements supérieurs, commandements en dehors de l'exécution desquels l'humanité perd son caractère propre et n'offre plus que le spectacle monstrueux d'une tête constituée pour toutes les grandeurs imaginables et tombant sans excuse au-dessous de l'animalité même.

Les paroles sublimes que vous connaissez tous : *Aimez Dieu de tout votre cœur, et votre prochain comme vous-même*, et qui résument, pour quelques têtes d'élite, la loi et les prophètes, ont besoin d'un commentaire. Elles ont, pour l'intelligence commune de l'humanité, un sens trop vague et trop indéterminé. *Elles nous laissent dans l'ignorance la plus complète de notre propre nature, ne nous donnent point l'analyse des qualités morales renfermées dans notre constitution, et ne nous tracent point le cercle d'activité de chacune d'elles.* Et cependant, ici comme dans la sphère inférieure, brute, instinctive de l'organisme, chaque faculté doit vivre et se manifester, chaque faculté doit répondre, par ses rayonnements expansifs et chaleureux, aux volontés du Créateur.

Prêtez donc l'oreille encore une fois, messieurs, à la parole que je trouve écrite en nous-mêmes de la main de l'Éternel.

MÉMOIRE

EN FAVEUR DE L'ABOLITION

DE LA PEINE DE MORT.

L'édition de mon mémoire en faveur de l'abolition de la peine de mort étant épuisée, et plusieurs personnes en ayant réclamé l'impression, je saisis l'occasion qui se présente tout naturellement aujourd'hui pour lui donner une publicité nouvelle.

Je le fais avec d'autant plus de plaisir, que malgré les écrits assez nombreux qui ont été faits sur ce sujet, tant en France qu'en Angleterre, j'ai envisagé mon sujet sous des points de vue qui avaient complétement échappé à la plupart des auteurs qui m'ont précédé dans la carrière, et que je puis, par cela même, soustraire peut-être quelques têtes à l'échafaud.

A une époque où chacun cherche, par de nobles efforts, et quelquefois par l'intrigue et la ruse, à prendre position élevée dans le monde, je m'estime heureux de publier un travail consciencieux qui sort des sentiers battus de l'étude et de l'observation, et qui peut, s'il est convenablement traité, me donner quelques titres à l'approbation éclairée de mes contemporains.

Quant au fond et quant à la forme, je n'ai rien changé à ce travail, édité en 1848.

Paris, 12 septembre 1857.

FÉLIX VOISIN.

MÉMOIRE

EN FAVEUR DE L'ABOLITION

DE LA PEINE DE MORT

ADRESSÉ

AUX REPRÉSENTANTS DU PEUPLE

EN 1848.

On façonne les plantes par la culture et les hommes par l'éducation.

J.-J. ROUSSEAU.

CITOYENS REPRÉSENTANTS,

Vous avez fait disparaître de nos codes la peine de mort en matière politique, et par ce grand acte de civilisation vous avez dignement inauguré la nouvelle ère de notre nouvelle république : grâces vous en soient rendues! Mais pourquoi laisser votre œuvre incomplète et ne pas donner à l'Europe un plus magnifique exemple? pourquoi ne pas secouer le joug de la routine et des préjugés, et ne pas abolir en toutes circonstances cette peine qui

ne satisfait point la raison, qui blesse tous les bons sentiments, et qui ne sert en quoi que ce soit les intérêts de la société? Comme homme de conviction qui croit avoir des obligations à remplir envers ses semblables, je viens vous soumettre sur ce sujet important le résultat de mes études et de mes méditations. Heureux si je puis exercer quelque influence sur vos esprits, et contribuer pour ma part à ce que nos lois, pour la réparation de n'importe quel crime, ne permettent plus dorénavant les sacrifices de sang humain.

Et d'abord c'est un devoir de le faire entendre bien haut et de le proclamer en tous lieux, l'homme n'a droit ni sur sa vie ni sur la vie de ses semblables. Notre existence est sacrée, et voilà pourquoi le suicide nous inspire tant de pitié, et pourquoi l'empoisonneur et l'assassin soulèvent tant de colère et d'indignation dans nos âmes, et sont regardés comme les plus grands des criminels. Cette réprobation universelle a sa signification; on a presque toujours tort, des hauteurs de la science, de dédaigner le cri de nos instincts. Quoi qu'il en soit, la loi des temps barbares,

la loi du talion, ne doit pas subsister plus longtemps parmi nous. Ne rien prendre en considération, donner la mort pour la mort, est une justice distributive, inintelligente, immorale et barbare. Cette pénalité n'a plus de sens aujourd'hui; et, pour vous en convaincre, je vais vous démontrer que toutes les têtes que vous abattez sont abattues en pure perte, si toutefois elles ne contribuent pas à vous en faire abattre un plus grand nombre chaque jour. Je m'explique.

Une parole bien triste, bien profonde et bien vraie, a été dite à l'humanité, il y a deux mille ans tout à l'heure, et cette parole la voici : « Il y aura toujours des pauvres parmi vous, et vous aurez toujours à exercer en leur faveur les nobles facultés que j'ai mises en vos cœurs, l'amour et la charité. » Eh bien! citoyens représentants, je vous le dis en vérité, il y aura aussi toujours des criminels dans le monde, et c'est vainement que, pour en faire disparaître la race, vous répandrez leur sang. Eux également ont besoin de votre appui, de votre générosité, de votre affection, de vos lumières, et vous avez des devoirs à remplir à leur égard. Ces malheureux ne

renaissent pas de leurs cendres, mais ils renaissent des circonstances au milieu desquelles ils apparaissent et se développent dans la vie. Ils ont vécu dans un mauvais milieu : ce milieu ne les a point favorisés ; ce milieu les a créés, perpétués, multipliés. Observez-les avec attention, et vous verrez qu'à part un très petit nombre d'entre eux, ils n'étaient point prédestinés à mal faire ; qu'ils n'ont fait bien souvent, ainsi que je viens de le faire entendre, que subir les conséquences de leur triste entourage ; qu'ils n'ont reçu en masse ni les bénéfices de l'instruction ni ceux de l'éducation, et que, par une foule d'influences auxquelles ils n'ont pu se soustraire, ils sont devenus ce que vous voyez qu'ils sont. Vous prendrez ainsi connaissance des causes des choses ; vous vous convaincrez que si vous ne pouvez empêcher totalement le mal sur la terre, vous pouvez au moins beaucoup le diminuer par de bonnes institutions, et, par cette analyse sévère, profonde et détaillée, vous arriverez en même temps, j'en suis sûr, à partager mon opinion, savoir, qu'il n'y a aucune espèce de rapport entre la guillotine et les moyens propres à développer l'intelli-

gence et la moralité de la tête humaine. Le moment me paraît venu où la science de la nature de l'homme doit se faire jour dans vos consciences, éclairer vos déterminations et servir l'humanité. Veuillez donc continuer à me prêter votre attention, car pour arriver à mon but, j'ai besoin de faire passer mes convictions dans votre âme.

Au point de vue de ce qu'exigent les intérêts de la société, la raison, la morale et les lois, il y aura toujours, ai-je dit, des criminels dans le monde, et la mort tragique des coupables, quelque crainte qu'elle puisse inspirer d'ailleurs, n'aura jamais pour effet de changer les conditions au sein desquelles, depuis des siècles, se meut l'humanité; d'autre part, nous ne sommes point des êtres parfaits, ni des êtres prodigieusement forts : loin de là, et de tous les êtres créés l'homme est incontestablement celui qui, par le nombre de ses facultés, a le plus besoin d'appui dans le monde extérieur pour ordonner sa vie conformément à l'élévation de sa propre nature. Ne nous envisageons pas néanmoins sous des couleurs trop sombres. Malgré les déclamations de certains esprits sur la perversité naturelle ou

acquise du genre humain et sur la faiblesse de sa raison, l'homme, en général, se conduit avec intelligence, et il ne laisse pas que de montrer aussi de la moralité dans ses actes. Nos sociétés, quelque mal ordonnées qu'elles soient encore, prouvent la justesse de mon observation; tout n'y est pas sens dessus dessous, et les notions du juste, de l'honnête et du vrai n'y sont pas complétement renversées.

Maintenant nous arrivons aux ombres du tableau, aux faits exceptionnels, aux criminels, à ceux enfin qui troublent ces mêmes sociétés, qui y portent le deuil et l'effroi, et qui ne peuvent, sous peine de subversion de tous les principes et de tout ordre social, être abandonnés aux violences de leurs débordements. Je le sais, je le dis avec vous tous, la société doit vivre, la société se doit assistance et protection; mais, permettez-moi de vous le faire observer, citoyens représentants, des hommes de votre ordre ne doivent faire que des lois qui servent à quelque chose.

Or à quoi bon maintenir la peine de mort dans nos codes, si elle n'empêche pas ce que

vous voulez empêcher ; si, après le châtiment terrible du coupable, les choses continuent à se passer de la même manière dans l'humanité, et si vous êtes obligés de recommencer sans cesse et sans avantage votre œuvre de sang et de destruction? Remarquez bien que je ne fais point ici d'appel à votre sensibilité ; c'est votre intelligence que je veux frapper, et c'est à elle que je vais présenter les faits en vertu desquels je viens protester contre vos sanglants échafauds.

Nous devons étudier et saisir toutes les choses de l'humanité. Avant donc d'embrasser mon sujet sous son point de vue général, et de vous parler, par conséquent, de l'espèce humaine en masse, je commencerai par attirer votre attention sur les individus qui offrent, par suite de leur organisation cérébrale tronquée, des particularités dans l'esprit et le caractère. Non-seulement ces individus ne possèdent pas tous les éléments de l'entendement humain ; mais, dans ce qui leur reste de facultés, il y a des inégalités de force et d'activité bien marquées. On constate tout à la fois chez eux des idioties morales, des idioties intellectuelles, des idioties dans les instincts,

et, par opposition et singulier contraste, de grandes énergies dans l'expression de quelques sentiments, de quelques penchants ou de quelques pouvoirs intellectuels. Ce sont des têtes irrégulières qui réclament, pour l'appréciation judiciaire de leurs actes, l'examen le plus sérieux et le plus approfondi.

C'est un fait avéré, incontestable, reconnu aujourd'hui dans toutes les grandes sociétés savantes de l'Europe, et qui doit enfin sortir du fond des sanctuaires pour éclairer la législation : il y a des individus qui naissent avec des dons de Dieu, avec de grands moyens, de grandes facultés, et qui, toutes choses extérieures étant d'ailleurs égales, s'élèvent promptement au-dessus de la foule médiocre, ordinaire et commune de leurs contemporains. Il y a des têtes d'élite dans l'humanité. Ce fait, il faut le dire, est accepté sans répugnance, et ne soulève dans l'esprit de nos hommes d'État aucune espèce d'opposition : et tout est dit bien souvent sur ces têtes d'élite quand on ne les a pas persécutées ou qu'on ne les a pas payées de la plus noire ingratitude. Mais, en dehors de ces belles et grandes capacités morales et intellectuelles, et en dehors

aussi de la masse des individus qui composent notre espèce, qui forment les nations proprement dites, et qui sont sans vocation, sans disposition mentale bien marquée, et qui deviennent, avec leurs aptitudes générales, ce que les font être les temps, les lieux, les circonstances et les hommes supérieurs de leur époque, il faut encore, avec ces mêmes sociétés savantes, sur l'autorité desquelles je m'appuyais tout à l'heure, envisager une face tout opposée de la médaille humaine. Oui, s'il y a des hommes bien nés, doués d'un heureux naturel et d'une vaste intelligence, et qui, dès le bas âge, le plus ordinairement, annoncent leur beau caractère et leur génie, il en est d'autres qui naissent disgraciés par la nature. La nature les a traités en marâtre ; ils sont, par le fait d'une organisation incomplète, dépossédés des richesses et des grandeurs de l'humanité. Ils n'ont point de suffisants contre-poids dans la tête. Le plus communément l'animalité prédomine dans leur constitution. Leurs penchants sont très énergiques, leurs sentiments moraux sont faibles, leur intelligence est étroite, leur configuration cérébrale est laide et basse. Ils ne sont

point nés pour le bien ; ils sont nés pour le mal. Leur existence tout entière n'est qu'une suite de méfaits. Eh bien, en admettant que, pour un fait ou pour un autre, ces misérables aient encouru la peine capitale inscrite encore aujourd'hui dans nos lois, croyez-vous qu'en les tuant vous portiez remède à quelque chose? pensez-vous que vous alliez frapper d'effroi ceux qui leur ressemblent; qu'en un mot, vous mettiez obstacle au renouvellement des actes abominables dont vous avez été les témoins ou les victimes? Détrompez-vous, je le redis encore, vous faites une œuvre de sang qu'il vous faudra recommencer sans cesse. Les hommes de cet ordre sont réfractaires à toute espèce d'instruction, d'éducation, d'influence, de modification. Ils ne comprennent point les choses qui sont de l'intelligence et des sentiments moraux, et eussiez-vous d'ailleurs fait disparaître en un seul jour, sous le tranchant du fer, toutes ces formes anormales irrégulières, incomplètes de l'espèce, vous n'empêcheriez jamais la nature dans les jeux, quelquefois bizarres, de sa création, de reconstituer de pareils monstres, et de démontrer l'inanité de vos systèmes.

Il n'y a point à se récrier ni à faire de raisonnements à perte de vue sur ces faits ; ils sont irrécusables, et il faut bien que nous nous en arrangions, c'est-à-dire que nous nous soumettions sans murmure à ce qui est, et que nous établissions dans notre esprit de justice des différences entre ceux qui sont au-dessus des proportions communes de l'humanité et ceux qui sont au-dessous de ces mêmes proportions. Pour arriver à une estimation rigoureuse de la moralité ou de la criminalité des uns ou des autres, il nous faut sortir des ornières, abandonner les termes ordinaires de comparaison, nous placer devant leur individualité respective, et tenir compte de ce que comporte leur organisation. Il y a déjà bien longtemps qu'on l'a dit : Ne demandez à chacun que suivant la mesure de ses capacités. N'allez pas croire, citoyens représentants, que les faits pour lesquels on a traduit devant les cours d'assises les malheureux dont je vous parle, soient des faits accidentels, isolés, sans rapport avec leurs manifestations habituelles ; non, ces êtres sont taillés de pièces et de morceaux mal ordonnés, mal ajustés ; et, dès le bas âge aussi, ils avaient annoncé ce qu'ils devaient être un jour. Seu-

lement, il faut faire remarquer que leurs facultés ne s'exerçant que sur de petits objets et un petit théâtre, ils n'avaient éveillé la sollicitude ou inspiré des craintes que dans le foyer domestique. Cent et cent fois la bonté paternelle s'était épuisée sur eux, cent et cent fois la patience et le génie des instituteurs avaient lutté sans résultat contre leurs dispositions innées. En entrant dans le monde, ils sont restés ce qu'ils étaient, c'est-à-dire des individus mal nés. Ils n'ont changé ni d'esprit ni de caractère ; ils se sont trouvés en face d'une société intelligente, bien armée, vigilante et soigneuse de ses intérêts, et, par cela même, à l'instant même ils sont tombés dans ses mains. Voilà, indépendamment de quelques autres caractères sur lesquels on peut consulter des experts : car il y a des experts dans toutes les branches des connaissances humaines, citoyens représentants, et, quand il s'agit de l'honneur d'une famille ou de la tête d'un individu, il n'y a point de mal à consulter des experts ; tous les jours on en consulte pour des choses d'une moins grande importance ; voilà, en résumé, comment on arrive à établir des distinctions réelles entre les individus de la fa-

mille humaine, et à pratiquer la justice avec équité. Les hommes éclairés, forts et bien intentionnés, doivent envisager l'humanité sous tous les points de vue qu'elle peut présenter; ils ne redoutent que l'erreur. On ne peut plus aujourd'hui s'arrêter opiniâtrément à la matérialité des actes. La peine de mort, en pareil cas, ne fait même pas face à l'accident du jour et du moment. Vous tuez aujourd'hui un animal qui sera remplacé demain, tout à l'heure, par un autre animal. Sous cet aspect, l'œuvre de nos prédécesseurs, il ne faut pas se le dissimuler, était à la fois dérisoire, cruelle, et de mauvais exemple : ils faisaient violence à la raison; ils blessaient tous les sentiments; ils ne servaient en rien les intérêts de la société; et quand ils s'étaient ainsi affranchis de tous leurs grands devoirs d'hommes, qu'ils s'étaient passionnés comme des êtres inférieurs, et qu'ils avaient en tout point suivi les conseils de la peur, de l'égoïsme et de la colère, ils croyaient qu'ils pouvaient se laver les mains, qu'il n'y avait point de sang sur leurs habits, parce qu'ils avaient agi, parce qu'ils avaient versé ce sang dans de bonnes intentions. Citoyens représentants, permettez-moi de vous

le dire, cette excuse des médiocrités ne va point à vos lumières.

Entrons maintenant dans le fond même du sujet, n'évitons point l'abordage, soutenons et prouvons que, dans quelques circonstances que ce soit, la décollation ne sert en rien les grands intérêts de la société.

Je laisse de côté les individus incomplets dont je viens de vous entretenir ; je les comparerais volontiers à de mauvais arbres qui ne peuvent porter que de mauvais fruits. Ces têtes mutilées par la nature sont dangereuses. Nous devons nous mettre à l'abri de leurs violences et de leur animalité ; mais la raison, la pitié, la justice, la morale, notre intérêt, l'inutilité de leur supplice, le droit qui nous manque de pouvoir disposer de leur vie, tout nous défend de les guillotiner.

Je soutiens toujours, comme vous le voyez, que nous n'avons pas le droit d'égorger nos semblables lors même qu'ils ont égorgé quelques-uns des nôtres. Je répète qu'il y aura toujours des criminels dans la société; que la peine de mort n'a point la vertu d'en diminuer le nombre ; qu'elle ne va point à la racine du mal; qu'elle donne et entretient le

goût du sang, qu'elle aiguise le poignard de l'assassin, et que, loin de changer les conditions de l'humanité, elle éternise dans toutes les classes de la société les manifestations de l'ordre inférieur, quand elle n'en renforce pas la sauvage énergie.

J'arrive aux faits journaliers de la criminalité, aux infractions légales que peuvent commettre sans aucune exception les membres différents de notre ordre social. C'est vous dire, citoyens représentants, que je vais parler de nous tous, de vous, de moi, de nos frères, de nos amis, de l'humanité tout entière; car je ne pense pas qu'aucun homme bien né, qu'aucun homme ayant en lui tous les caractères, toutes les forces, toutes les surfaces sensibles de notre être, soit assez osé, dans le fond de sa conscience et devant la foule de ses semblables, pour se déclarer, sous le feu de ses penchants et de ses sentiments, et au milieu des excitations sans nombre et des surprises du monde extérieur, maître et dominateur absolu de lui, des personnes, des choses, des temps, des événements et de tout ce qui peut, en un mot, du dedans de lui-même comme du dehors, le

mettre en mouvement et lui faire dépasser le but de ses propres activités.

Le temps des mensonges officiels, je l'espère, est passé sans retour. La peine de mort ne remédie à rien ; vous avez beau décoller les têtes et les décoller encore, il faut vous résigner à les décoller toujours : c'est un ouvrage sans fin et sans utilité. Tous les supplices imaginables, je ne saurais trop attirer votre attention sur ce point, n'ont aucun rapport avec les méthodes propres à éclairer et à ennoblir l'humanité ; les grils ardents, le fer ou les bûchers, ne développent ni l'intelligence ni les sentiments moraux. C'est par suite de ces moyens ridicules, exécrables, odieux, c'est par suite de ce vieux contre-sens que notre espèce est restée si longtemps dans l'enfance. Privée, comme elle l'est encore presque partout, d'instruction et d'éducation, elle est restée ce qu'elle était, et elle reste ce qu'elle est en général par premier jet de création. Cela veut dire qu'elle reste énergique, égoïste et violente par ses instincts de conservation, faible par ses sentiments moraux, et médiocre par son intelligence. L'histoire de tous les peuples en fait foi, l'homme comme homme, en d'autres

termes comme être intellectuel et moral, est tout entier dans la main de l'homme, et les gouvernements solidement établis peuvent, suivant leurs bonnes ou leurs mauvaises intentions, ôter ou donner à l'humanité son existence supérieure. Comme animal, l'homme est le produit de la nature, ses facultés sont vivaces et n'ont pas besoin d'animation ; comme être intelligent et noble, il est le produit de la culture. Ses hautes facultés, les facultés caractéristiques de son espèce ont besoin d'une seconde création, si je puis dire ainsi ; il faut qu'elles soient incessamment appelées, excitées, mises en jeu, avivées, pour arriver à tout le développement dont elles sont susceptibles, se faire sentir dans l'économie morale de notre constitution, et par conséquent dans la vie de chaque individu. Mais j'insiste de nouveau sur ce que je viens de vous dire à l'instant même, il n'y a point de rapport entre la guillotine et les méthodes propres à faire parvenir l'homme à l'excellence de sa nature et à la supériorité de ses attributs. Loin de là, car tous les faits acquis à la science ont démontré partout que la sévérité des peines n'avait jamais adouci les mœurs, et que le nombre ainsi que l'énormité

des crimes augmentaient en raison même du nombre et de la cruauté des supplices.

Il est temps de ne plus confondre l'homme avec la brute, et de le prendre, de l'élever, de le traiter par ses propres facultés. Vous n'abaisserez le chiffre de la criminalité qu'en tirant parti des forces spéciales de sa constitution, et encore ne le rendrez-vous pas invulnérable en tout point, et ne l'empêcherez-vous pas, en quelques circonstances, de payer son tribut aux faiblesses, aux misères et aux passions de sa nature.

Citoyens représentants, placez-vous un instant devant les faits de l'observation ; voyez ce que l'homme est encore aujourd'hui, considérez-le dans son état réel, songez aux malheurs de sa position, à sa sensibilité, au nombre de ses besoins, aux ténèbres de son ignorance, au défaut de culture de ses sentiments moraux, à ses préjugés, à ses fanatismes, aux superstitions dont on a faussé son esprit, et dites-moi si vous pouvez le considérer comme un être éminemment et complétement responsable, s'il vous est permis de l'envisager comme un gladiateur armé de toutes pièces et qui doit toujours sortir victo-

rieux de l'arène dans laquelle il se débat si péniblement sous vos yeux ; dites-moi si, tout faible qu'il est de ses moyens d'action, tout irrité qu'il est de ses mécomptes et tout meurtri qu'il se trouve des assauts qu'il a livrés pour assurer sa vie et la tranquillité de sa famille, si vous ne devez pas avoir quelque pitié pour lui lorsqu'il succombe dans la lutte, lorsqu'il dépasse votre inflexible niveau, lorsqu'il commet une infraction à vos lois ; dites-moi, car je veux surtout revenir sur cet objet, quel est le rapport que vous trouvez entre sa tête roulant sur l'échafaud et les circonstances dont je viens de vous parler et les changements que vous voulez opérer dans les mœurs ? Dites-moi, dans les hautes portées de votre intelligence et dans les profondeurs de votre conscience, si vous n'apercevez pas, si vous ne sentez pas que la hache du bourreau ne peut en rien changer ce fâcheux état de choses et, en définitive, si je n'ai pas raison, devant tant de sang vainement répandu, d'accuser tout à la fois l'intelligence, les sentiments et les calculs de nos anciens législateurs.

Oui, il y aura toujours des criminels dans la société, et pour en diminuer le nombre

vous n'avez qu'un moyen : en admettant que vous ayez commencé par améliorer la condition matérielle de vos semblables, c'est de cultiver chez eux tous les dons de la nature, c'est d'agrandir leur intelligence par l'instruction et de développer leurs sentiments moraux par l'éducation. Le moyen de les sauver, de les protéger contre eux-mêmes, de les faire entrer en harmonie dans le mouvement général de la société, le moyen de vous mettre à l'abri de leurs violences et de leur animalité, le moyen de ne plus les exposer à venir incessamment se faire couper le cou par vous tous, c'est non-seulement de les éclairer, c'est-à-dire de cultiver leurs facultés intellectuelles, mais encore c'est de les ennoblir, c'est-à-dire de cultiver leurs sentiments moraux, c'est de multiplier dans leur tête les motifs déterminants des actions, de leur donner la liberté morale, d'en faire des hommes et de bons citoyens. La guillotine est une colère de bas étage, est une vengeance inférieure : elle avilit, elle dégrade, elle abrutit les populations, elle ne donne point d'intelligence et n'élève point le caractère.

Dira-t-on qu'elle porte l'intimidation dans

l'esprit et qu'elle arrête le bras des malfaiteurs? Cette idée ne repose que sur un très petit nombre de faits : l'intimidation ne réglera ni n'étouffera jamais les transports, les besoins et les passions de l'humanité. J'ai vu de près une vingtaine d'individus qu'on allait traîner à l'échafaud, et lorsque je leur ai demandé si l'idée de la peine de mort qu'ils avaient encourue s'était offerte à eux lors de la perpétration de leur crime, ils m'ont tous répondu que, sous l'empire des passions qui les avaient aveuglés, ils n'avaient point songé à cette répression, ou que s'ils l'avaient un instant et vaguement entrevue, l'impression n'en avait point été assez forte ni assez prolongée pour les détourner de leur projet; qu'ils espéraient d'ailleurs échapper à l'application de la loi, et qu'au surplus, pour eux, cet appareil du supplice dont on fait tant de bruit se réduisait tout simplement à un mauvais quart d'heure.

On a toujours tort de faire des jugements par comparaison à soi-même; il y a souvent bien loin de tels et tels hommes à tels et tels autres hommes. Les personnes bien élevées, les honnêtes et tranquilles citoyens, par exemple,

qui lisent dans leurs journaux le récit d'une exécution capitale, faite avec solennité et au milieu d'un grand concours de peuple, s'exagèrent les effets de cette sanglante démonstration ; ils jugent du public par eux-mêmes; ils sont émus, saisis tout à la fois de crainte, d'horreur et de pitié, et ils s'imaginent que tout le monde est comme eux; ils croient que la plupart des hommes qui parcourent la carrière du désordre et du crime ont une sensibilité analogue à la leur même ; que leur tournure d'esprit, leurs habitudes, leurs mœurs, leurs penchants, leurs sentiments, leur intelligence, que tout est de même degré de développement, de même force, de même activité, de même influence que chez eux, et que par conséquent l'idée du supplice qui attend ces hommes de pertubation, s'ils persistent dans le mal, doit suffire pour les en détourner. Voilà sur quelles données inexactes l'ancienne législation s'est établie, et voilà pourquoi, citoyens représentants, je ne balance point aujourd'hui à venir vous prier de l'asseoir sur une connaissance mieux approfondie et plus vraie de la nature humaine.

Dans la pénalité contre laquelle je m'élève,

on a généralisé des observations particulières, on a pris des exceptions pour la règle; on s'est d'ailleurs imaginé, contre toute expérience et toute raison, qu'en inspirant la crainte, qu'en multipliant les motifs de bas étage pour déterminer l'homme à la vertu, c'était faire avancer la civilisation et servir la société. Il est temps de nous débarrasser de toutes ces idées et de nous efforcer de transformer le vieux monde; changeons la pierre angulaire de l'édifice social; appuyons le nouvel ordre de choses, non plus sur les propensités inférieures, sur les propensités de la bête qui se défend contre la bête qui l'attaque et la poursuit, mais sur les facultés supérieures, sur les facultés propres de notre espèce, sur l'intelligence et les sentiments moraux, sur les seuls pouvoirs de notre constitution qui soient réellement civilisateurs et conservateurs. Plus de représailles indignes de ceux qui ont devancé leurs frères dans les voies de l'intelligence et de la moralité. Ce n'est plus sur le bourreau que nous devons trouver notre assise; nous sommes hommes, traitons en hommes les hommes.

J'ai dit qu'il y aurait toujours des criminels

dans la société, que la peine de mort n'atteignait pas le but du législateur, et que c'était par des moyens plus efficaces, plus directs, plus intelligents et plus moraux, qu'il fallait songer à abaisser le chiffre de la criminalité. J'ai rappelé une vérité trop longtemps méconnue par les cours d'assises, savoir : qu'il y avait en dehors de l'espèce humaine en masse un certain nombre d'individus mal nés, qui ne pouvaient que mal faire, et dont la décollation ne pouvait en rien changer ceux qui leur ressemblaient. J'ai ajouté que la société avait droit et raison de se mettre à l'abri de leurs violences, mais qu'elle n'avait pas le droit de les tuer, et que, lorsqu'elle les tuait, elle faisait une œuvre de déraison, d'injustice, de sauvagerie et d'inutilité.

Après avoir plaidé la cause de ces infortunés, j'ai parlé de tous les membres de la grande famille humaine, de tous ceux qui ont en eux la forme entière de l'humaine condition, et qui sembleraient, au premier coup d'œil, devoir, sans exception, encourir toute la responsabilité de leurs actes ; mais j'ai voulu aussi, dans leur intérêt, dans celui de la justice et de la vérité, aller au fond des choses. Je me

suis attaché à rechercher les causes de leurs désordres, et par cela même à démontrer également à leur égard l'inutilité de l'échafaud. Dans cette intention, j'ai fait ressortir, d'une part, en général la faiblesse innée de l'espèce humaine, c'est-à-dire l'énergie native des penchants inférieurs en opposition avec la tiédeur naturelle des sentiments moraux et le peu d'étendue de notre intelligence primitive. J'ai rapporté les faits puisés dans les meilleures statistiques, et j'ai prouvé que les criminels, presque en totalité, surgissaient des classes malheureuses et incultes de la société ; que ces hommes bruts n'avaient reçu ni les bénéfices de l'instruction, ni ceux de l'éducation, et que la guillotine ne pouvait aider en rien à leur évolution intellectuelle et morale.

J'ai soutenu qu'on n'éclairait ni qu'on ne moralisait point ainsi les peuples ; que, pour atteindre ce noble et grand résultat, il était odieux et ridicule de faire jouer incessamment, et en pure perte, un impassible couteau sur la tête sacrée de l'humanité ; mais qu'il fallait aller à la racine du mal, qu'il fallait non-seulement songer à améliorer la condition matérielle des hommes pauvres et igno-

rants, mais qu'il fallait encore développer leur intelligence et cultiver leurs sentiments moraux, si on voulait les protéger contre eux-mêmes, les faire vivre de la vie de leur espèce, les soustraire aux incitations de la bête et les empêcher de venir chaque année payer avec une effrayante régularité leur budget au bourreau. Détruisez les causes de leur persévérante animalité, et les effets de leur persévérante animalité cesseront, et vous vous convaincrez de plus en plus, je le dirai toujours, que les exécutions capitales, quelque nombreuses que vous les supposiez, n'ont aucune espèce de rapport avec la moralité des actions. Je viens de vous dire où sont les sources du mal : ce sont elles qu'il faut tarir, puisque c'est de leurs profondeurs que vous voyez sortir sans relâche et sans fin cette foule de malheureux pour lesquels je ne cesse d'invoquer vos lumières et d'émouvoir vos sentiments. Songez-y bien, citoyens représentants, l'exécuteur des hautes-œuvres n'est que votre instrument, et par la loi que vous maintiendriez, quelque loin que vous fussiez placés du théâtre où se consomme le sacrifice hu-

main, vous n'en seriez pas moins les fauteurs de l'exécution.

Pardonnez-moi si, dans le sujet que je traite, je reviens plusieurs fois sur la même idée ; mais quelque confiance que j'aie dans les principes que je vous apporte et dans les réflexions qui les accompagnent, je connais trop l'empire de l'habitude et des préjugés pour ne pas insister à plusieurs reprises sur ce qui me paraît fondamental et indispensable au triomphe de ma cause.

Ainsi, pour continuer à vous démontrer que la peine de mort ne peut servir à adoucir les mœurs et à diminuer le nombre des crimes, je répète que je n'aperçois aucune espèce de rapport entre le sang d'un supplicié et la moralité des actions. Déjà vous avez été frappés de mes considérations, lorsque je vous ai parlé de ces individus disgraciés par la nature, de ces pauvres êtres qui n'ont point en eux les pouvoirs et par conséquent les défenses de l'humanité. Vous avez également admis, dans l'état d'imperfection où ont été jusqu'à présent nos institutions, que l'on verrait le peuple remplir les bagnes et les maisons centrales de détention, et entretenir l'échafaud, tant qu'on

n'adoucira pas sa situation matérielle et que, l'abandonnant en même temps à la violence native de ses instincts et à l'entraînement de tous les objets extérieurs, on négligera de le faire homme, c'est-à-dire de lui donner de l'instruction et de l'éducation, en d'autres termes encore, de tirer parti des facultés intellectuelles et des sentiments moraux qui sont en germe dans sa constitution et qui n'attendent, pour se développer et se dessiner dans sa vie, que le souffle heureux et puissant d'un gouvernement libéral.

Si les classes élevées de la société commettent peu d'infractions légales, si elles ne vont pas souvent en prison, si on les guillotine en petit nombre, ce n'est pas qu'elles soient mieux nées que le peuple, qu'elles soient pétries d'un limon supérieur. Non, la différence ne tient point à l'organisation : elle tient à la différence de la position et de la condition sociales, elle tient aussi à la différence de l'instruction et de l'éducation. Les classes élevées de la société vivent dans l'aisance; elles sont affranchies des terribles besoins de la nécessité, disons le mot : elles sont heureuses ; elles sont dans un milieu au sein duquel leurs aspirations, natu-

relles, nombreuses et légitimes comme celles du peuple, trouvent facilement bonheur et satisfaction. La misère ne leur donne point de mauvaises idées. Bien mieux, elles ont reçu de l'instruction et tant soit peu d'éducation; elles ont donc de l'intelligence et ne sont pas mortes à tous les sentiments, et lorsqu'il leur arrive d'être surprises par des passions égoïstes et de bas étage, lorsqu'elles sont tentées de mal faire, on ne peut pas dire qu'elles n'aient point en elles des forces propres à contre-balancer l'activité des penchants inférieurs; l'intelligence et les sentiments moraux les protégent, elles ne sont point livrées aux seules incitations de la bête; elles peuvent éclairer, épurer, modifier, ennoblir, changer leurs déterminations. Le conseil, si je puis m'exprimer ainsi, s'assemble dans leur tête : dans les replis de leur cerveau, chaque faculté se fait entendre à son tour. Elles examinent donc ce qui se passe dans les profondeurs de l'entendement; elles comparent les motifs qui les poussent à l'action avec les motifs qui les retiennent; elles envisagent les conséquences de la conduite qu'elles vont tenir, elles ont un libre arbitre, elles délibèrent,

elles jugent..... Ce n'est pas tout : par l'effet de leur sensibilité morale, elles éprouvent des émotions inconnues du vulgaire. La circonspection leur fait éprouver une frayeur salutaire; l'estime où elles se tiennent d'elles-mêmes, la bienveillance, la vénération, la conscience, tous les nobles sentiments se soulèvent dans leur âme et viennent encore les aider à se maintenir dans les sentiers de l'honneur et de la vertu.

Quoi que j'aie pu dire en faveur des classes aisées de la société, et quelque satisfaction que j'éprouve à déclarer qu'elles comptent parmi elles des hommes qui ressemblent au portrait que je viens de faire, qui soient par conséquent véritablement hommes, et qui aient en eux tout ce qu'il faut pour dominer et régler les suggestions de notre nature inférieure, et résister également, avec intelligence et grandeur, à l'entraînement des excitations extérieures, il ne faut pas se dissimuler néanmoins qu'il reste encore beaucoup à faire dans cette partie de la société, si l'on veut que les membres qui la composent arrivent au degré d'élévation morale que comporte dans sa riche création le cerveau de l'espèce humaine. Chez un certain nombre

d'entre eux, on rencontre des sentiments élevés ; mais je n'hésite pas à l'affirmer, la moralité en général ne s'y trouve point au niveau de l'intelligence. Je dis qu'elle y est faible et incomplète par comparaison à celle-ci. Nouvelle raison d'affirmer dans ma thèse que, pour abaisser le chiffre de la criminalité, il faut incessamment s'appliquer, non pas seulement à former des hommes d'intelligence, mais aussi, et par-dessus toutes choses, des hommes de moralité. En effet, citoyens représentants, l'intelligence n'est rien sans la moralité, non qu'on ne puisse, tant nos facultés sont indépendantes les unes des autres, servir l'humanité par ses découvertes et son génie, en étant un infâme ou un homme de toute nullité, un cadavre au point de vue des sentiments les plus beaux de notre espèce; mais nous pouvons affirmer que l'intelligence, sans la haute direction, sans le contrôle, sans la suprématie du cœur, des *sentiments moraux*, conduit presque toujours à mal faire. Dans ces cas, l'intelligence est assujettie par la violence des penchants égoïstes ; elle s'ingénie, se tourmente et se prostitue pour leur satisfaction particulière.

Qui ne se rappelle à cette occasion les turpitudes et les crimes dont certains hommes, haut placés dans notre hiérarchie sociale, se sont rendus coupables sous l'ancien gouvernement? Certes, ils n'étaient pas dépourvus de lumières ; ils avaient des talents, et par la capacité qu'ils ont montrée jusque dans leur triste défense, ils étaient dignes d'occuper les premiers rangs dans l'État. Que leur manquait-il donc néanmoins pour conserver leurs titres et leur position, ne pas se couvrir d'infamie et ne pas encourir la juste sévérité des lois? Il leur manquait le signe de la véritable civilisation, il leur manquait un des caractères propres de l'humanité : ils manquaient de moralité ! La bonté, la justice, la vénération et la dignité, facultés fondamentales de notre constitution, sans l'exercice et l'application desquelles il n'y a point de bonheur ni de considération sur la terre, ne figuraient point dans leurs actes; et au scandale de la nation tout entière, ils étaient ainsi venus, avec tous leurs grands moyens intellectuels, prendre place dans l'écume et la lie de notre ordre social !

Une question de la plus haute importance

pour le sujet que nous traitons se présente maintenant tout naturellement à notre examen. Puisque l'homme, indépendamment de ses instincts de conservation, a été gratifié par son créateur de sentiments moraux et de facultés intellectuelles, et qu'il est, par cela même, destiné à vivre autant par la noblesse et l'excellence du cœur que par la force et l'éclat de l'intelligence, comment se fait-il néanmoins qu'il soit en général, par son âme, au-dessous de son esprit? Comment se fait-il qu'il acquière communément tout son développement intellectuel, et qu'il reste presque constamment en arrière sous le rapport de son développement moral? L'homme ne peut-il donc pas répondre aux libéralités dont il a été l'objet? ne peut-il donner tout ce qu'il a reçu et se manifester sous les trois conditions de sa nature indivise? D'où vient ce morcellement de sa constitution? Quoi! je le verrai conserver et montrer la vigueur de ses instincts jaloux, je le verrai grand, fort, subtil et délié par son intelligence; et lorsque je chercherai, même dans les plus hautes régions de notre ordre social, la magnifique expression de ses sentiments moraux, je ne trouverai plus en lui qu'un être faible, sans

couleur, sans parfum, sans noblesse, sans beauté! Qui m'expliquera cette défaillance de sa nature morale? Toute faculté, de quelque ordre qu'elle soit, n'existe-t-elle pas pour être, c'est-à-dire pour se manifester? Qui faut-il accuser de notre impuissance à bien faire? Sommes-nous donc les misérables jouets de la création? ou devons-nous, tout en avouant notre imperfection naturelle, reconnaître que si nous résistons si peu à l'entraînement de nos penchants et aux excitations délicieuses ou pénibles du monde extérieur, c'est encore plus la faute de nous-mêmes que celle de la nature?

Évidemment c'est l'homme qu'il faut accuser, et c'est surtout à son ignorance qu'il faut attribuer tous ses malheurs et tous ses crimes. Nos grandes universités d'Europe ont cru faire merveille jusqu'à présent parce qu'elles nous ont donné des littérateurs, des artistes, des poëtes, des ingénieurs, des médecins et des prêtres; elles n'ont rien négligé, le fait est vrai, pour mettre l'homme en relief sous le rapport de ses facultés intellectuelles, et, on a du plaisir à le reconnaître, le succès a récompensé leur persévérance et leurs

soins; mais je ne sais comment elles se sont persuadé qu'il n'y avait rien à faire pour les sentiments moraux, ou, du moins, que les méthodes propres à former une belle intelligence étaient également bonnes pour former un beau caractère; elles ne se sont pas doutées un seul instant qu'il n'y avait aucune espèce de rapport entre ces deux faces de l'entendement humain. De même que l'ouïe n'est pas la vue, que la vue n'est pas le goût, que le goût n'est pas le toucher, ni le toucher l'odorat, et que le développement de chacun de ces sens réclame des moyens divers et appropriés à leur nature spéciale, de même, en cultivant telle et telle faculté intellectuelle, on ne cultive point toutes les facultés intellectuelles, et en cultivant toutes les facultés intellectuelles, on n'exerce pas d'impression sur les sentiments moraux. Il faut bien qu'on le sache : on ne forme pas du même coup, et par les mêmes moyens, un homme de capacité et un honnête homme, une belle âme, un grand caractère : l'instruction et l'éducation ne se ressemblent en rien. L'instruction s'applique aux facultés intellectuelles, l'éducation s'applique aux facultés morales; partout on donne de l'in-

struction, nulle part on ne donne de l'éducation. C'est ainsi que, depuis des siècles, les choses se sont passées dans l'humanité, citoyens représentants ; c'est ainsi qu'en s'occupant sans relâche d'exciter, de développer l'intelligence, on a laissé sommeiller, tomber dans l'inertie les sentiments moraux; qu'on a, par conséquent, mutilé l'homme dans le plus beau des apanages de sa constitution cérébrale, et que l'on a rempli la société d'avortons aussi dangereux par l'énergie de leurs penchants inférieurs que par les ressources multipliées de leur esprit.

L'éducation, c'est-à-dire la culture des sentiments moraux, peut seule rendre l'homme à lui-même, le sauver de bien des faiblesses, lui épargner bien des crimes, et lui fermer le chemin qui conduit à l'échafaud. L'homme chez lequel on n'a point négligé ces dons précieux de la nature appartient réellement à l'humanité; il en est le représentant : il est fort, il est complet, il est armé de toutes pièces; il jouit de son libre arbitre, il peut prendre un parti en connaissance de cause ; il ne vit plus sous l'empire exclusif de l'égoïsme, il est porté à la bienveillance, à la justice, à la vénération, à

l'estime de soi-même et des autres, à toutes les vertus sociales. Pour combattre ses instincts de bas aloi, pour résister aux excitations du monde extérieur ou aux chagrins et aux irritations qu'il y rencontre souvent, non-seulement il possède une intelligence qui lui fait tout voir d'ensemble et de haut, et qui le met à l'abri de bien des petitesses ; mais son âme ayant aussi reçu la vie, ses sentiments moraux ayant pris place et force dans sa constitution, il en écoute les inspirations et en déverse les inépuisables trésors sur la foule infortunée de ses semblables.

Si je me suis bien fait comprendre, citoyens représentants, il ne s'agit plus seulement, dans mon opinion, de s'emparer des criminels au fur et à mesure qu'ils sortent de vos cours d'assises, et d'en débarrasser la société par le couteau de la guillotine ; les idées que je soumets à votre haute appréciation vont plus loin : elles vont à la cause des choses ; elles tendent, non pas à ce qu'il n'y ait plus jamais de têtes faibles, passionnées ou criminelles parmi nous, mais elles doivent avoir pour résultat d'en diminuer d'autant plus le nombre qu'on en saura faire une plus large application. L'hon-

neur de cette grande réforme peut appartenir à la république française. Améliorez autant qu'il est en vous la condition matérielle du peuple, élevez l'homme par l'*instruction* et l'*éducation* au-dessus de l'animalité : gardez-vous de ne développer que son intelligence, vous n'en feriez qu'un méchant ; donnez jour à son âme, occupez-vous essentiellement de son moral ; placez la vieille Université sur ce terrain nouveau. Si les instituteurs qu'elle choisira dans ses écoles sentent bien leur mission, s'ils ont la science, c'est-à-dire s'ils connaissent la nature de l'homme dans ses éléments constitutifs, s'ils sont hommes eux-mêmes, s'ils prennent autant de peine pour former le cœur de leurs élèves qu'ils en prennent pour former et développer leur esprit, le but que vous vous proposez est atteint, la moralité augmente, la vertu devient moins difficile à pratiquer, la criminalité diminue, et tout cela sans que vous teniez le cimeterre ou le bâton éternellement suspendu sur la tête de vos semblables.

On sait, par l'histoire et par l'expérience, tout ce que le génie du mal a produit de mal sur la terre; on ne sait point assez tout ce que peut produire de bien le génie du bien. Ouvrez

les vieilles annales de l'humanité, et vous verrez ce que peuvent des institutions fortes et persévéramment appliquées. L'homme a été dépossédé par elles de tous ses pouvoirs ; on en a fait une machine, un automate, un imbécile, un esclave, un être sans nom, sans noblesse et sans âme. Par elles on a empêché le développement de son intelligence, on a avili, dégradé son caractère, effacé jusqu'à l'ombre de ses sentiments moraux. Les virtualités même les plus énergiques de sa constitution ont fléchi sous les calculs et les efforts des aristocraties politiques, religieuses ou militaires de l'antiquité. Que ne devons-nous pas attendre d'un système de conduite et d'action tout opposé ! C'est toujours sur la même matière, sur le même sujet, le même corps, le même esprit, la même âme, que nous avons à travailler. Travaillons au rebours de nos pères, reconstituons l'homme, ramenons-le à lui-même ; rendons à son intelligence, et surtout à ses sentiments moraux, la suprématie qui leur est due. Citoyens représentants, appuyez-vous sur ce fait positif, inébranlable, éternel : L'homme est le disciple de tout ce qui l'entoure ; c'est l'être le plus éminemment malléable et modifiable

qu'il y ait au monde. Il n'y a pas de forme, de couleur, d'habitude ou d'empreinte qu'il ne puisse prendre à la longue. Oui, par l'influence de l'éducation, des mœurs, des institutions et des lois, vous pouvez exercer sur sa constitution cérébrale, sur son présent et sur son avenir, une influence immense. A titre de législateurs, vous tenez dans vos mains tout son mode d'existence; vous tenez sa vie matérielle, sa vie instinctive, sa vie morale, sa vie intellectuelle; vous tenez dans vos mains son ignorance, ses lumières, ses vertus, ses vices, sa bassesse, sa grandeur, son esclavage ou sa liberté. Quel beau rôle vous avez à remplir!

Je le répète encore une fois, par le knout, la potence ou la guillotine, vous ne développez point l'intelligence de l'homme, vous n'agrandissez point son âme; vous le traitez en animal, et, par cela même, vous le laissez, vous le renforcez dans son animalité. En suivant de pareils errements, il n'y a pas de raison pour que sa situation s'améliore, pour qu'il règle et gouverne l'activité de ses penchants inférieurs, pour qu'il prenne l'esprit et le caractère de l'humanité; il n'y a pas de raison pour qu'il ne vienne pas incessamment vous affliger par

le tableau de sa dégradation, ou vous inquiéter et vous faire trembler par ses convoitises, son égoïsme et ses fureurs. En ne vous dépouillant pas vous-mêmes du vieil homme, en vous servant exclusivement contre lui de vos forces instinctives, en le châtiant comme une brute, vous éternisez le vieil homme sur la terre, et vous voilà condamnés, si vous ne voulez pas qu'il vous dévore, à maintenir l'échafaud, à faire, sans bénéfice et sans fin, l'œuvre de destruction contre laquelle je proteste depuis le commencement de ce mémoire, et vous réduisez vos fonctions supérieures, vos fonctions civilisatrices, humanitaires, aux fonctions avilissantes de pourvoyeurs du bourreau !

Un mot encore avant de terminer, citoyens représentants.

Peu de personnes se sont demandé ce qui a pu déterminer l'homme à inscrire la peine de mort dans ses codes, et à en faire une si fréquente application. En effet, d'où lui vient cette énergie? comment, en dehors de toute émotion violente qui peut subjuguer sa volonté ou de tout mouvement pour protéger son existence en péril, comment a-t-il la force de verser froidement, et en grand appareil, sur des

échafauds, le sang de ses semblables ? A-t-il donc, comme les bêtes fauves, comme les oiseaux de proie, un instinct brut et sanguinaire à satisfaire? L'odeur et le goût du sang vont-ils à sa nature? obéit-il fatalement, comme l'animal, à une loi de son organisation ; ou bien est-ce au mépris des lois mêmes de sa constitution, des lois de l'humanité, qu'il conserve cette férocité dans ses mœurs? Pour quiconque a porté le flambeau de l'analyse dans les profondeurs de l'entendement humain, la réponse est facile à faire : La peine de mort est un abus, est un mauvais emploi d'une des facultés fondamentales de notre constitution ; c'est l'application exclusive, isolée, dépouillée de toute intelligence et de toute moralité, d'un penchant qui nous est donné dans le double but d'assurer notre existence organique par la destruction des espèces inférieures nécessaires à notre alimentation, et de nous faire surmonter, par une incessante et infatigable énergie, les obstacles sans nombre que nous rencontrons presqu'à chaque pas dans le milieu qui nous entoure. Il nous fallait cette virtualité pour vivre et nous défendre en ce monde ; mais, en s'exerçant sur l'homme,

cette force a dépassé les limites et les droits de ses activités propres.

Quelle singulière idée que de conclure de l'existence d'une faculté à la nécessité brute de son application. Cela n'est pas exact, cela n'est pas vrai pour l'homme. Chez l'animal, c'est différent; l'animal est un animal, il n'a que des facultés animales, et il se déroule, et il ne peut se dérouler que comme animal. Qui peut en dire autant de l'homme? L'homme, indépendamment de ses instincts inférieurs indispensables à la conservation de son être, a reçu une haute intelligence et des sentiments élevés. Ces facultés supérieures établissent sa nature, son caractère, sa grandeur; elles le font homme en un mot. Eh bien, elles lui sont données pour se manifester dans sa vie, et, comme *facultés nobles*, elles ont droit de contrôle et de suprématie sur tous les mouvements de son âme. Elles lui sont données pour modifier les incitations de la bête et imprimer à ses actes le cachet de l'humanité. L'homme est donc plus et autre chose qu'un animal, et quelque faible que puisse être encore aujourd'hui en général son développement intellectuel et moral, on ne peut pas dire néanmoins qu'il n'ait abso-

lument en lui que les forces de l'animalité, et qu'il soit invinciblement porté à ne suivre que leur basse impulsion. Je le redis encore, il est homme, et malgré la lenteur et les difficultés de son évolution sous cette face supérieure de son être, il ne lui est pas rigoureusement permis d'invoquer en faveur de ses manifestations instinctives exclusives l'innéité de ses penchants instinctifs qui en sont, il est vrai, la source et le principe, mais qui ne forment, en définitive, que l'élément inférieur de sa constitution, et qui doivent par cela même être incessamment consentis dans leur application par l'intelligence et les sentiments moraux.

Ces considérations suffiront probablement, citoyens représentants, pour vous démontrer que la peine de mort est elle-même une infraction faite aux lois de la nature humaine. Cette pénalité vient de loin, elle date de la plus haute antiquité ; elle porte en conséquence le signe de l'enfance de l'humanité, elle atteste son ignorance, elle indique le silence et l'enveloppement de ses facultés morales et intellectuelles, elle révèle sa barbarie primitive, et, à ces différents points de vue, elle forme avec nos mœurs actuelles un anachronisme évident.

Cela est si vrai, citoyens représentants, que dans aucun rang de notre ordre social aujourd'hui on n'accepte la responsabilité d'une exécution capitale. L'intelligence et les sentiments moraux se soulèvent spontanément à la vue d'un sacrifice humain. En voulez-vous la preuve? suivez un coupable depuis le moment où il comparait devant la Cour d'assises, jusqu'à celui où vous le voyez monter sur l'échafaud. La sentence de mort n'est point prononcée, sans que l'auditoire, les membres du jury, les juges eux-mêmes, éprouvent un frémissement involontaire, tremblent en quelque sorte dans tous leurs membres; et cette sentence n'est point exécutée sans que le peuple qui court au spectacle de cette sanglante tragédie, sans que les hommes d'armes, le prêtre, le bourreau lui-même, soient douloureusement remués dans tout leur être, sans qu'il y ait sur tous les visages une consternation, un abattement, une laideur d'expression qui laisse bien souvent à l'homme que l'on va supplicier tous les avantages moraux de la position. En effet, citoyens représentants, en montrant du courage et de la fermeté, en montrant du repentir et de la piété, en envisageant le moment su-

prême où il est à travers le prisme de l'espérance et de l'idéalité, en se jetant dans les bras de son Dieu, il manifeste seul, en cette circonstance, quelques-unes des brillantes facultés de notre être; seul il a de l'éclat au milieu des têtes muettes qui le contemplent. Le sang qu'il va donner rachète à ses yeux l'énormité de sa faute; il en trouve, et il a raison, l'expiation trop forte; son intelligence la condamne, sa conscience ne s'y soumet pas, et il meurt emportant avec lui l'intérêt de cette même société qui ne s'était point doutée que la vie ne doit être rendue qu'à celui qui l'a donnée.

ORTHOPHRÉNIE.

—

NOUVEAU SYSTÈME D'ÉDUCATION.

ORTHOPHRÉNIE.

NOUVEAU SYSTÈME D'ÉDUCATION.

Ayant émis, en 1833, quelques idées sur la direction spéciale à imprimer aux enfants qui présentent des particularités natives ou acquises, dans l'esprit ou le caractère ; et ces idées, qui sont miennes, ne ressemblant en rien à celles que l'on trouve dans les différents traités d'éducation publiés par les hommes les plus distingués des temps anciens et modernes, je crois devoir encore ici profiter de l'occasion qui m'est offerte pour en rappeler le souvenir et en exposer de nouveau à mes risques et périls les principes fondamentaux.

Pourquoi ne le dirais-je pas? la violente opposition qu'elles soulevèrent alors parmi quelques membres de l'Institut, et dont M. Népomucène Lemercier se fit l'interprète lorsque je voulus en faire l'application, me convainquit que je n'avais pas frappé l'air d'un vain bruit et que *j'avais dit quelque chose*.

Le rapport bienveillant, consciencieux et tout scientifique fait au gouvernement par le médecin du roi, M. Marc, et inséré dans le *Moniteur* du 24 octobre 1834, me confirma dans cette opinion, et la lecture chaleureuse que voulut bien faire de ma lettre à l'Académie des sciences l'honorable Arago, en réponse aux attaques de M. Lemercier, ne contribua pas moins à me donner confiance et courage.

Je dois dire aussi qu'à cette même époque je reçus, à mon cabinet de consultation, la visite de plusieurs médecins que je ne connaissais que de réputation, et qui, au premier exposé de ma doctrine, vinrent me serrer cordialement la main et me féliciter sur la marche que j'imprimais à mes études.

Si je ne suis donc pas dans l'erreur la plus complète, si comme tant d'autres auteurs je ne me fais pas une énorme illusion sur mon compte, je crois avoir entrepris une œuvre

d'intelligence et d'homme de bien, en cherchant par tous les moyens possibles à faire pour la faiblesse de l'intelligence, pour les vices du cœur, les travers de l'esprit, les difformités de l'âme, en un mot, ce que d'autres font ou ont fait pour les difformités du corps.

Ce n'est plus de l'orthopédie, c'est de l'*orthophrénie*, mot expressif dont j'ai enrichi la langue française, et qui rend parfaitement bien la rectitude mentale à laquelle je veux faire arriver ou revenir, suivant la mesure des facultés qui leur restent, les esprits faussés ou arriérés et les âmes nouées ou boiteuses.

Je n'aurais point remis sous les yeux de mes lecteurs les pièces principales de cette vive discussion, si, par un sentiment dont aucun auteur ne peut se défendre, je n'eusse attaché de la valeur à ces idées. Dans le temps où elles furent publiées, je les trouvais honnêtes, utiles, morales, religieuses et sociales, partant d'un bon naturel et fondées sur la vérité même. Je n'ai point changé d'opinion; il m'est impossible de croire qu'on puisse encore aujourd'hui s'en servir pour déverser sur moi la critique et l'injure.

Quoi qu'il en advienne, qu'elles subissent donc de nouveau le jugement de mes confrères; j'ai conservé ma couleur, mon caractère, ma force telle quelle, mon indépendance, mon amour-propre et ma liberté; le reste ne me regarde plus; on me donnera dans l'opinion publique la place que j'aurai méritée.

RAPPORT

FAIT A M. LE CONSEILLER D'ÉTAT, PRÉFET DE POLICE,

SUR

L'ÉTABLISSEMENT ORTHOPHRÉNIQUE

DE M. FÉLIX VOISIN, DOCTEUR EN MÉDECINE,

PAR M. MARC,

Premier médecin du roi, inspecteur des maisons de santé, etc. (1).

L'établissement que vient de fonder M. Voisin manquait à la science et à l'humanité. Il est spécialement consacré aux enfants qui, par leurs particularités natives ou acquises, s'échappent et se soustraient, dans les colléges ou dans les autres pensionnats, à l'influence des méthodes uniformes, calculées sur les dispositions communes, vulgaires, des individus qui y vont puiser une instruction générale.

D'après les faits recueillis par le docteur Voisin, les enfants qui réclament un traitement

(1) Extrait du *Moniteur* du 24 octobre 1834.

orthophrénique peuvent se diviser en quatre classes principales.

1° Dans la première classe sont les enfants nés pauvres d'esprit, c'est-à-dire avec une organisation cérébrale au-dessous de l'organisation commune à l'espèce en général.

2° Dans la seconde classe sont les enfants *nés comme tout le monde*, doués de l'organisation commune à l'espèce en général, mais auxquels une éducation première mal entendue a fait prendre une direction vicieuse.

3° La troisième classe comprend les enfants *nés extraordinairement*. Établis par la nature sur de grandes proportions, ils forment les grands hommes ou les grands scélérats, suivant le cours favorable ou défavorable des circonstances au milieu desquelles ils passent les premiers temps de leur vie.

4° Enfin, la quatrième classe se compose de tous les enfants qui, *nés de parents aliénés*, sont en naissant fatalement prédisposés à l'aliénation mentale ou à toute autre affection nerveuse.

Les idées dont le docteur Voisin entreprend de faire l'application, reposent sur des faits incontestables d'observation. On ne peut plus

longtemps se refuser à l'évidence; la nature est inégale dans ses répartitions, et le système si fortement accrédité par les philosophes du siècle dernier, de l'égalité des facultés, ne peut plus aujourd'hui soutenir un seul instant l'examen.

Des formes générales, il est vrai, ont été arrêtées pour l'espèce; mais il n'est pas moins exact d'affirmer que chacun s'appartient par une *spécialité d'organisation*. Il n'y a que des individus dans le monde. L'homme est tout à la fois semblable et dissemblable à l'homme. On l'a déjà dit et redit cent fois, dans l'échelle sans fin qu'il faut parcourir, depuis l'excellence du génie et l'élévation la plus sublime de l'âme, jusqu'à l'image la plus repoussante de l'idiotisme intellectuel ou moral, les combinaisons intermédiaires sont innombrables, et la nature ne se répète jamais. Chaque homme a donc son caractère propre; il a son cachet, son empreinte; il a en lui la raison fondamentale et spéciale de sa vie. Voilà ce qui constitue les *conditions organiques de l'être*, conditions organiques qui, jusqu'à présent, n'avaient pas été analysées, n'avaient point été prises en considération, et sans l'appréciation des-

quelles, chez les sujets *hors de ligne*, il est impossible de faire le moindre calcul et d'obtenir le moindre résultat.

En nous exprimant ainsi, nous ne parlons pas dans un sens absolu. Nous savons tous, et l'expérience le démontre à chaque instant, et l'institution dont il s'agit mettra sans doute au grand jour les convictions du fondateur, que l'éducation et toutes les autres influences extérieures modifient prodigieusement l'organisation, et partant les manifestations instinctives, intellectuelles et morales de l'homme. Nous savons qu'elles entrent pour une énorme proportion dans les événements qui signalent les diverses époques de son existence. Ainsi donc, si par nous-mêmes, si par les mains de la nature, nous avons notre individualité, et par cela même notre valeur intrinsèque et déterminée, il faut reconnaître aussi que cette valeur reste telle quelle, augmente ou diminue, suivant les circonstances au milieu desquelles nous apparaissons dans la vie : c'est ce qui constitue les conditions de développement. Néanmoins, la nature ayant l'initiative en tout, l'organisation étant la puissance première, on conçoit dès lors combien il est important de

connaître la spécialité organique de l'enfan' ou du jeune homme dont on veut diriger l'édu cation. Cette connaissance préliminaire est surtout indispensable à celui qui veut instruire, ennoblir, modifier et perfectionner les enfants qui sont exception à la forme générale et commune de l'espèce, qui sont par la nature au-dessous ou au-dessus du terme moyen de développement, et qui portent si ostensiblement l'empreinte de leurs mutilations ou de leurs proportions démesurées.

Ces mêmes vues doivent présider aux soins que réclament les sujets qui ont été viciés dans leur première enfance par l'ensemble malheureux des circonstances extérieures.

Les facultés prédominantes de l'enfance, ses bases organiques, ses habitudes exclusives, donnent le premier point de départ. Les conditions de développement doivent être constamment subordonnées à cette appréciation rigoureuse. Si cette destination organique est méconnue, si les rapports du sujet avec le monde extérieur ne sont pas calculés, ordonnés, sur les particularités natives ou acquises de son cerveau, de son être intellectuel et moral, l'éducation qu'on lui donne forme

avec ses dispositions un contre-sens perpétuel. Vous n'avez plus de point d'appui, vous manquez de boussole, le gouvernail vous échappe, et vous perdez, dans une lutte inutile et funeste contre la nature, le temps qui suffisait à la perfectionner.

J'ai tracé à dessein avec quelque étendue l'ensemble des principes qui président à l'exécution du projet de M. Voisin. Si ces principes sont généralement justes, ne doit-on pas déplorer les pertes que la société a faites jusqu'à présent par le défaut de leur application? Que de grandes forces perdues! que de caractères bienveillants et trop sensibles tombés dans le découragement, l'indifférence et l'égoïsme! que de têtes nobles et généreuses et pleines de capacité ont tourné contre elles-mêmes et contre la société leur puissance! que d'intelligences magnifiques qui n'ont point été senties, qui n'ont point été convenablement placées, qui n'ont pas été devinées, et qui, ignorées d'elles-mêmes et de leurs contemporains, ont emporté dans la terre les facultés supérieures qu'elles avaient reçues de la nature! En laissant de côté ces merveilles et ces prodiges de la création, que de têtes incom-

plètes parmi la foule humaine n'aurait-on pas pu modifier, agrandir et amener à une existence plus large, plus intellectuelle, plus libérale, plus affectueuse, plus utile et plus heureuse, si l'on s'était engagé dans ces voies!

Mais alors même qu'il faudrait soumettre ces principes à de nombreuses restrictions, le bienfait d'un établissement tel que celui de M. Voisin serait encore immense.

Au reste, je ne connais pas d'homme de ma profession qui possède à un degré plus éminent que M. Voisin l'ensemble des connaissances, ainsi que l'expérience nécessaire pour la réussite de l'entreprise qu'il a conçue.

C'est une route nouvelle que ce philanthrope va frayer; et si, comme je l'espère, il arrive au but, il aura rendu un service inappréciable à la société.

ORTHOPHRÉNIE.

LETTRE

DU DOCTEUR F. VOISIN

AU SUJET

D'UN MÉMOIRE DE M. NÉPOMUCÈNE LEMERCIER.

A M. LE PRÉSIDENT DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES
DE L'INSTITUT.

Monsieur le Président,

J'apprends, par les journaux et par les rapports bienveillants de quelques-uns de mes confrères, que l'établissement orthophrénique que j'ai fondé en 1834 a été, dans votre dernière séance, l'objet de l'examen et de la critique d'un des hommes les plus distingués de notre époque, tant sous le rapport de son talent comme poëte et littérateur, que sous le

rapport de son caractère comme homme indépendant et noble.

Je n'étais point à l'Institut lundi dernier : je n'ai point entendu M. Lemercier, je ne connais point son mémoire; je ne puis conséquemment, sur la foi d'un feuilleton, ou sur un rapport verbal presque toujours incomplet, entrer en discussion avec lui. Cependant, monsieur le Président, sa parole puissante, sa verve poétique, ont, dit-on, commandé l'attention de l'Institut et ébranlé tout l'auditoire. J'ai cherché ce que je devais faire en cette occurrence, et j'ai pensé que je devais compter sur votre impartialité, que vous accueilleriez ma réclamation, et qu'à défaut d'une polémique toute scientifique et toute mesurée que j'aurais tenu à honneur d'avoir avec M. Lemercier, vous me permettriez de vous faire connaître en peu de mots le but que je me suis proposé en créant cette institution.

Vous allez connaître les principes qui me dirigent et les sentiments qui m'animent. Par une attaque aussi directe devant la première société savante du royaume, je suis forcé, vous le voyez, de sortir de ma retraite; mais je le dois à M. Lemercier, je le dois à l'In-

stitut, aux familles qui m'ont confié leurs enfants; je le dois à moi-même, je le dois à la science et à l'humanité.

Mon établissement repose sur les besoins de la société : il est la déduction sévère de quatre grands faits d'observation, pour l'affirmation desquels j'invoque ici la parole et l'autorité de mes confrères. Si je me suis trompé, si j'ai mal vu, je manque de base et d'appui; mon entreprise est inutile, mes projets chimériques, mes intentions ridicules. Si j'ai voulu exploiter la crédulité publique, mon charlatanisme est patent, et ma conduite est infâme; il y va de l'honneur et de toutes les espérances de ma vie : je me livre sans crainte à leur jugement.

En regardant autour de moi dans la société, j'ai trouvé des enfants disgraciés par la nature, des enfants mal nés, nés pauvres d'esprit.

Pour les classes inférieures de la société, le Conseil général des hospices, en 1833, a bien voulu me charger d'organiser, à l'hospice de la rue de Sèvres, un service médical en faveur d'une centaine de ces malheureux enfants.

Je ne prétends point, comme vous le pen-

sez bien, faire quelque chose des derniers individus de cette catégorie. Malheureusement la puissance de notre art est bornée. Néanmoins, sur ces ébauches imparfaites et grossières de l'espèce humaine, il est possible de faire encore quelques observations importantes. Mais voici sur quoi particulièrement j'en appelle à mes confrères, et voici sur quoi déjà je fonde en partie l'utilité de mon établissement : c'est que, depuis l'idiot le plus bas dans l'échelle jusqu'à l'homme ordinaire, il y a une foule de degrés intermédiaires ; c'est que l'idiotisme est rarement complet ; que chez un individu disgracié par la nature les caractères de l'humanité ne sont pas tous effacés ; c'est qu'il y a de l'étoffe et de la matière en lui, c'est qu'il y a de l'intelligence et de l'âme ; c'est qu'il est éducable ; c'est que dans sa faiblesse et sa misère il a cependant, comme nous, sur la tête le sceau du Créateur. Nous ne pouvons pas l'élever jusqu'à nous, eh bien ! monsieur le Président, descendons jusqu'à lui ; ne l'abandonnons point à son imperfection, et avec de la patience, du courage, de la bonté, et l'intelligence pleine et entière de ce qu'il peut comporter, nous obtiendrons

infailliblement, toujours néanmoins dans la mesure de sa capacité naturelle, les plus heureux résultats.

En continuant le cours de mes observations, j'ai vu des enfants qui avaient été viciés dès le bas âge, qui avaient eu le malheur d'être mal entourés, mal dirigés dès les premiers temps de leur vie, qui avaient été élevés avec trop de sévérité ou de condescendance, victimes ou de la négligence, ou des faux systèmes de leurs pères, ou de l'amour aveugle de leurs proches : ces enfants ne me présentaient pas de vices de constitution ; ils étaient comme tout le monde ; l'habitude avait seulement chez eux formé une seconde nature : le mal avait produit du mal.

Que faisait-on de ces enfants, et qu'en fait-on encore tous les jours ? On renonce à les modifier. Les méthodes uniformes, générales, avantageusement calculées pour les masses, n'ont point d'effet sur eux ; on les renvoie des colléges et des maisons particulières d'éducation, et on les abandonne ainsi à leurs mauvaises dispositions. Eh bien ! monsieur le Président, tous ces enfants qui ont lassé, fatigué la bonté paternelle, qui ont

épuisé la patience et le talent des instituteurs de nos écoles, tous ces enfants que l'on jette aux mains du procureur du roi, qu'on envoie dans les îles, qu'on met à bord de nos bâtiments et que l'on chasse de tous côtés, je les adopte également, je les demande, je les veux. Je dis que les hommes sont les disciples de tout ce qui les entoure ; qu'ils ne sont point, par cela même, comptables de la direction qu'on a donnée à leur première enfance ; qu'ils ne doivent point subir les conséquences des fautes de leur famille, et qu'ils ont droit à l'intérêt.

J'ai d'autant plus d'espoir de les rendre à eux-mêmes, c'est-à-dire à l'excellence de leur nature et à la supériorité de ses attributs, qu'ils ne présentent point, comme obstacle au traitement, de vice de constitution originelle, qu'ils sont nés comme tout le monde, qu'ils ont, pour me servir des expressions de Montaigne, la « forme entière de l'humaine condition, » et que, par conséquent, aucune surface de rapport ne manque à leur organisme. Le mal a produit du mal : voyons si le bien ne produira pas du bien ; étudions, ayons bon courage ; ordonnons autrement

leurs rapports extérieurs ; voyons si c'est à l'homme ou à l'animal que restera l'empire.

N'allez pas croire, en m'exprimant ainsi, que j'aie le moindre doute sur le succès de mon entreprise. Les espérances que je manifeste reposent sur une foule d'observations incontestables ; elles s'appuient sur l'histoire tout entière de l'humanité. Vous le savez mieux que moi : à raison de la médiocrité de ses forces morales et intellectuelles, l'espèce humaine ne s'est jamais appartenue ; elle a toujours été ce que l'ont fait être les temps, les hommes énergiques et les institutions. Sa grandeur et sa gloire, ses horreurs et ses abominations, son impassibilité et ses mouvements terribles, tout a été le résultat des choses du dehors. Monsieur le Président, quelques têtes de plus ou de moins dans le monde, et les données de l'histoire ancienne et moderne sont changées.

Arrivons aux enfants de ma troisième catégorie.

S'il y a des individus disgraciés par la nature, s'il en est d'autres qui sont jetés dans de fausses directions, il faut reconnaître aussi qu'il en est quelques-uns qui sont tout à fait

hors de la ligne ordinaire. On pense bien que, relativement à mon établissement, je ne veux pas parler ici des modèles et des types de l'humanité, quoiqu'ils n'échappent point à la loi générale, quoiqu'il soit vrai de dire qu'un concours défavorable de circonstances extérieures peut affaiblir la plus belle intelligence et pervertir le plus heureux naturel. Voici toute la question : Existe-t-il des enfants chez lesquels l'animalité prédomine, chez lesquels les instincts, les penchants et les sentiments des brutes exercent une tyrannie continuelle? Livrés à cette spontanéité, dont on fait tant de bruit, leur intelligence est-elle assez forte et leurs sentiments moraux assez énergiques pour en contre-balancer la puissance, en modifier l'action, en arrêter la fougue, en dompter la violence?

Les moralistes, les philosophes, les Pères de l'Église, les médecins, les jurisconsultes et l'observation journalière ne laissent pas le moindre doute sur l'existence de ces hommes dangereux.

Eh bien! je crois encore, avec la plupart de ces grands observateurs, qu'en plaçant convenablement dans le monde extérieur un

sujet pareil, qu'en laissant sommeiller en lui l'animal, qu'en développant son intelligence, qu'en l'appelant, qu'en l'attirant à moi par les facultés propres à l'espèce humaine, qu'en lui faisant goûter la volupté des choses justes, honnêtes, nobles, vénérables et vraies; je crois, dis-je, qu'il est possible de modifier sa constitution, de changer son caractère, d'élargir sa sphère intellectuelle et d'ennoblir son âme.

La chose n'a point encore été faite : est-ce donc une raison pour ne pas l'entreprendre?

Enfin la quatrième catégorie se compose de tous les enfants qui, nés de parents aliénés, sont en naissant fatalement prédisposés à l'aliénation mentale ou à toute affection nerveuse. L'expérience des savants, des faits empruntés à tous les temps et à tous les pays, ont démontré que ces malheureux sont incessamment menacés d'un dérangement dans les fonctions cérébrales, dérangement qui les frappe à l'improviste, au sein du bonheur, sans cause extérieure appréciable, et indépendamment de toutes les causes qui, chez les autres hommes, peuvent amener l'aliénation mentale.

Hippocrate pensait que l'on pouvait modifier ces enfants et les soustraire ainsi à la fatalité qui pèse sur leur tête. L'illustre Pinel et mon excellent maître le digne Esquirol ont rappelé cette idée dans leurs ouvrages ; j'en fais l'application.

Maintenant que mes confrères prononcent.

Quant à vous, monsieur le Président, vous pouvez juger si, dans une entreprise pareille à la mienne, je puis être arrêté par des raisonnements qui tendent au moins à prouver que je n'ai point été compris. J'ai bon espoir en mes efforts : si c'est une illusion, elle est naturelle et permise à tout homme consciencieux. Depuis tout à l'heure un an qu'existe mon établissement, j'avais évité le bruit, je ne cherchais point la renommée ; je suis attaqué, je dois me défendre. Personne n'estime M. Lemercier plus que moi ; mais, puisqu'il m'en fournit l'occasion, je vais, monsieur le Président, vous montrer toutes les profondeurs de ma conviction. Je place mon établissement à côté de celui de l'abbé de l'Épée ; je le présente avec confiance à mon pays, et je le mets dès aujourd'hui sous la protection de l'Institut.

Je demande qu'une commission soit nommée pour l'examiner dans tous ses détails ; je demande aussi que l'honorable académicien me donne communication de son travail : j'en discuterai franchement avec lui les propositions fondamentales, et, tous les deux, dans nos bonnes intentions, nous aurons fait de notre mieux dans l'intérêt de la science et de l'humanité.

Agréez, etc.

Février 1835.

J'ai cru devoir rassembler ici, pour l'instruction des jeunes médecins, les questions que j'ai l'habitude d'adresser aux parents qui amènent quelques-uns de ces pauvres enfants à ma consultation journalière.

On trouve, dans les réponses obtenues, le véritable point de départ et d'appui pour en faciliter ou en régulariser le développement intellectuel et moral.

ANALYSE PSYCHOLOGIQUE

DE L'ENTENDEMENT HUMAIN

CHEZ LES ENFANTS ARRIÉRÉS, INCOMPLETS OU HORS LIGNE.

EXAMEN DE LEUR ÉTAT INSTINCTIF, MORAL, INTELLECTUEL, PERCEPTIF ET SENSORIAL.

Nom et âge du sujet.

Son tempérament, ses habitudes extérieures.

Appréciation des fonctions de la vie organique.

FACULTÉS DE CONSERVATION ET DE REPRODUCTION.

Penchants.

Besoin instinctif d'alimentation.	L'enfant a-t-il un appétit vorace, mange-t-il comme tout le monde ou dévore-t-il ses aliments comme un animal? mange-t-il ses ongles, du bois, de la terre, des ordures, etc., etc. ?
Érotisme.	L'enfant présente-t-il des dispositions à l'érotisme? Les manifestations que l'on observe tiennent-elles à des habitudes vicieuses qu'il aurait contractées dès l'enfance?

Attachement, amitié.	A-t-il un caractère affectueux? A-t-il au contraire des tendances à vivre solitaire?
Puissance de réaction, courage	Quelles sont les dispositions de l'enfant à cet égard? Est-il querelleur, hargneux, difficile à vivre? Est-il au contraire pacifique, timide ou peureux?
Instinct à détruire.	L'enfant est-il violent, a-t-il des dispositions à casser, briser, déchirer, brûler les objets? Se montre-t-il cruel dans ses jeux avec ses camarades? Le voit-on tourmenter les animaux? Se montre-t-il sous des dehors tout à fait différents?
Instinct de ruse.	L'enfant est-il hypocrite, menteur? A-t-il de l'argutie? Cherche-t-il le subterfuge? Est-il au contraire trop simple, trop candide et trop franc?
Désir d'avoir, convoitise, égoïsme.	L'enfant a-t-il des dispositions au vol, et même à s'emparer aveuglément de tout ce qui peut lui tomber sous la main, fait-il des collections? Ou bien ne se montre-t-il que trop désintéressé en toutes choses?
Dextérité manuelle, habileté manuelle, disposition à construire, à tailler, à modeler les objets.	L'enfant a-t-il des dispositions pour les arts mécaniques? Est-il habile, adroit et prompt dans ses évolutions? Ou n'est-on pas à chaque instant témoin de sa maladresse?

Sentiments moraux.

Estime de soi, orgueil.	L'enfant a-t-il bonne opinion de lui-même, a-t-il l'amour de la domination, le désir de la puissance, se fait-il remarquer par de la présomption, de l'insolence et du mépris? (Il n'est pas besoin de dire qu'il faut ici, comme ailleurs, savoir s'il ne présente pas le contre-pied de ces dispositions.)

Vanité, désir de plaire.	L'enfant aime-t-il les flatteries et les compliments? Recherche-t-il la parure et à se faire remarquer même par de mauvais moyens? Est-il au contraire tout à fait insensible à l'approbation de ses semblables?
Prudence, circonspection.	L'enfant a-t-il de l'incertitude, de l'inquiétude et de l'irrésolution dans la tête? N'a-t-il pas une teinte de mélancolie dans son caractère? Ou bien agit il dans toutes circonstances comme un étourdi?
Bonté, charité, bienveillance.	L'enfant se fait-il remarquer par sa douceur ou sa méchanceté? Le voit-on s'attendrir avec facilité, montre-t-il de la compassion? Est-il généreux, expansif, etc.?
Sentiment de respect et de vénération.	L'enfant a-t-il en lui le sentiment de vénération? Est-il religieux? Est-il respectueux envers ses parents et ses professeurs? Montre-t-il, en un mot, de la vénération pour toutes les supériorités réelles ou n'a-t-il de culte que pour lui?
Volonté, persévérance, variété.	L'enfant montre-t-il dans sa conduite habituelle de l'opiniâtreté, de l'obstination, de l'entêtement? A-t-il l'esprit séditieux? A-t-il au contraire le caractere inconstant, changeant, variable et incertain?
Sentiment du juste, de l'injuste, conscience, justice.	L'enfant désire-t-il et cherche-t-il la vérité? Se révolte-t-il contre l'injustice, s'exagère-t-il ses torts? La conscience au contraire est-elle muette dans sa constitution, néglige-t-il ses devoirs?
Sentiment de l'espérance.	L'enfant a-t-il l'esprit aventureux, forme-t-il incessamment des projets chimériques? Voit-il tout en beau? Vit-il au contraire dans le découragement et sans foi dans l'avenir?

Sentiment du merveilleux.	L'enfant a-t-il de la disposition à saisir en toutes choses le côté merveilleux, étonnant, miraculeux et surnaturel? Ce sentiment laisse-t-il au contraire par sa faiblesse et son inactivité ce même enfant exclusivement et grossièrement absorbé dans les phénomènes du concret et du monde matériel?
Imagination, idéalité, sentiment poétique.	L'enfant se fait-il remarquer par de la vivacité, de l'enthousiasme, de l'inspiration? Ou voit-il froidement, tristement et sans prisme tous les objets extérieurs?
Esprit de saillie, gaieté.	L'enfant a-t-il une humeur gaie? A-t-il de la tendance à saisir le côté plaisant des choses? Cherche-t-il à faire rire? Est-il railleur, ironique? A-t-il au contraire le caractère sérieux?
Sentiment d'imitation.	L'enfant a-t-il de l'inclination à imiter ce qu'il voit faire autour de lui? N'a-t-il aucune tendance au contraire à répéter les actes dont il est le témoin et à s'harmonier par cela même avec ses semblables?

Sens extérieurs.

Vue.	Y a-t-il strabisme? Y a-t-il rotation spasmodique du globe oculaire dans l'orbite? L'enfant est-il affecté de myopie, de presbytie?
Goût.	Le goût est-il dépravé? Montre-t-il des préférences pour les saveurs fortes ou douces, aigres ou sucrées, suaves ou nauséabondes?
Toucher.	Notion du froid et du chaud, du sec et de l'humide, du doux et du rude, etc., etc. On connaît toute l'importance de ce sens vérificateur pour la connaissance des objets extérieurs.

Audition.	Le sens de l'ouïe mérite particulièrement de fixer l'attention. C'est le sens qui peut remuer le plus profondément l'âme humaine.
Odorat.	L'activité dont ce sens jouit chez les sauvages prouve tout le parti qu'on en pourrait tirer dans l'éducation de mes pauvres sujets.

Éducation des sens.

Je me propose d'entrer à ce sujet dans quelques détails avec notre instituteur. On ne saurait croire combien il y a à faire, sous ce rapport, dans notre éducation publique et particulière. Dans les jeux de la première enfance, on trouverait, en les organisant, bien des ressources précieuses. Les philanthropes du XVIIIe siècle avaient déjà fixé l'attention sur ce point ; mais il faut y revenir aujourd'hui.

Mouvements volontaires.	Station. Marche. Course. Saut. Jet.
Mouvements involontaires.	Se balance-t-il d'un côté à l'autre ou d'avant en arrière? Est-il affecté de la danse de Saint-Guy (chorée), ou de quelque autre tic ou mouvement nerveux ?
Conformation des organes de la parole	Parle-t-il ? Quels sont les vices de la voix ou de la parole ?
Sommeil.	Le sommeil est-il profond et réparateur, est-il léger, l'enfant se réveille-t-il en sursaut, a-t-il souvent des rêves ou des cauchemars, etc.?

Facultés de perception.

Aptitude à l'éducation, individualité.	L'enfant prend il aisément connaissance des objets extérieurs et de leur existence individuelle? Connaît-il ses lettres? Sait-il épeler? Sait-il lire? Sait-il écrire?
Faculté du dessin, configuration.	L'enfant présente-t-il quelques dispositions sous ce point de vue? Saisit-il bien la forme des objets?
Faculté d'étendue.	L'enfant présente-t-il sous ce rapport quelques-unes des dispositions saillantes que l'on remarque chez les géomètres, les architectes et les entrepreneurs?
Faculté du coloris.	L'enfant aperçoit-il les rapports des couleurs entre elles? Est-il sensible à leur harmonie?
Localité.	L'enfant aime-t-il à se déplacer, à changer de localité? Garde-t-il la mémoire des lieux qu'il a visités?
Calcul.	Quels sont sous ce rapport les aptitudes de l'enfant?
Ordre.	L'enfant se fait-il remarquer par la force ou la faiblesse de cette faculté?
Mémoire des faits.	Examiner quelle est son activité chez l'enfant?
Musique.	Quelles sont à ce sujet ses dispositions?
Langage et mémoire des mots.	Étudier également à ce sujet les perfections ou les imperfections de la nature.

Facultés intellectuelles ou réflectives.

Ces facultés se composent de la comparaison et de la causalité ; tout le succès de l'éducation que l'on peut donner à ces malheureux dépend particulièrement du développement que l'on fait acquérir à ces deux attributs supérieurs de l'âme humaine.

Étiologie.

Y a-t-il des transmissions héréditaires? L'enfant a-t-il eu des convulsions dans les premiers temps de sa vie? A-t-il eu, à cette même époque de l'existence, des inflammations du cerveau et de ses membranes? N'aurait-il point fait de chute? Ne serait-il pas possible qu'il eût été conçu dans l'ivresse et dans l'orgie? Ne serait-il pas la victime de quelques dégénérescences (1)? Les habitudes de la masturbation ne l'auraient-elles point énervé, et n'auraient-elles pas porté une atteinte profonde et radicale aux pouvoirs les plus élevés de sa constitution?

Il ne sera pas sans utilité, pour compléter ces observations, de donner la mesure des principaux diamètres de la tête de ces malheureux enfants, et d'indiquer également les configurations étranges ou extraordinaires qu'elles pourront présenter.

On le voit par toutes ces questions, connaître la nature de l'homme, c'est connaître particulièrement son organisation cérébrale

(1) Consultez sur ce point l'ouvrage remarquable que vient de publier le docteur B.-A. Morel, médecin en chef de l'asile des Aliénés de Saint-Yon, ayant pour titre : *Traité des dégénérescences physiques, intellectuelles et morales de l'espèce humaine.* A Paris, chez J.-B. Baillière et Fils.

et tout ce qu'elle comporte; c'est connaître les propriétés qui y sont invinciblement et éternellement attachées; c'est connaître les facultés primordiales qui, par leur ensemble, constituent son existence instinctive, morale et intellectuelle; c'est connaître l'emploi, le but, le mouvement, le désordre ou l'abus de ces facultés, chacune d'elles considérée isolément dans son exercice ou dans ses rapports et ses combinaisons avec toutes les autres; c'est connaître tous ces principes d'action réduits à leur force native, à leur activité propre, indépendamment de tout ce qui peut du dehors en solliciter ou en neutraliser la puissance; ou, au contraire, c'est connaître ces mêmes pouvoirs, modifiés par les circonstances extérieures, favorables ou défavorables à leurs manifestations. Connaître la nature de l'homme, c'est connaître sa destination et l'ordre entier de ses rapports dans ce vaste univers; c'est connaître ses intérêts, ses devoirs, ses plaisirs, les trésors de son intelligence, les libéralités de son âme.

Ce n'est pas tout, lecteurs. Connaître la nature de l'homme, c'est pouvoir estimer à sa juste valeur la capacité intellectuelle et

morale d'un peuple ou d'un individu; c'est pouvoir mesurer tous les degrés de l'intelligence, depuis l'idiot, l'imbécile et l'homme ordinaire jusqu'au génie le plus grand et le plus universel; c'est pouvoir suivre tous les mouvements du cœur humain; c'est pouvoir déterminer les causes internes et externes de nos actions; c'est pouvoir différencier la vertu du vice, l'intelligence du délire, et l'héroïsme de tout ce qui en est le faux simulacre. Vous le sentez, pour aborder et trancher toutes ces questions de la plus haute et de la plus ancienne philosophie, pour aller ainsi arracher tous les secrets à la nature et donner des bases à l'éducation, à la morale, à la politique et à la législation des différents peuples, il faut un ensemble de choses, si rare à trouver chez un seul individu, que de quelque libéralité dont je veuille user envers moi, je ne puis, devant l'importance et la majesté de mon sujet, ne pas m'empresser de réclamer bien vivement votre indulgence.

Il ne suffit point, pour un pareil travail, d'avoir reçu tout à la fois une instruction solide et brillante, ni d'avoir été formé à l'école des bonnes mœurs; il ne suffit point

d'être versé, comme un érudit, dans l'étude de l'histoire ancienne et moderne, d'être affranchi du joug des préjugés de caste ou de nation, ni de se trouver dans une position sociale d'où l'on puisse convenablement observer les hommes et les événements de son temps; il faut aussi avoir été, au moins, placé par la nature dans la moyenne de l'organisation. Il faut être apte à goûter, à sentir, à faire et à analyser tout ce qui constitue la vie de l'espèce entière.

Le monde alors est un espace ouvert au développement et à l'application des facultés de l'homme; il comprend la plus belle intelligence, il descend jusqu'à la plus misérable, et sait aussi se mettre en rapport avec elles. Il se passionne pour tous les chefs-d'œuvre des arts, il parcourt toutes les régions auxquelles le génie peut atteindre, et par le pouvoir qu'il tient toujours de son organisation d'arriver, à l'aide de l'enregistrement et de la comparaison des faits, à connaître le *comment* et le *pourquoi* des choses, il conçoit également les bizarreries, les ridicules, les superstitions, les fanatismes, les désordres et les vanités de ce même esprit humain, dont tout à l'heure

encore il admirait l'élévation, la puissance et l'éclat.

Quant aux facultés affectives, aux sentiments et aux penchants qui nous sont communs avec les espèces inférieures, ou qui forment l'apanage exclusif de l'espèce humaine, il faut, non-seulement que celui qui en veut faire l'objet public de ses réflexions soit apte à constater, par l'observation chez la masse des individus, l'inégalité de force et d'activité de chacune de ses facultés, mais il est encore à désirer, pour qu'il soit mieux en état de juger leurs manifestations, qu'il en sente en lui-même toutes les incitations; il faut que son âme ait été dans toutes les positions de l'âme humaine; il faut qu'elle se soit faite et brisée à toutes les émotions, à toutes les joies, à toutes les douleurs de ce monde. Rien de ce qui appartient à l'humanité, ainsi qu'on le disait autrefois dans l'école, ne doit lui rester étranger. Le tableau des vertus les plus sublimes doit faire battre son cœur et transporter son âme; il doit concevoir toutes les belles actions et être capable de les faire. Sous un autre point de vue non moins important, il faut aussi que, se dépouillant de tout orgueil

et de tout charlatanisme, plein d'amour pour la justice et pour la vérité, il pénètre dans les replis les plus cachés de son cerveau, qu'il en étudie les mouvements secrets, et que, malgré les priviléges dont il jouit, convaincu de ses propres faiblesses, honteux de certains sentiments qui, bien des fois, lui ont fait oublier ses obligations d'homme, il soit également apte à concevoir tout ce qui résulte de l'action incomplète ou démesurée de nos penchants ou de nos sentiments primitifs.

J'en ai la plus intime conviction, si tout ce qui peut, soit en bien, soit en mal, soit en génie, soit en stupidité, se présenter à l'esprit et au cœur de l'homme considéré d'une manière générale, n'entre point dans la tête de celui qui veut deviner l'énigme de sa nature, il peut renoncer à son entreprise : comme instituteur, comme juge, comme législateur, comme philosophe ou comme prêtre, l'intelligence des faits lui échappera toujours ; sa mission est manquée !

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

Avis au lecteur vii

Introduction 5

Analyse de l'entendement humain 53

Besoin d'alimentation 64

Instinct de la génération, amour physique 71

Amitié, attachement, affection 90

Courage, instinct de la lutte et du combat 105

Instinct à détruire 130

Savoir-faire, ruse, dissimulation, instinct à être secret . . 167

Sentiment de propriété 237

Circonspection, prudence 304

Sens des arts et de l'architecture, constructivité 335

Mémoire en faveur de l'abolition de la peine de mort . . 343

Orthophrénie. — Nouveau système d'éducation 389

Rapport sur l'établissement orthophrénique, par M. le docteur Marc 393

